This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

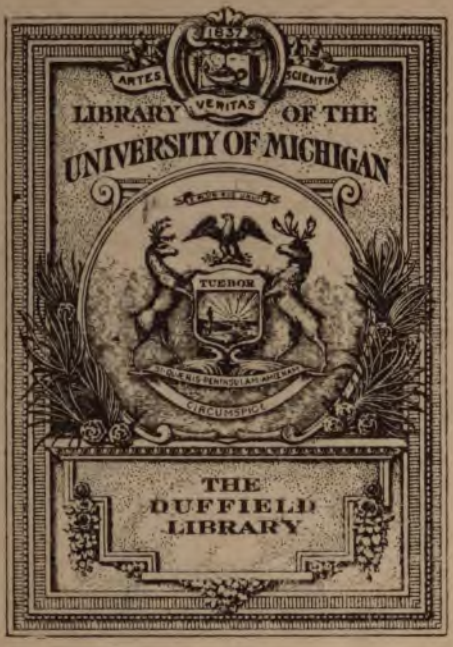
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

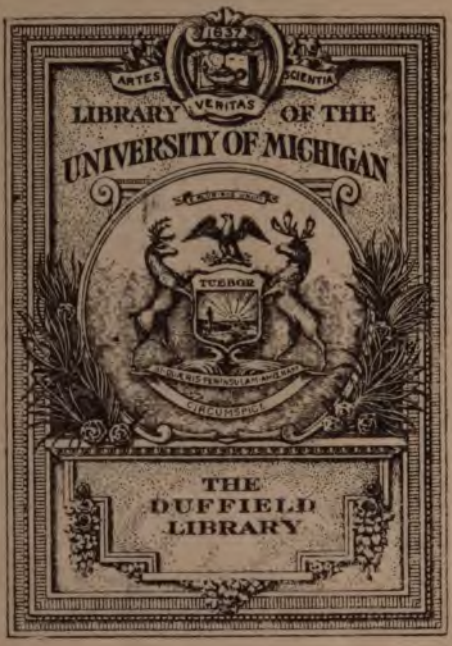
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
THE TAPPAN PRESBY-
TERIAN ASSOCIATION

PQ
179
.T5
175



THE GIFT OF
THE TAPPAN PRESBY-
TERIAN ASSOCIATION

LES

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

PAR

FRANCOIS DE SALIGNAC, DE LA MOTHE FENELON,

Précepteur des ENFANS de FRANCE, & depuis Archevêque-Duc de CAMBRAY, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE

MYTHOLOGIQUE & GEOGRAPHIQUE:

NOUVELLE EDITION.

Revue éxactement sur toutes les précédentes, corrigée avec soin, et

Enrichie de Figures en taille-douce.

A LONDRES,

Chez NOURSE & VAILLANT.

MDCCLVI.

Fol
Teppar. Prob. Amor.
1732-1733

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier cet ouvrage qui a pour titre, Les Avantures de Télémaque, *avec une Préface qui en découvre toutes les beautez ; & j'ai cru qu'il ne méritoit pas ſeulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aſpirent à être heureux. Ce poëme épique, quoiqu'en proſe, met notre nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs, & aux Romains. La fable qu'on y expoſe ne ſe termine point à amuſer notre curioſité, & à flatter notre orgueil, Les récits, les deſcriptions, les liaiſons, & les graces du diſcours, ébloüiſſent l'imagination ſans l'égarer : les réflexions & les converſations les plus longues paroiſſent toujours trop courtes à l'eſprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractéres d'hommes ſi différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les myſtéres de la politique la plus ſaine & la plus ſure y ſont dévoilez. Les paſſions n'y préſentent qu'un joug auſſi honteux que funeſte. Les devoirs n'y montrent que des attraits, qui les rendent auſſi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolable-*

ment à la religion, dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune ; à aimer ſon pére, & ſa patrie ; à être Roi, citoyen, ami, eſclave même ſi le ſort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juſte, humain, patient, ſincére, diſcret, & modeſte. Il ne parle point qu'il ne plaiſe, qu'il n'intéreſſe, qu'il ne remue, qu'il ne perſuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration ; & on ne l'admire point, que l'on ne ſente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuſe la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque, & un Mentor ! A Paris, ce prémier Juin 1716.

DE SACY.

DIS-

*DISCOURS
DE LA
POESIE EPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE
DU POEME
DE TELEMAQUE.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination : mais sa lumiére pure & délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme ; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images sensibles qui le frappent & qui l'arrêtent dans une vûe fixe de la vérité. Voilà la source de l'éloquence, de la poësie, & de toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme, qui rend ces sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la vertu ne le touche pas toûjours ; il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable *(a)*. Origine & fin de la poësie.

* Ce discours a été revu, changé & enrichi en plusieurs endroits, sur des corrections envoyées par Mr. Ramsay, qui en est l'auteur.

(a) Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci ;
Lectorem delectando, pariterque monendo.
HOR. ART. POET.

l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraſte de paſſions oppoſées, ſans liaiſon & ſans ordre. C'eſt pourquoi l'Epopée n'eſt pas la louange d'un héros qu'on propoſe pour modéle, mais le récit d'une action grande & illuſtre qu'on donne pour éxemple.

Des Epiſodes.

Il en eſt de la poeſie comme de la peinture ; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y inſére pluſieurs incidens particuliers. Le deſſein eſt formé dès le commencement du poëme ; le héros en vient à bout en ſurmontant toutes les difficultez. C'eſt le récit de ces obſtacles qui fait les épiſodes ; mais tous ces épiſodes dépendent de l'action principale, & ſont tellement liez avec elle, & ſi unis entre eux, que le tout enſemble ne préſente qu'un ſeul tableau, compoſé de pluſieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juſte proportion.

L'unité de l'Action du Télémaque, & la continuité des épiſodes.

Je n'éxamine point ici, s'il eſt vrai qu'Homére noye quelquefois ſon action principale dans la longueur & le nombre de ſes Epiſodes ; ſi ſon action eſt double ; s'il perd ſouvent de vûe ſes principaux perſonnages. Il ſuffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on imputé au poëte Grec. Tous les épiſodes de notre auteur ſont continus, & ſi habilement enclavez les uns dans les autres, que le prémier améne celui qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoiſſent point, & les tranſitions qu'il fait de l'épiſode à l'action principale, font toujours ſentir l'unité du deſſein. Dans les ſix prémiers livres où Télémaque parle & fait le récit de ſes avantures à Calypſo, ce long épiſode, à l'imitation de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le lecteur y eſt en ſuſpens, & ſent dès le commencement, que le ſéjour de ce héros dans cette iſle, & ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle qu'il faut ſurmonter. Dans le XIII, & XIV livre, où Mentor inſtruit Idoménée, Télémaque n'eſt pas préſent ; il eſt à l'armée : mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du poëme, qui fait tout en vûe de Télémaque,

maque, & pour l'inſtruire après ſon retour du camp. C'eſt encore un grand art dans notre auteur, de faire entrer dans ſon poëme des épiſodes qui ne ſont pas des ſuites de ſa fable principale, ſans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épiſodes y trouvent place, non ſeulement comme des inſtructions importantes pour un jeune prince, (ce qui eſt le grand deſſein du poëte) mais parce qu'il les fait raconter à ſon héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'eſt ainſi qu'Adoam inſtruit Télémaque des mœurs & des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & Philoctéte lui raconte ſes malheurs, tandis que ce jeune prince eſt au camp des alliez, en attendant le jour du combat.

L'Action doit être entiere.

L'action épique doit être *entiere*. Cette intégrité ſuppoſe trois choſes: la cauſe, le nœud, & le dénouement.

La cauſe de l'action doit être digne du héros, & conforme à ſon caractere. Tel eſt le deſſein du Télémaque. Nous l'avons déja vu.

Du Nœud.

Le nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Eneïde, c'eſt la colére de Junon. Dans le Télémaque, c'eſt la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle qui ſoit plus à craindre pour ceux qui vont ſur mer, que la mer même *(a)*. L'oppoſition de Junon dans l'Eneïde, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince qui mépriſe la volupté par amour de la vertu, & dompte ſes paſſions par le ſecours de la ſageſſe, eſt une fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale ſublime.

Le Dénouement.

Le dénouement doit être auſſi naturel que le nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ſes avantures; & ces inſulaires, amateurs du merveilleux & charmez de ſes récits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui: le dénouement eſt ſimple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce héros, pour é-

(a) Voyez le pére Le Boſſu, Liv. II. chap. 13.

le feu, l'invention & les autres parties de la poëſie ; & pourvu que le héros ſoit fait pour l'action, & non pas l'action pour le héros. On peut faire un poëme épique d'une action véritable, comme d'une action fabuleuſe.

La proximité des tems ne doit pas gêner un poëte dans le choix de ſon ſujet, pourvu qu'il y ſupplée par la diſtance des lieux, ou par des évenemens probables & naturels, dont le détail a pu échapper aux hiſtoriens, & qu'on ſuppoſe ne pouvoir être connus que des perſonnages qui agiſſent. C'eſt ainſi qu'on peut faire un poëme épique & une fable excellente d'une action de Henri IV, ou de Montezuma, parce que l'eſſentiel de l'action épique, comme dit le pere le Boſſu, n'eſt pas qu'elle ſoit vraye ou fauſſe, mais qu'elle ſoit morale & qu'elle ſignifie des véritez importantes.

De la durée du poëme épique.

La durée du poëme épique eſt plus longue que celle de la tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu qui ſurmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinez que cauſent les paſſions. L'action de l'un doit avoir par conſequent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années ; mais, ſelon les critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit où le poëte commence ſa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homére & Virgile n'ont obſervé aucune régle fixe là-deſſus. L'action de l'Iliade toute entiére ſe paſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois. Celle de l'Eneïde eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque, depuis qu'il ſort de l'iſle de Calypſo, juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre poëte a choiſi le milieu, entre l'impétuoſité & la véhémence avec laquelle le poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du poëte Latin, qui paroit quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narration.

De la narration épique.

(a) Quand l'action du poëme épique eſt longue & n'eſt pas continue, le poëte diviſe ſa fable en deux parties ; l'une où le

(a) Voyez le pére Le Boſſu, Liv. II. chap. 18.

le héros parle, & raconte ſes avantures paſſées; l'autre où le poëte ſeul fait le récit de ce qui arrive enſuite à ſon héros. C'eſt ainſi qu'Homére ne commence ſa narration qu'après qu'Ulyſſe eſt parti de l'iſle d'Ogygie; & Virgile la ſienne, qu'après qu'Enée eſt arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modéles. Il diviſe ſon action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ſes avantures à Calypſo. Il prend peu de matiére, mais il la traite amplement: dix-huit livres y ſont employez. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems; mais elle eſt beaucoup plus reſſerrée pour les circonſtances: elle ne contient que les ſix prémiers livres. Par cette diviſion de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rappelle toute la vie du héros, il en raſſemble tous les événemens, ſans bleſſer l'unité de l'action principale, & ſans donner une trop grande durée à ſon poëme. Il joint enſemble la variété & la continuité des avantures: tout eſt mouvement, tout eſt action dans ſon poëme. On ne voit jamais ſes perſonnages oiſifs, ni ſon héros diſparoître.

II. DE LA MORALE.

On peut recommander la vertu par les éxemples & par les inſtructions, par les mœurs & par les préceptes. C'eſt ici où notre auteur ſurpaſſe de beaucoup tous les autres poëtes.

I. Des mœurs.

On doit à Homére la riche invention d'avoir perſonnaliſé les attributs divins, les paſſions humaines, & les cauſes phyſiques; ſource féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la poëſie. Mais ſa religion ſe réduit à un tiſſu de fables, qui ne nous repréſentent la divinité que ſous des images peu propres à la faire aimer & reſpecter.

L'on ſait le goût qu'avoit toute l'antiquité ſacrée & profane, Grecque & Barbare, pour les paraboles & les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractéres hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la

plus ancienne maniére d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiſeaux, d'animaux, de reptiles, & des diverſes productions de la nature, qui déſignoient, comme des emblemes, les attributs divins & les qualitez des eſprits. Ce ſtile ſymbolique étoit fondé ſur une très ancienne opinion, que l'univers n'eſt qu'un tableau repréſentatif des perfections divines; que le monde viſible n'eſt qu'une copie imparfaite du monde inviſible; & qu'il y a par conſéquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres ſpirituels & corporels, entre les propriétez des uns & celles des autres.

Cette maniére *de peindre la parole, & de donner du corps aux penſées*, fut la véritable ſource de la mythologie & de toutes les fictions poëtiques: mais dans la ſucceſſion des tems, ſur-tout lors qu'on traduiſit le hiéroglyphique en ſtile alphabétique & vulgaire, les hommes ayant oublié le ſens primitif de ces ſymboles, tombérent dans l'idolatrie la plus groſſiére. Les poëtes dégradérent tout en ſe livrant à leur imagination. Par le goût du merveilleux, ils firent de la théologie & des traditions anciennes un véritable chaos, & un mélange monſtrueux de fictions & de toutes les paſſions humaines. Les hiſtoriens & les philoſophes des ſiécles poſtérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Ciceron, qui ne remontoient pas juſqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & ſe moquoient également des myſtéres de leur religion & de la fable. Mais quand on conſulte chez les Perſes, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laiſſé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroaſtre, Euſébe, Philon & Manethon, Apulée, Damaſcius, Horus Appollon, Origéne, St. Clement d'Alexandrie, ils nous enſeignent tous que ces caractéres hiéroglyphiques & ſymboliques déſignoient les myſtéres du monde inviſible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les viſages des Dieux.*

La fable Phrygienne inventée par Eſope, ou ſelon quelques-uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puiſque les

les acteurs qu'on fait parler & raisonner, sont des animaux privez de parole & de raison : pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la fable Egyptienne & dans la mythologie d'Homére ? La fable Phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'esprit & des vertus. La fable Egyptienne paroit à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sauroit lire Homére avec attention, sans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de plusieurs grandes véritez, qui sont diamétralement opposées à la religion insensée que la lettre de sa fiction nous presente. Ce poëte établit pour principe dans plusieurs endroits de ses poemes, *(a)* que c'est une folie de croire que les Dieux ressemblent aux hommes, & qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre ; *(b)* que tout ce que les Dieux possédent est éternel, & tout ce que nous avons passe & se détruit ; *(c)* que l'état des ombres après la mort est un état de punition, de souffrances & d'expiation ; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers ; qu'elle s'envole vers les astres & qu'elle est assise à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuse ; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde invisible ; que sans la divinité, les mortels ne peuvent rien ; *(d)* que la vraye vertue est une force divine qui descend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus passionnez, & qui les rend humains, tendres & compatissans. Quand je vois ces véritez sublimes dans Homére, inculquées, détaillées, insinuées par mille éxemples différens & par mille images variées, je ne saurois croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la divinité suprême, des préjugez, des passions & des crimes.

Je sai que plusieurs modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homére d'avoir ravalé ainsi la nature divine, & ont déclamé avec beaucoup d'esprit & de force contre l'absurdité qu'il y a de representer les mystéres de la théologie par

(a) Odyss. Liv. 3. *(b)* Ibid. Liv. 4. *(c)* Ibidem.
(d) Iliad. Liv. 24.

par des actions impies attribuées aux puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, ſans bleſſer les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces critiques, ne peut-on pas leur repréſenter avec reſpect, que cette colére contre le goût allégorique de l'antiquité, peut être portée trop loin ?

Au reſte, je ne prétends pas juſtifier Homére dans le ſens outré de ſes aveugles admirateurs ; il vivoit dans un tems où les ancienes traditions ſur la théologie orientale commençoient déja à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque ſorte de raiſon, de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homére ; & ceux qui veulent le juſtifier tout-à-fait ſous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoiſſent point aſſez l'eſprit de ces véritables anciens, en compariſon de qui, le chantre d'Ilion n'eſt lui-même qu'un moderne.

Sans continuer plus long tems cette diſcuſſion, on ſe contentera de remarquer que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il perſonnaliſe comme lui les attributs divins, & en fait des divinitez ſubalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occaſions qui méritent leur préſence. Il ne les fait jamais parler ni agir, que d'une maniére digne d'elles. Il unit avec art *la poëſie d'Homére & la philoſophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les payens auroient pu dire ; & cependent il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus ſublime dans la morale chretienne, & a montré par-là que cette morale eſt écrite en caractéres ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il ſuivoit la voix de la pure & ſimple raiſon, pour ſe livrer totalement à cette vérité ſouveraine & univerſelle qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps, & ſans laquelle toute raiſon particuliére n'eſt que ténébres & égarement.

Les idées que notre poëte nous donne de la divinité, ſont non ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour ; une piété douce, une adoration noble

noble & libre, dûe à la perfection abſolue de l'être infini ; & non pas un culte ſuperſtitieux, ſombre & ſervile, qui ſaiſit & abat le cœur, lorſqu'on conſidére Dieu ſeulement comme un puiſſant légiſlateur qui punit avec rigueur le violement de ſes loix.

Ses idées de la divinité.

Il nous repréſente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour & la bonté pour nous ne ſont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni mêritez par les pompeuſes apparences d'un culte extérieur, ni ſujets aux caprices bizarres des divinitez payennes ; mais toujours réglez par la loi immuable de la ſageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

Des mœurs des héros d'Homére.

On peut juſtifier plus aiſément les caractéres qu'Homére donne à ſes héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété & paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de ſa religion, du génie de ſa langue ; le défaut qu'ont la plupart des hommes, de juger de tout par le goût de leur ſiécles & leur nation ; l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gaté la nature pure & primitive ; toutes ces choſes peuvent nous tromper, & nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus eſtimé dans l'ancienne Gréce.

Il y a, ſelon Ariſtote, deux ſortes d'Epopée, l'une *pathétique*, l'autre *morale*, l'une, où les grandes paſſions regnent ; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée donnent des exemples de ces deux eſpéces. Dans l'une, Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts ; tantôt comme emporté, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colére ; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa patrie à ſon reſſentiment. Quoique le héros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le poëte peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée

avec

avec une violence furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toujours jointe avec le menſonge & la diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homére.

Sans vouloir critiquer les vûes différentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs différentes beautez, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans ſon poeme ces deux ſortes d'Epopées, la pathétique, & la morale. On voit un mélange & un contraſte admirable de vertus & de paſſions, dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous repréſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'une ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir les deux enſemble; car la juſtice & la vertu parfaites demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre poëte n'élève pas Télémaque au-deſſus de l'humanité: il le fait tomber dans des foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincére de la vertu; & ſes foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres forces. Il ne rénd pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache: mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractére de ſon héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque eſt colére comme le prémier, ſans être brutal; politique comme le ſecond ſans être fourbe; ſenſible comme le troiſiéme, ſans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caractéres d'Homére. Le courage d'Achille, & celui d'Hector; la valeur de Dioméde, & celle d'Ajax; la prudence de Neſtor, & celle d'Ulyſſe; l'amour d'Héléne, & celui de Briſéis; la fidélité d'Andromaque, & celle de Pénélope, ne ſe reſſemblent point. On trouve un jugement & une fineſſe admirables dans les caractéres du poëte Grec. Mais ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Téléma[illegible]

les caractéres si variez & toujours si bien soutenus de Sésostris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraste, de Protésilas & de Philoclès, de Calypso & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris ? J'ose dire même qu'il se trouve dans ce poëme salutaire, non seulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes passions, mais une telle diversité de caractéres opposez, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entiére de l'esprit & du cœur humain : c'est que l'auteur connoissoit *l'homme & les hommes*. Il avoit étudié l'un au-dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante cour. Il partageoit sa vie entre la solitude & la société ; il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit au-dedans, & ne sortoit de là que pour étudier les caractéres, afin de guérir les passions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il savoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes sortes de formes sans changer jamais son caractére essentiel.

2°. Des préceptes & des instructions morales.

Une autre maniére d'instruire, c'est par les préceptes. L'auteur du Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques, la morale d'Homére avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez, qui ne se trouvent au même degré dans aucun des anciens, soit poëtes, soit philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualitez de la morale du Télémaque. 1°. Elle est sublime dans ses principes.

1°. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fonds ; on lui dévelope les ressorts secrets de ses passions, les replis cachez de son amour-propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par-tout, que l'être infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux ; Qu'il est la source immédiate de toutes nos lumiéres, & de toutes nos vertus ; Que nous ne tenons pas moins de lui la raison, que la vie ; Que sa vérité souveraine

doit

doit être notre unique lumiére, & ſa volonté ſuprême regler tous nos amours; Que faute de conſulter cette ſageſſe univerſelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes ſéduiſans; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions; Que les ſolides vertus ne nous viennent que comme quelque choſe d'étranger qui eſt mis en nous; qu'elles ne ſont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puiſſance ſupérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obſtacle, & dont nous ne diſtinguons pas toujours l'action, à cauſe de ſa délicateſſe. L'on nous montre enfin, que ſans cette puiſſance prémiére & ſouveraine, qui éléve l'homme au deſſus de lui-méme, les vertus les plus brillantes ne ſont que des raffinemens d'un amour-propre, qui ſe renferme en ſoi-méme, ſe rend ſa divinité, & devient en même tems & l'idolatre & l'idole. Rien n'eſt plus admirable que le portrait de ce philoſophe que Telémaque voit aux enfers, & dont tout le crime etoit d'avoir été amoureux de ſa propre vertu.

C'eſt ainſi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'être ſouverain, & nous en rendre les adorateurs; comme le but de ſa politique eſt de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & de nous faire aimer le genre humain. On ſait les ſyſtêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérez, Puffendorff, & Grotius. Les deux prémiers établiſſent pour ſeules maximes dans l'art de gouverner, la fineſſe, les artifices, les ſtratagémes, le deſpotiſme, l'injuſtice & irreligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes de gouvernement, qui même n'égalent ni celles de la république de Platon, ni celles des offices de Cicéron. Il eſt vrai que ces deux Ecrivains modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la ſociété, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſidéré ſelon le civil. Mais l'auteur du Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une même république

dont

dont Dieu eſt le pére commun, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les politiques appellent les *loix de nature, & des nations*, equitables, genéreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres; mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa patrie; le cœur s'étend, devient immenſe, & par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De-là naiſſent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voiſines, la bonne foi, la juſtice, & la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore, que la gloire de la royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux: que l'autorité du prince n'eſt jamais mieux affermie, que lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'amour des peuples; & que la véritable richeſſe de l'état conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du néceſſaire, & des plaiſirs ſimples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non ſeulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la ſociété actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe eſt, qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate & Platon: *l'honnête* à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Cicéron. Voilà la ſource des ſentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'eſt par ces idées pures & élevées, qu'il détruit d'une maniére infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain*. Notre poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes héros, & les actions genéreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu ſur un cœur noble. Je ſai que cette vertu héroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination ſe ſont déchainez

2°. La Morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs.

contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs pointes d'eſprit frivoles & mépriſables. C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des nains, qui jugent de la force des géants par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui éléve l'homme au-deſſus de lui-même. Quelques philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philoſophie, ſe ſont laiſſez entraîner par leurs préjugez, juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaiſir, & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vûe claire de la vérité* que *par le goût naturel du plaiſir*.

On ne peut lire attentivement Télémaque, ſans revenir de ces préjugez. L'on y voit les ſentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur déſintéreſſé qui s'oublie ſans ceſſe; d'un philoſophe qui ne ſe borne ni à ſoi, ni à ſa nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'être ſuprême.

3°. La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

3°. La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, féconde, proportionée à tous les tems, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince, qui eſt tout enſemble, roi, guerrier, philoſophe, & legiſlateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes, la maniére de conſerver la paix au dehors avec ſes voiſins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du royaume une jeuneſſe aguerrie prête à le defendre; d'enrichir ſes états, ſans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir deſpotique, & les deſordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans ſon poëme non ſeulement les vertus héroiques & royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon prince, il n'inſtruit pas moins *chaque* particulier de ſes devoirs. L'Il-

L'Iliade a pour but de montrer les funeſtes ſuites de la déſunion parmi les chefs d'une armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on dépeint les actions d'un héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particuliéres ne ſont pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ſes vûes morales ; de ſorte qu'on peut dire avec le philoſophe critique d'Homére : * *Le don le plus utile que les muſes ayent fait aux hommes, c'eſt le Télémaque ; car ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là.*

DE LA POESIE.

C'eſt une belle remarque du chevalier Temple, que la poëſie doit réunir, ce que la muſique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté. Mais comme la poëſie ne différe de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme ; on aime mieux dire que la poëſie emprunte ſon harmonie de la muſique, ſa paſſion de la peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie.

L'harmonie du ſtile dans le Télémaque.

Le ſtile du Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique ; il a toute la richeſſe d'Homére, ſans avoir ſon abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites ; quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence ; rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire : toutes ſes paroles ſont penſer, & toutes les penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des peintures du Télémaque.

Les images de notre poëte ſont auſſi parfaites, que ſon ſtile eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances, d'une maniére ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les paſſions avec art : il avoit étudié le cœur

* *L'Abbé Terraſſon Diſſ. ſur l'ILIADE.*

cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échauffe, il remue, il entraîne : on ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des comparaiſons & deſcriptions du Télémaque.

Les poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons & les deſcriptions. Les comparaiſons du Télémaque ſont juſtes & nobles. L'auteur n'éleve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées ; il ne l'embarraſſe pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grande & de beau dans les deſcriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui font languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du poëme épique par la deſcription des choſes baſſes & au-deſſus de la dignité de l'ouvrage. Il deſcend quelquefois dans le détail ; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il ſuit la nature dans toutes ſes variétez. Il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalitez ; tantôt ſublime, ſans être guindé ; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût, de vouloir toujours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles, ſimples, & cependant agréables. Il peint non-ſeulement d'après nature, mais ſes tableaux ſont toujours aimables. Il unit enſemble la vérité du deſſein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homére, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout : les deſcriptions de ce poëme ſont non ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable ſimplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funerailles d'un ami ou d'un pére, c'eſt pour choiſir un roi qui ſurpaſſe tous les autres par la force de l'eſprit & du corps, & qui ſoit également capable de ſoutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repréſente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux dieux, dans les plus grand périls. Je pourrois parcourir toutes ces deſcriptions, & y trouver de

de ſemblables beautez. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle édition, la ſculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale ſublime : Que le bouclier d'un prince & le ſoutien d'un état ſont les bonnes mœurs, les ſciences, & l'agriculture : Qu'un roi armé par la ſageſſe cherche toujours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoutumez au travail.

Philoſophie du Télémaque.

La poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie. Dans le Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable ; & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualitez ſe rencontrent rarement dans un auteur. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel, pour inventer, pour paſſionner, pour imiter ; & en même tems dans une tranquillité parfaite, pour juger en produiſant, & choiſir, entre mille penſées qui ſe préſentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination ſouffre une eſpéce de tranſport & d'enthouſiaſme ; pendant que l'eſprit, paiſible dans ſon empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette paſſion qui anime tout, les diſcours deviennent froids, languiſſans, abſtraits, hiſtoriques. Sans ce jugement qui régle tout, ils ſont ſans juſteſſe & ſans vraye beauté.

Comparaiſon de la poëſie du Télémaque avec Homére & Virgile.

Le feu d'Homére, ſur-tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme, qui embraſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, ou paſſionner. Quand cette flame éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télémaque ſur le ſens des loix de Minos. &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumiére. Là l'enthouſiaſme & le feu poëtique ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du ſoleil qui ébloüiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir ; quand on

a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irréſolution, alors le poëte excite un feu & une paſſion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la vérité. L'Epiſode des amours de Télémaque dans l'iſle de Calypſo, eſt plein de ce feu.

Ce mêlange de lumiére & d'ardeur diſtingue notre poëte d'Homére & de Virgile. L'enthouſiaſme du prémier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & paſſer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'eſſor de ſon grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénérent quelquefois en une régularité trop compaſſée, où il ſemble plutôt hiſtorien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poëtes philoſophes & modernes que le prémier. N'eſt-ce pas qu'ils ſentent qu'on peut imiter plus facilement, par *art*, le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grec, que la *nature* ſeule peut donner ?

Notre auteur doit plaire à toutes ſortes de poëtes, tant à ceux qui ſont philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumiéres de l'eſprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philoſophe ; il fait aimer la vérité prouvée, par les ſentimens qu'il éxcite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion ; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier, pour ne produire que les véritez qu'on veut perſuader, & les paſſions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque, tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un poëme de toutes les nations, & de tous les ſiécles. Tous les étrangers en ſont également touchez. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoiſe, n'effacent point ſes beautez originales. La ſavante apologiſte d'Homére nous aſſure que le poëte Grec perd infiniment par une traduction ; qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, la nobleſſe, & l'ame de ſa poëſie. Mais on oſe dire que le Télémaque conſervera toujours en toutes ſortes de langues, ſa force, ſa nobleſſe, ſon

ſon ame, & ſes beautez eſſentielles. C'eſt que l'excellence de ce poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination ; mais dans un goût ſublime de la vérité, dans des ſentimens nobles & élevez, & dans la maniére naturelle, délicate, & judicieuſe de les traiter. De pareilles beautez ſont de toutes les langues, de tous les tems, de tous les pays, & touchent également les bons eſprits & les grandes ames, dans tout l'univers.

Prémiére objection contre le Télémaque. Reponse.

On a formé pluſieurs objections contre le Télémaque. 1°. Qu'il n'eſt pas en vers.

La verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, & Strabon, n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en proſe, comme on écrit des tragédies ſans rimes. On peut faire des vers ſans poëſie, & être tout poëtique ſans faire des vers par art : mais il faut naître poëte. Ce qui fait la poëſie, n'eſt pas le nombre fixe & la cadence réglée des ſyllabes ; mais le ſentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force ; un je ne ſai quoi dans les paroles & les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la poëſie, en rompant ſeulement la meſure ; mais il a conſervé toutes les autres beautés poëtiques.*

Notre age retrouve un Homére
Dans ce poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé ;
Les nymphes de la double cime
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité *(a)*

De plus, je ne ſai ſi la gêne des rimes, la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointe à ce nombre fixe & meſure de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor & la paſſion de la poëſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher

(a) *Ode à Meſſieurs de l'Académie, par M. de la Motte.* Prémiére Ode.

trancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, uſoient des inverſions de phraſes ; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin, & des jargons de toutes les nations barbares qui renverſerent l'empire Romain. Ces peuples du nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de ſyntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de bréves, qui imite ſi bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſification de la gêne des rimes. Un poëte *Anglois y a réuſſi merveilleuſement, & a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre le Télémaque.

Quelques-uns, par une ignorance groſſiére de la noble liberté du poëme épique, ont reproché au Télémaque qu'il eſt plein d'anachroniſmes.

Reponse.

L'auteur de ce poëme n'a fait qu'imiter le prince des poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon † n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque frére de cette Didon ; Séſoſtris qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne ſont pas plus des fautes que l'anachroniſme de Virgile. Pourquoi condamner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puiſque c'eſt une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature ? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un tems peu éloigné : mais dans l'antiquité reculée dont les annales ſont ſi incertaines & envelopées de tant d'obſcuritez, il eſt permis d'accommoder les traditions anciennes à ſon ſujet. C'eſt l'idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte ;

* Milton, & après lui quantité d'autres. *D.*

† Selon la Chronologie du célébre Newton, ces deux perſonnages étoient contemporains. *D.*

chaſte ; Pénélope impudique ; qu'Héléne n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homére & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune prince, de raſſembler les héros de l'antiquité, Télémaque, Séſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les differens caractéres des princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices ?

Troiſiéme objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inſéré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent, dit-on, trop paſſionnées.

Reponse.

La meilleure réponſe à cette objection eſt l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinez à régner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme qui eût paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions lui auroient été moins néceſſaires. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne, n'eſt occupé qu'à le ſéduire ; pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter avec cette aimable pudeur cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé ; que de lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle ; & que de lui montrer l'abîme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre auteur, de précautionner ſon éléve contre les folles paſſions de la jeuneſſe par la fable de Calypſo, & de lui donner dans l'hiſtoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cet e paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne

d'un héros, il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Épopée ; & réunit par-là dans ſon poëme les paſſions tendres des Romans modernes, avec les vertus héroïques de la poëſie ancienne.

Quatriéme objection contre le Télémaque.

Quelques-uns croyent que l'auteur du Télémaque épuiſe trop ſon ſujet, par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, & ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homére, il met la nature toute entiére devant les yeux. On aime mieux un auteur qui comme Horace renferme un grand ſens en peu de mots, & donne le plaiſir d'en développer l'étenduë.

Réponse.

Il eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre poëte : mais l'eſprit en ſuivant ſes idées s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits : rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumiéres ſont fécondes, & nous y dévelopons une vaſte étenduë de penſées. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractére du prince pour qui ſeul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuſe, un génie élevé & étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homére & de Virgile. Ce fut ce qui inſpira à l'auteur le deſſein d'un poëme qui renfermeroit également les beautez de l'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images étoit néceſſaire, pour occuper l'imagination, & former le goût du prince. On voit aſſez que ces beautez n'auroient pas plus coûté à ſupprimer qu'à produire ; qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du prince & aux vuës de l'auteur.

Cinquiéme objection contre le Télémaque.

On a objecté, que le héros & la fable de ce poëme n'ont point de rapport à la nation Françoiſe : Homére & Virgile ont intéreſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſant des actions & des acteurs dans les hiſtoires de leurs pays.

Réponse.

Si l'auteur n'a pas intéreſſé particuliérement la nation Françoiſe, il a fait plus, il a intéreſſé tout le genre-humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux poëtes anciens.

anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à ſoi, & ſe trouve même dans l'amour de la patrie. Mais une ame généreuſe doit avoir des vuës plus étenduës.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage, qui lui avoit formé un prince le plus propre à la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes deſirs, en pére des peuples & en héros Chretien? Ce qu'on a vu de ce prince donnoit l'eſpérance & les prémices de cet avenir; les voiſins de la France y prenoient deja part, comme à un bonheur univerſel. La fable du prince *Grec* devenoit l'hiſtoire du prince *François*.

L'auteur avoit un deſſein plus grand que celui de plaire à ſa nation; il vouloit la ſervir à ſon inſçu, en contribuant à lui former un prince qui juſques dans les jeux de ſon enfance paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte enfant aimoit les fables & la mythologie; il faloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans, les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naiſſance & de la puiſſance ſuprême. Dans ce deſſein, un héros Grec & un poëme d'après Homére & Virgile, les hiſtoires des pays, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force, tous les écueils qui menacent les ſouverains dans toute la ſuite des ſiécles.

Il arrive par une conſéquence naturelle & néceſſaire, que ces véritez univerſelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux hiſtoires du tems, & aux ſituations actuelles; mais ce ne ſont jamais que des rapports généraux, indépendans de toutes application particuliére; il falloit bien que les fictions deſtinées à former l'enfance du jeune prince, renfermaſſent des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convenance des moralitez générales, à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver

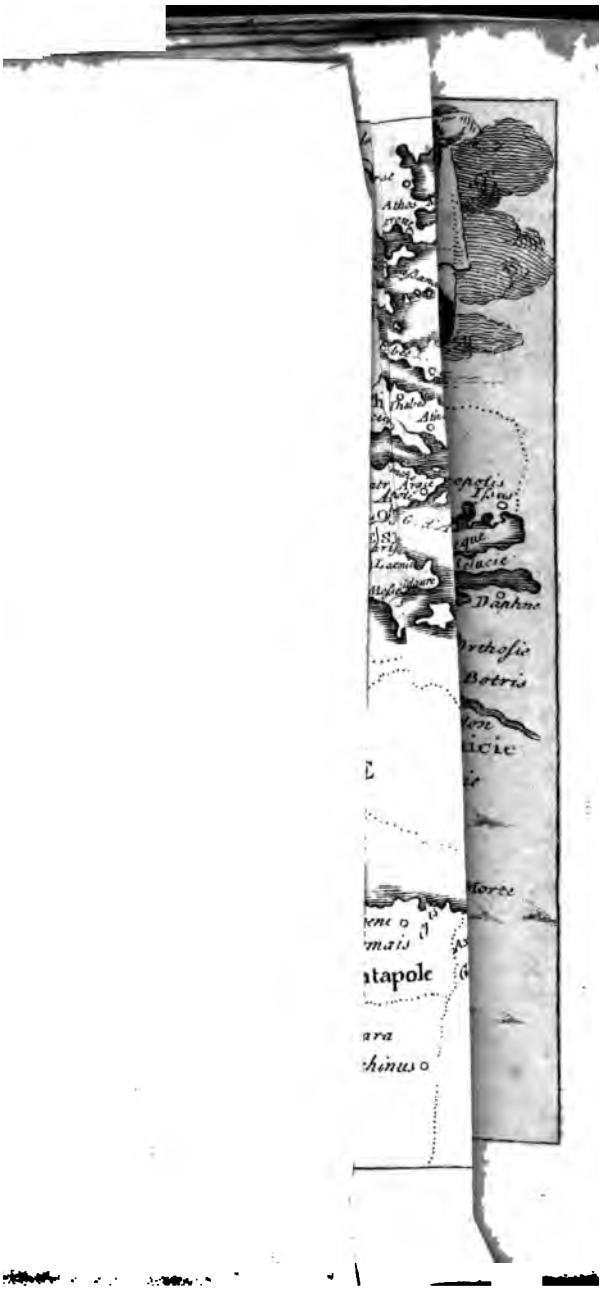
dans

dans ſon Télémaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & le plus modérez en des ſatyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caractéres, pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il ſupprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la maniére la plus ſage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une baſſe malignité ?

Notre illuſtre auteur à donc réuni dans ſon poëme les plus grandes beautez des anciens. Il a tout l'enthouſiaſme & l'abondance d'Homére, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie, avec variété dans la fable, & diverſité dans les caractéres ; ſes réflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde ; par-tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractéres, l'ordre & les régles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées ; tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poëte eſt plus parfait que ceux d'Homére & de Virgile ; ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poëme que la nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'eloge de l'auteur eſt celui de ſa nation.

Fin du diſcours de M. de Ramſay.

LES


Daphne
Orthosie
Botris
Laodicie
Morée
Athos
Thasos
Lemnos
Lucie
Patmos
Arcadie
Ithaque
Zante
Cephalonie
Mais
Sparte
Malvoisie
Argos
Corinthe
Athenes
Thebes
Negrepont
Delos
Andros
Scyros
Lesbos
Chios
Samos
Rhodes
Candie
Cythere
Cerigo
Milo
Paros
Naxos
Scio
Nicosie
Famagouste
Cerines
Baffe
Salamine
Cyprus
Tripoli
Tyr
Sidon
Acre
Jaffa
Gaza
Ascalon
Damas
Jerusalem
Jericho
Jordan
Bethlehem
Nazareth
Tiberias
Sichem
Samaria
Ramah
Lydda
Joppa
Ptolemais
Sephet
Tripolis
Balbec
Antioche
Alexandrette
Tarsus
Adana
Aiazzo
Seleucie
Laodicée
Tortosa
Gibelet
Berytus
Sidon
Tyr
Acre
Jaffa
Gaza
Ascalon
Damas
Jerusalem
Jericho
Jordan
Bethlehem
Nazareth
Tiberias
Sichem
Samaria
Ramah
Lydda
Joppa
Ptolemais
Sephet
Tripolis
Balbec
Antioche
Alexandrette
Tarsus
Adana
Aiazzo
Seleucie
Laodicée
Tortosa
Gibelet
Berytus

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télémaque conduit par Minerve, ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'iſle de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ſes avantures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacédémone ; ſon naufrage ſur la côte de Sicile ; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchiſe ; les ſecours que Mentor & lui donnérent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, & le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe : dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne reſonnoit plus du doux chant de ſa voix : les nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordoit ſon iſle : mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, ne faiſoient que lui rapeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer qu'elle arroſoit de ſes larmes, & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes

yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en piéces, des rames écartées çà & là ſur le ſable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans ſur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé, l'autre, quoique jeune, reſembloit à Ulyſſe. Il avoit ſa douceur & ſa fierté, avec ſa taille & ſa démarche majeſtueuſe. La Déeſſe comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros : mais quoique les Dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne pût découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'eſt que les Dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît ; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connuë de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouïſſoit d'un naufrage qui mettoit dans ſon iſle le fils d'Ulyſſe ſi ſemblable à ſon pére. Elle s'avance vers lui, & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon iſle ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joye de ſon cœur, qui éclattoit malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous ſoyez, Mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une divinité) ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui cherchant ſon pére à la merci des vents & des flots, a vû briſer ſon navire contre vos rochers. Quel eſt donc votre pere que vos cherchez, reprit la Déeſſe ? Il ſe nomma Ulyſſe, dit Télémaque : c'eſt un des Rois qui, aprés un ſiége de dix ans, ont renverſé le fameuſe Troye. Son nom fut célébré dans la Gréce & dans toute l'Aſie par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans l'étenduë des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui : Pénélope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il eſt. Mais, que dis-je ! peut-être qu'il eſt maintenant enſéveli dans les profonds

tor et Telémaque, après un naufrage, abordent dans l'Isle de Calypso.

Hulett Sculp.

profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; & ſi vous ſavez, ô Déeſſe, ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque !

Calypſo étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre pére ; mais l'hiſtoire en eſt longue : il eſt tems de vous délaſſer de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude, & je ferai votre bonheur, pourvû que vous ſachiez en jouïr.

Télémaque ſuivoit la Déeſſe, environnée d'une foule de jeunes nymphes, au-deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une forêt, éleve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté ; la riche pourpre de ſa robe longue & flottante ; ſes cheveux nouëz par derriére négligemment, mais avec grace ; le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baiſſez, gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir avec une apparence de ſimplicité ruſtique tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatuës : mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voutes pleines de rocailles & de coquilles ; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtez. Les doux Zéphirs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prez ſemez d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous

les parfums : ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau qui ſe précipitant du haut d'un rocher tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une colline. De-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, ou elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une riviére où ſe formoient des iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuës. Les divers canaux qui formoient des iſles, ſembloient ſe jouër dans la compagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paiſible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pas, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui ſe perdoient dans les nuës, & dont la figure bizare formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd, qui pendoit en feſtons. Le raiſin plus éclattant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, & la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin.

Calypſo ayant montré à Télémaque toutes ces beautez naturelles, lui dit : Repoſez-vous ; vos habits ſont mouillez, il eſt tems que vous en changiez ; enſuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus ſecret & le plus reculé d'une grotte voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtez, & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes.

Télémaque,

Télémaque, voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave & ſévére : Eſt-ce donc là, ô Télémaque, les penſées que doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre pére, & à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire : la gloire n'eſt duë qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine, & fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit en ſoupirant : Que les Dieux me faſſent périr, plutôt que de ſouffrir que la moleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur : non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée. Mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déeſſe, ou cette Mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux : craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe ; elle ſe promet tout d'elle même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout & n'avoir jamais rien à craindre ; elle ſe confie legérement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs : craignez ce poiſon caché : defiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conſeils.

Enſuite ils retournérent auprès de Calypſo qui les attendoit. Les nymphes avec leurs cheveux treſſez & des habits blancs ſervirent d'abord un repas ſimple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chaſſe. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent dans les taſſes d'or couronnés de fleurs.

On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printems promet, & que l'automne répand ſur la terre. En même tems quatre jeunes nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantérent le combat des Dieux contre les Géants; puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naiſſance de Bacchus & ſon éducation conduite par le vieux Silene; la courſe d'Atalante & d'Hippoménes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Heſpérides: Enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevez juſq'aux Cieux. La prémiére des nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de ſon pére, les larmes qui coulérent le long de ſes joues, donnérent un nouveau luſtre à ſa beauté: mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux nymphes: & à l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer ſa chere Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Télémaque & lui parla ainſi: Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois; je ſuis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette iſle, ſans être puni de ſa témérité; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pére a eu le même bonheur que vous: mais hélas! il n'a pas ſu en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette iſle; il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel: mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter; il partit, & je fus vengée par la tempête; ſon vaiſſeau aprés avoir été long-tems le jouët des vents, fut enſéveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple: aprés ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'iſle d'Ithaque aprés lui; conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La

Déeſſe

Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes avantures dans la caverne du Cyclope Polypheme, & chez Antiphates roi des Leſtrigons. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'iſle de Circé fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle repréſenta la derniére tempête que Neptune avoit éxcitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle ſupprima ſon arrivée dans l'iſle de Phéaciens.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice, & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déeſſe, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laiſſez-moi en ce moment pleurer mon pére : vous ſavez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré !

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer davantage : elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes : Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long : Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-tems : enfin il ne pût lui réſiſter, & il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du ſiége de Troye, des nouvelles de mon pére. Les amans de ma mére Pénélope furent ſurpris de mon départ ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon pére étoit encore en vie. Laſſé de vivre toûjours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me reſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon pére avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent,

sens s'opposoit à ce témeraire dessein ; il me représentoit d'un côté les Cyclopes, Geans monstrueux qui devoroient les hommes : de l'autre la flotte d'Enée & les Troyens, qui étoient sur ces côtes. Les Troyens, disoit-il, sont ennemis de tous les Grecs : mais surtout ils répandroient avec plaisir le sang de Fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut être que votre pere, aimé des Dieux, y sera aussi-tôt que vous ; mais si les Dieux ont résolu sa perte ; s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mere, montrer votre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Gréce un roi aussi digne de regner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires : mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter ; je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils ; & les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses. Ainsi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vuë de cet inconnu. Alors elle apprehenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eûmes assez long tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes envelopez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaisseaux éxposez au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit : je sentois qu'il m'inspiroit une force invi[illegible]. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendan[illegible] le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher [illegible]

tor,

tor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni éxperience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même, comme de mon plus dangereux ennemi ; c'eſt vous, Mentor, que je croirai toûjours !

Mentor en ſouriant me répondit : je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite : il ſuffit que vous la ſentiez & qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus modéré dans vos deſirs. Mais quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être ; maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prevoir & le craindre : mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmérent : mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle adreſſe il nous délivra. Dans le moment, où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de prés, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui etoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes des fleurs ſemblables : il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens : il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leur bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſſâmes au milieu de leur flotte : ils pouſſérent des cris de joye en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus ; nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller aſſez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriére ; & pendant que les vents impetueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous

Nous y arrivâmes en effet ; mais ce que nous cherchions, n'étoit guere moins funeste que la tempête qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs : c'étoit-là que régnoit le vieux Aceste issu de Troye. A peine fûmes-nous arrivez sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armez pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne reservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévére quel étoit notre pays, & le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hesperie, & notre patrie n'est pas loin de-là. Ainsi il evita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse roi des Ithaciens ; je cherche mon pére dans toutes les mers : si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre pére a précipitez sur les rivages du noir

Cocyte ; vous & celui qui vous méne, vous perirez. En même tems un vieillard de la troupe propoſa au roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe. Leur ſang diſoit-il ſera agréable à l'ombre de ce héros ; Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe ; on y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré etoit allumé ; le glaive qui devoit nous percer etoit devant nos yeux ? on nous avoit couronnez de fleurs, & nulle compaſſion ne pouvoit garantir de notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit :

O Aceſte, ſi le malheur du jeune Télémaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher ; du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulez, vous ſerez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir ; mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours : ſi au contraire elle eſt veritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fut étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, repondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſperitez. En même tems il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres neceſſaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits-enfans les larmes aux yeux qui ſe retiroient

retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugiſſans & de brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiére ; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez. C'étoient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent ſur les monts Nébrodes, & ſur le ſommet d'Agragas, où régne un hyver que les Zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fidéles ; les Dieux vous ont envoyez pour nous ſauver ; je n'attens pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils ; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance : il range les ſoldats d'Aceſte ; il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près : mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang partout où tomboient ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang ; & les Bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces

Ces Barbares qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertez. Les ſujets d'Aceſte animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de geants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir avec des torrens d'un ſang noir & fumant ſon ame cruelle : en tombant il penſa m'écraſer. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en piéces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccès ſi ineſperé fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſez ſur les côtes de la Gréce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte quand ils nous auroient laiſſé en Ithaque : mais les Dieux qui ſe jouënt des deſſeins des hommes, nous reſervoient à d'autres dangers.

Fin du prémier Livre.

LES

C'eſt ainſi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joye de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous font poſſéder le royaume de votre pére. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaiſir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix & la joye, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt un bon roi qui leur a fait ces riches préſens. Les rois qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre & qu'à abattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis, ſont les fléaux du genre humain. Ils ſont craints comme ils veulent l'être, mais ils ſont haïs, déteſtez; & ils ont encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor: Hélas! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope: & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéïr pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor; nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe: mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous!

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils etoient arrivez. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il! Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'iſle d'Ithaque & Pénélope: vous verrez même dans ſa prémiére gloire celui que vous n'avez jamais connu; l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abattre, & qui dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais: O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées ou la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi longtems.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joye & l'abondance répanduë dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit

admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice éxercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéïſſance, au travail, à la ſobriété, à l'amour des arts, ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cerémonies de la religion, le deſintéreſſement, le deſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque pére inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéït, mais encore on aime à lui obéïr : il régne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis, ville opulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions juſqu'à Thébes, pour être préſentez au roi Séſoſtris, qui vouloit éxaminer les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thébes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étenduë immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Gréce. La police y eſt parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſureté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques ; les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe : le palais du prince eſt lui ſeul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatuës coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au roi que nous avions été trouvez dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous

ceux

ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, & ne croyoit être roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des maximes des peuples éloignez. Cette curioſité du roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'yvoire, tenant en main un ſceptre d'or : il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté : il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une éxacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un des ſujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe & de ma douleur ; il me demanda ma patrie & mon nom ; nous fûmes étonnez de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis : O grand roi, vous n'ignorez pas le ſiége de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruïne qui a coûté tant de ſang à toute la Gréce : Ulyſſe mon pére a été un des principaux rois qui ont ruïné cette ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir retrouver l'iſle d'Ithaque qui eſt ſon royaume : je le cherche ; & un malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris : rendez-moi à mon pére & à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfans, & leur faire ſentir la joye de vivre ſous un ſi bon pére !

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion : mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir, & pour être nos ennemis, & plus encore

encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux : car j'aime la Gréce ; pluſieurs Egyptiens y ont donné des loix ; je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'officier auquel le roi renvoya l'éxamen de notre affaire, avoit l'ame auſſi corrompuë & auſſi artificieuſe, que Séſoſtris étoit ſincére & généreux. Cet officier ſe nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, & depuis ce tems-là je ne ſçus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toûjours qu'en nous queſtionant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires ; ſurtout il croyoit m'éblouïr par ſes promeſſes flatteuſes, & me faire avouër ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet malgré notre innocence & malgré la ſageſſe du roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les rois ſont-ils éxpoſez ? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſez les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſez ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne ſavent guére les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſez à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui régne. O ! qu'un roi eſt malheureux d'être éxpoſé aux artifices des méchans ! il eſt perdus s'il ne repouſſe la flatterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réfléxions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Ce-

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux.—En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant: Eh bien, que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude? Télémaque répondit: Mon malheur croiſſoit toûjours; je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort; il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déſerts affreux: on y voit des ſables brûlans au milieu des plaines; des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpétuel ſur le ſommet des montagnes; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers: vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées ſont ſi profondes, qu'à peine le ſoleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers auſſi ſauvages que le pays même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à ſuivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un prémier eſclave, qui eſpérant d'obtenir ſa liberté accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zéle & ſon attachement à ſes intérêts. Cet eſclave ſe nommoit Butis: je devois ſuccomber dans cette occaſion. La douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſupporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins ſembloient deſcendre du ſommet de la montagne; les vents retenoient leurs haleines; une voix mugiſſante ſortit de la caverne & me fit entendre ces paroles: Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toûjours été heureux, ne ſont guére dignes de l'être; la moleſſe les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes

montes tes malheurs, & ſi tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera juſqu'aux aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouvien toi que tu as été foible, pauvre & ſouffrant, comme eux ; pren plaiſir à les ſoulager ; aime ton peuple, déteſte la flatterie, & ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré & courageux pour vaincre tes paſſions.

Ces paroles divines entrérent juſqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joye & le courage ; je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, & qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme ; la ſageſſe éclairoit mon eſprit ; je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, & pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les bergers du déſert ; ma douceur, ma patience, mon éxactitude appaiſérent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité & de la ſolitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit, & le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violens, & qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, & qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoi s'entretenir ; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne ſont point comme moi privez de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauvre & un peu ridé : une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture ;

ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais & vermeil, ſes yeux vifs & perçans, ſa voix douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vû un ſi vénérable vieillard ; il s'appelloit Termoſiris ; il étoit prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre, que les rois d'Égypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous nous entretenons ; il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a point autant de graces qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée ; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler ; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon pére, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme ſemblable à Orphée, ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens poëtes favoriſez des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter & lecher ſes pieds. Les ſatyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui ; les arbres même paroiſſoient émus ; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, & la ſageſſe des hommes qui préferent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe ni ſon fils. Enfin il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux bergers à cultiver les Muſes. Apollon, diſoit-il, indigné de ce que Jupiter par ſes foudres

foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ſes fléches. Auſſi-tôt le mont Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flames ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume, faiſoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abimes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe embraſée ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive ſuant & couvert de pouſſiére dans l'aſſemblée des Dieux ; il fait des plaintes améres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du Ciel, & le précipite ſur la terre. Son char vuide faiſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des ſaiſons. Apollon dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire berger, & de garder les troupeaux du roi Admete. Il joûoit de la flute, & tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux ſur le bord d'une claire fontaine écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage & brutale ; ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems ſe couronne, les perfums qu'il répand, & la verdure qui naît ſous ſes pas : puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'Eté, où les Zéphirs rafraîchiſſent les hommes, & où la roſée déſaltére la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorez dont l'automne recompenſe les travaux des laboureurs, & le repos de l'hyver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, où les riviéres, par mille détours, ſemblent ſe joüer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flutes ſe virent plus heureux que les rois, & leurs cabanes attiroient en foule

foule les plaiſirs purs qui fuyent les palais dorez : les jeux, les ris, les graces, ſuivoient par-tout les innocentes bergéres : tous les jours étoient des jours de fête. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui ſe joûoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, & à percer de fléches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rapellérent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon ; défrichez cette terre ſauvage ; faites fleurir comme lui le déſert ; apprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie ; adouciſſez les cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur ſentir combien il eſt doux de joüir dans la ſolitude des plaiſirs innocens, que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les rois vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale !

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flute ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtez, attirérent bientot autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me ſentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons : il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage ; tout y étoit doux & riant ; la politeſſe des habitans ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termoſiris etoit prêtre. Les bergers y alloient couronnez de lauriers en

en l'honneur du Dieu : les bergéres y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leurs têtes dans des corbeilles les dons ſacrez. Après le ſacrifice, nous faiſions un feſtin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins : nos ſiéges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette ; je m'avance hardiment : Le lion hériſſe ſa criniére, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſeche & enflamée ; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu ; il bat ſes flancs avec ſa longue queuë ; je le terraſſe. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu ſelon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis ; trois fois il ſe releva : il pouſſoit des rugiſſemens qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, & les bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il fut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes ; & tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une priſon perpétuelle, & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſédoit injuſtement. O ! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au deſſus du reſte des hommes ! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux ; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſq'à celui qui commande ; chacun eſt intéreſſé à le tromper ;

chacun ſous une apparence de zéle cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne ; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flatte & on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La flotte étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaiſſez. Cette expérience me faiſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles ; Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Égypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pére. Les vieillards levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon roi ; jamais elle n'en aura de ſemblable ! O Dieux ! il faloit, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais ! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite ; nos péres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon roi : pour nous, nous ne l'avons vû que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris : chacun vouloit en conſerver l'image, pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pére avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner. Il avoit été nourri dans la moleſſe

&

& dans une fierté brutale : il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon pére avoit ménagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſucer le ſang des malheureux ; enfin qu'à ſuivre les conſeils flatteurs des jeunes inſenſez qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pére : c'etoit un monſtre, & non pas un roi. Toute l'Egypte gemiſſoit ; & quoique le nom de Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils courroit à ſa perte, & un prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Péluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendue dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amére douleur : je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être briſez contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis eſpérer ici ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient : l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens

effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'isle de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets, & allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquérent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars; des ruisseaux de sang couloient autour de lui; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais & écumant; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasez.

Ce jeune roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiére, avoit dans les yeux la fureur & le désespoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne modéroit point sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumiéres égaloient son courage: mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses maitres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il étoit enyvré de sa puissance & de son bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux; la moindre resistance enflamoit sa colére. Alors il ne raisonnoit plus: il étoit comme hors de lui-même; son orgueil furieux en faisoit une bête farouche: sa bonté naturelle, & sa droite raison l'abandonnoient en un instant; ses plus fidéles serviteurs etoient réduits à s'enfuir: il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses veritables interêts, & il forçoit tous les gens de bien à detester

sa

reduit à garder un troupeau dans le desert
& consolé par Termosiris Prêtre d'Apollon.

Mallet Sculp.

ſa folle conduite. Long-tems ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis : mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine ; les rênes lui échappérent des mains ; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'iſle de Cypre lui coupa la tête ; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le ſang ; ces yeux fermez & éteints ; ce viſage pâle & défiguré ; cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencés ; cet air ſuperbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux ; & ſi jamais les Dieux me faiſoient régner, je n'oublierois point, après un ſi funeſte exemple, qu'un roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Hé ! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

Fin du ſecond Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le ſucceſſeur de Boccheris, rendant tous les priſonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr ſur le vaiſſeau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice: qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les régles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'iſle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit ſur le point de périr; mais qu'Aſtarbé maîtreſſe du Tyran l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor. Elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroiſſoit avoir ſi bien profité de ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de ſavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Télémaque

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours : Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au roi étant les plus foibles, & voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'iſle de Cypre ſe retirérent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires ; les mariniers pouſſoient des cris de joye ; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous ; les collines & les montagnes s'applaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le ſoleil qui ſe levoit ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans ; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon ; & tout le ciel peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il ? Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je : mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien : c'eſt ſous ce nom que j'ai long-tems ſouffert ; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal ? Je lui parlai ainſi : Je ſuis Télémaque fils d'Ulyſſe roi d'Ithaque en Gréce ; mon pére s'eſt rendu fameux entre tous les rois qui ont aſſiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays ; la fortune me perſécute comme lui : vous voyez un malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pére.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes : il étoit naturellement ſincére & généreux ; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirérent pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter ; la douceur & la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous : je ſens même que les Dieux que j'ai toûjours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils : je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier ; quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles ?

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiége de Troye, il me prit ſur ſes genoux, & entre ſes bras (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclorre ; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mére & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flatterie, enſeignez-lui à ſe vaincre : qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bien-

bienfaiſant, ſincére & fidéle à garder un ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pére eurent ſoin de m'éxercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mére éxpoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable & ſûr ; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eut en moi cette confiance ; par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux colomnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude ; nous reprimes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance : mais cette puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes : il étoit naturellement ſincére & généreux ; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirérent pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter ; la douceur & la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous : je ſens même que les Dieux que j'ai toûjours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils : je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier ; quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles ?

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiége de Troye, il me prit ſur ſes genoux, & entre ſes bras (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclorre ; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mére & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flatterie, enſeignez-lui à ſe vaincre : qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bien-

bienfaiſant, ſincére & fidéle à garder un ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pére eurent ſoin de m'éxercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mére éxpoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable & ſûr ; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eut en moi cette confiance ; par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux colomnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude ; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance : mais cette puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute

ſageſſe, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre roi. Il les a trempées, ces mains cruelles, dans le ſang de Sichée mari de Didon, ſa ſœur. Didon pleine de deſirs de vengeance s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont ſuivie; elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable & odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel; il perſécute les riches, & il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de de la vertu: car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies; la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge; il a peur de ſon ombre; il ne dort ni nuit ni jour: les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouïr. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être; il regréte tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre. Il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais; il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon palais: ſes amis même n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toûjours des épées nuës & des picques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verrouils, ſont le lieu où il ſe renferme. On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y

être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joye, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche ; ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtez. Il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout ému ; il eſt pâle, défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toûjours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus éxquis le degoûtent : ſes enfans loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur ; il en a fait ſes plus dangereux ennemis : il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſûré ; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie, le fera périr ! Quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coute, je ſerai fidéle au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe : il eſpéreroit qu'Ulyſſe retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, & il vous tiendroit en priſon

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux, il a cru y parvenir par les richeſſes & par une autorité abſolue ; il poſſéde tout ce qu'il peut deſirer, & cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes & par ſon autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois n'aguéres, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été ; il jouïroit des plaiſirs innocens de la campagne, & en jouïroit ſans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poiſon. Il aimeroit les hommes, il en ſeroit aimé. Il n'auroit point ces

grandes

grandes richeſſes qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher : mais il jouïroit librement des fruits de la terre, & ne ſouffriroit aucun véritable beſoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il le faſſe ; il fait tout ce que veulent ſes paſſions féroces. Il eſt toûjours entraîné par ſon avarice, par ſa crainte, & par ſes ſoupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes : mais il n'eſt pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de bourreaux, qu'il a de deſirs violens.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir ; car on ne le voyoit point, & on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes tréſors. Je comparois ce roi inviſible avec Séſoſtris ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les étrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois Séſoſtris, diſois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre ; il ſe montroit à tous ſes ſujets comme à ſes propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant roi eſt toujours éxpoſé à une mort funeſte, même dans ſon palais inacceſſible, au milieu de ſes gardes. Au contraire le bon roi Séſoſtris étoit en ſureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pére dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'iſle de Cypre, qui étoient venuës ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté : il me fit paſſer en revuë parmi les ſoldats Cypriens ; car le roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. Le défaut des princes trop faciles & inappliquez eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de ſe défier des plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits & ſimples qui agiſſent ſans déguiſement : auſſi n'avoit-il jamais vû de gens-de-bien ; car de telles gens ne vont point chercher un roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vû

depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux, déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masquez. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincére sur la terre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable ; mais les vents contraires nous retinrent assez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célébres chez toutes les nations connuës. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits éxquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusques dans les nuës : cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent ; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondissent sur l'herbe. Là coulent mille divers ruisseaux qui distribuent par tout une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne,

tagne, qui eſt comme un jardin : le printems & l'automne y regnent enſemble, pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le ſouffle empeſté du Midi qui ſeche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt aupres de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'iſle où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville ſemble nager au-deſſus des eaux & être la reine de toute la mer. Les Merchands y abordent de toutes les parties du monde, & ſes habitans ſont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui appartienne à un peuple particulier ; mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands moles, ſemblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embraſſent un vaſte port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; & ſes navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture eſt ſi vive, que le tems ne peut l'effacer : on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gadès ; & ils ont même pénétré dans le vaſte ocean qui environne toute la terre. Ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge, & c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher dans des iſles inconnues de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point comme dans les villes de la Grece des hommes oiſifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes tout occupez à decharger leurs vaiſſeaux, à

tranſporter

tranſporter leurs marchandiſes ou à les vendre, à ranger leurs magazins, & à tenir un compte éxact de ce qui leur eſt dû par les négocians étrangers. Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines ou de faire des deſſeins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me repondit-il : la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce ; c'eſt notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les prémiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui domptérent les flots long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantez dans la Gréce. Ils furent, dis-je, les prémiers qui oſérent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues & des tempêtes, qui ſondérent les abîmes de la mer, qui obſervérent les aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens & des Babyloniens ; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparez. Les Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, propres, ſobres & ménagers ; ils ont une éxacte police, ils ſont parfaitement d'accord entre eux ; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincére, plus fidéle, plus ſûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà ſans aller chercher d'autre cauſe, ce que leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entr'eux : s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oiſiveté ; ſi les prémiers de la nation mépriſoient le travail & l'économie ; ſi les arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquoient de bonne-foi envers les étrangers ; s'ils alteroient tant ſoit peu les régles d'un commerce libre ; s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites chacune dans ſon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais éxpliquez-moi, lui diſois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce.

Faites

Faites, me repondit-il, comme on fait ici ; recevez bien & facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la ſureté, la commodité, la liberté entiére ; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : ſouffrez même quelque choſe d'eux : craignez d'éxciter la jalouſie par votre hauteur : ſoyez conſtant dans les régles du commerce, qu'elles ſoient ſimples & faciles ; accoutumez vos peuples à les ſuivre inviolablement ; puniſſez ſévérement la fraude & même la négligence ou le faſte des marchands qui ruïnent le commerce en ruïnant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner ſelon vos vuës. Il eſt plus convenable que le prince ne s'en mêle point, & qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine : autrement il les découragera. Il en tirera aſſez d'avantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes états. Le commerce eſt comme certaines ſources ; ſi vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils ſe retirent inſenſiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, & les accoutument à ſe paſſer de vous. Il faut même vous avouër que depuis quelque tems la gloire de Tyr eſt bien obſcurcie. O ! ſi vous l'aviez vuë, mon cher Télémaque, avant le régne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les triſtes reſtes d'une grandeur qui menace ruïne. O malheureuſe Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ſes ſujets. Au lieu d'ouvrir, ſuivant notre ancienne coutume, ſes ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entiére liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature & le

prix

prix de leurs marchandiſes, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les marchands, & pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiéte les marchands qu'il croit les plus opulens : il établit ſous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainſi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois ſi connu ; & ſi Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puiſſance ſeront bientôt tranſportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai enſuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus ſi puiſſans ſur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui ſert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fourniſſent les bois des vaiſſeaux, & nous les reſervons avec ſoin pour cet uſage ; on n'en coupe jamais que pour les beſoins publics. Pour la conſtruction des vaiſſeaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui diſois-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers ? Il me répondit : Ils ſe ſont formez peu à peu dans le pays. Quand on récompenſe bien ceux qui excellent dans les arts, on eſt ſûr d'avoir bientôt des hommes qui les ménent à leur derniére perfection : car les hommes qui ont le plus de ſageſſe & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auſquels les grandes récompenſes ſont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réuſſiſſent dans les arts & dans les ſciences utiles à la navigation. On conſidére un bon géometre ; on eſtime fort un habile aſtronome ; on comble de biens un pilote qui ſurpaſſe les autres dans ſa fonction ; on ne mépriſe point un bon charpentier ; au contraire, il eſt bien payé & bien traité : les bons rameurs même ont des recompenſes ſûres & proportionées à leur ſervice : on les nourrit bien ; on a ſoin d'eux quand ils ſont malades ; en leur abſence on a ſoin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille ; on renvoye chez eux ceux qui ont ſervi un certain tems. Ainſi on en a autant qu'on en veut. Le pére eſt ravi

d'élever

d'élever ſon fils dans un ſi bon métier, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il ſe hâte de lui enſeigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on méne les hommes ſans contrainte par la récompenſe & par le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien : la ſoumiſſion des inférieurs ne ſuffit pas : il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Après ce diſcours Narbal me mena viſiter tous les magazins, les arſenaux & tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le detail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal qui connoiſſoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à viſiter curieuſement le port, & à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien : le roi veut qu'on l'arrête & qu'on ſache certainement de quel pays il eſt ; vous en répondrez ſur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion éxacte de toutes ſes parties, le meilleur voiſſier qu'on eût jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal ſurpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui eſt de l'iſle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vuë cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ; nous ſommes perdus. Le roi que ſa defiance tourmente jour & nuit, ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'iſle de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut

veut faire périr ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril.—Il faudra, Télémaque, que je vous méne au palais du roi. Vous ſoutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un ſtatuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pére, & peut-être que le roi, ſans approfondir davantage, vous laiſſera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de ſauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laiſſez périr un malheureux que le deſtin veut perdre ; je ſai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me réſoudre à mentir. Je ne ſuis point Cyprien, & je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les Dieux voyent ma ſincérité ; c'eſt à eux à conſerver ma vie par leur puiſſance, s'ils le veulent ; mais je ne veux point la ſauver par un menſonge.

Narbal me répondit : Ce menſonge, Télémaque, n'a rien qui ne ſoit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne ; il ſauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de bleſſer la religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préſence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe lui-même ; car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, & nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie : la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte ?

Nous demeurâmes long-tems dans cette eſpéce de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre officier du roi

roi qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flatteuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirénes, un cœur cruel & plein de maliguité : mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus, par un profond artifice. Elle avoit ſçu gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guére moins funeſte que ſon infame avarice : mais quoi qu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ſes vrais ſentimens, & elle faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nomme Malachon, d'une merveilleuſe beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flottans ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe ; enfin qu'à chanter ſes amours ſur ſa lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima & en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'éxpoſer à la cruelle jalouſie du roi. Aſtarbé ſe ſentant mépriſée s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon déſeſpoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger que le roi faiſoit chercher, & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le perſuada à Pygmalion & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intéreſſez, artificieux, prêts à éxécuter ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger,

étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte ; il fut mis en priſon.

Aſtarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, & ne découvrit ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles : Aſtarbé vous défend de découvrir au roi quel eſt votre étranger ; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſaura bien faire enſorte que le roi ſoit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire ; & l'officier ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompenſoient notre ſincérité, & qui ont un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'éxcès d'être trompé, diſions-nous, merite de l'être, & l'eſt preſque toujours groſſiérement. Il ſe défie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcélérats : il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion, il eſt le jouët d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçumes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſureté : fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! Mais un deſtin ſevére m'attache à cette malheureuſe patrie ; il faut ſouffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enſéveli dans ſes ruïnes : n'importe ; pourvu que je diſe toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux

cieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénélope, délivrez-la de ſes téméraires amans; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans votre bonheur ſouvenez-vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de mes larmes ſans lui répondre.—De profonds ſoupirs m'empêchoient de parler.—Nous nous embraſſions en ſilence.—Il me mena juſqu'au vaiſſeau; il demeura ſur le rivage, & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troiſiéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypſo interrompt Télémaque pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſecret d'avoir entrepris le récit de ſes avantures, & lui conſeille de les achever puiſqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant ſa navigation de Tyr juſqu'en l'iſle de Cypre, il avoit eu un ſonge où il avoit vu Vénus & Cupidon contre qui Minerve le protégeoit; qu'enſuite il avoit cru voir auſſi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'iſle de Cypre; qu'à ſon reveil une tempête auroit fait périr le vaiſſeau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyez dans le vin étoient hors d'état de le ſauver; qu'à ſon arrivée dans l'iſle il avoit vû avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce ſage conducteur & les avoit embarquez dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vû le beau ſpectacle d'Amphitrite traînée dans ſon char par des chevaux marins.

CALYPSO qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joye.

Goûtez

Goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du ſoleil ſortans de l'onde amére répandront les flames du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais votre pére n'a égalé votre ſageſſe & votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector; ni Théſée, revenu des enfers; ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas! qu'elle ſera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſais déja, & de vous demander ce que je ne ſais pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu: allez dans cette grotte écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupiéres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des ſonges legers, qui voltigeant autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télémaque dans cette grotte ſeparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le ſommeil. Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque: Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné; vous avez charmé la Déeſſe en lui éxpliquant les dangers dont votre courage & votre induſtrie vous ont tiré; par-là vous n'avez fait qu'enflâmer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Commen

ment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos avantures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, & à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-tems sans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle desire savoir ; tel est l'art des femmes flatteuses & passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi je ne puis vous rien pardonner ; je suis le seul qui vous connois, & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre pére ?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs--- ? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter : mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déja son cœur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver !

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton modéré & docile ? Il n'est plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos avantures ; elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore ; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, & ils se couchérent.

Aussi-tôt que Phœbus eut répandu ses prémiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses nymphes dans le bois, éveilla

Télémaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil : allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poiſon flatteur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit au-deſſus de votre ſage pére, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive ? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allérent au lieu où la Déeſſe les attendoit. Elle ſourit en les voyant, & cacha ſous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloient ſon cœur ; car elle prévoyoit que Télémaque conduit par Mentor lui échapperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de ſatisfaire ma curioſité ; j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle deſtinée dans l'iſle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres & paſſionnez ſur Télémaque, & de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les nymphes en ſilence ſe penchoient pour prêter l'oreille, & faiſoient une eſpéce de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'aſſemblée étoient immobiles & attachez ſur le jeune homme. Télémaque baiſſant les yeux, & rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire :

A peine le doux ſouſle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, & d'obſerver toutes les régles de la diſcrétion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil [illegible] & puiſſant vint me ſaiſir : mes ſens étoient li[illegible]dus ; je goûtois une

paix

paix & une joye profonde qui enyvroit mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus qui fendoit les nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclattante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'océan, & qu'elle éblouït les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette isle fortunée, où les plaisirs, les ris & les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déesses, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, & l'enjoûment de l'enfance, il avoit je ne sai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant : son ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses fléches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste ; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La fléche de Cupidon ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amérement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant ; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-tems son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or & d'azur ; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les champs Elyſées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette iſle empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer: mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toujours. Dans cét effort je m'éveillai, & je connus que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Styx il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens, qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joye. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient ſur leurs rames; le pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres troublez par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers, une ſoudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînez mugiſſoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par éxpérience ce que j'avois ſouvent ouï dire à Mentor, que les hommes

mous

mous & abandonnez aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote troublé par le vin, comme un Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau : j'encourageai les matelots effrayez ; je leur fis abaiſſer les voiles : ils ramérent vigoureuſement : nous paſſâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'iſle de Cypre au mois du printems qui eſt conſacré à Vénus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe ; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'iſle, je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agréable étoit preſque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouër à ſon temple : la beauté, les graces, la joye, les plaiſirs éclattoient également ſur leurs viſages ; mais les graces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de moleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions ; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduiſit au temple de la Déeſſe : elle en a pluſieurs dans cette iſle ; car elle eſt particuliérement adorée à Cythére, à Idalie, & à Paphos : c'eſt à Cythére que je ſus conduit. Le temple eſt tout de marbre ; c'eſt un parfait périſtyle : les colomnes ſont d'une groſſeur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majeſtueux : au-deſſus de l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables avantures de la Déeſſe. A la porte du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu ſacré aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graiſſe des geniſſes & des taureaux ; on n'y répand jamais leur ſang : on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des prêtres de la Déeſſe.

On offre ainſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour ſur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une eſpéce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colomnes du temple ſont ornées de feſtons pendans : tous les vaſes qui ſervent au ſacrifice ſont d'or ; un bois ſacré de myrthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent preſenter les victimes aux prêtres, & qui oſent allumer le feu des autels : mais l'impudence & la diſſolution déshonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais inſenſiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſais quelle inclination pour le déſordre : on ſe moquoit de mon innocence : ma retenuë & ma pudeur ſervoient de jouët à ces peuples effrontez. On n'oublioit

n'oubliot rien pour éxciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçuë ne me ſoutenoit preſque plus; toutes mes bonnes réſolutions s'évanouiſſoient: Je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal qui me preſſoit de tous côtez; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu: j'étois comme un homme qui nage dans une riviére profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent: mais ſi les bords ſont eſcarpez, & s'il ne peut ſe repoſer ſur le rivage, il ſe laſſe enfin peu à peu, & ſa force l'abandonne, ſes membres épuiſez s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rapeller, ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon pére. Le ſonge où je croyois avoir vû le ſage Mentor deſcendu aux champs Elyſées, achevoit de me décourager: une ſecréte & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flatteur, qui ſe gliſſoit de veine en veine, & qui pénétroit juſqu'à la moelle de mes os. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoupirs; je verſois des larmes améres; je rugiſſois comme un lion dans ma fureur. O malheureuſe jeuneſſe, diſois-je! O Dieux qui vous joüez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un tems de folie ou de fiévre ardente? O! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul! la mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enyvré d'une folle paſſion ſecoüoit preſque toute pudeur; puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois errant çà & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche que le chaſſeur a bleſſée: elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur; mais la fléche qui l'a percée dans le flanc la ſuit par-tout: elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçus assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste & si austére, que je n'en pus ressentir aucune joye. Est-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance ? Est-ce vous ? Quoi donc ! est-ce vous-même ? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? Est-ce vous, Mentor ? N'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui jouïssent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux champs Elysées ? Parlez, Mentor ; vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posséder ; ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles, je courois vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration : il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous la savez, quelle fut ma joye, quand je sentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'est pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor : c'est ainsi que je m'écriai ; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes : je demeurois attaché à son cou sans pouvoir parler . . . . . Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence, & que ferois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible ; fuyez, hâtez vous de fuïr. Ici la terre ne porte pour fruit que du poison : l'air qu'on respire est empesté ; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infame, qui est le plus horrible des maux sortis de la boëte de Pandore, amollit les cœurs, & ne souffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derriére vous en fuyant ; effacez jusqu'au moindre souvenir de cette isle éxécrable.

Il dit ; & aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit de dessus mes yeux, & qui me laissoit voir la pure lumiére : une joye douce & pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur : cette joye étoit bien différente de cette autre joye molle & folâtre

lâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnez : l'une eſt une joye d'yvreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſans remords ; l'autre eſt une joye de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux & de céleſte ; elle eſt toûjours pure & égale ; rien ne peut l'épuiſer : plus on s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joye, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! peut-on la voir ſans l'aimer ? peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper ; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force . . . . C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec, pour connoître les mœurs de la Gréce, & pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curioſité de paſſer dans l'iſle de Crete pour étudier les ſages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'iſle de Cypre ; en attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au temple : le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque ; un eſclave qui traint les Dieux, doit ſuivre fidélement ſon maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Pénélope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Télémaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici : plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître Syrien eſt-il impitoyable ? Eſt-ce une tygreſſe dont il a ſuccé les mammelles dans ſon enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive : vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes : puiſqu'il aime la ſageſſe & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuſe, c'eſt fait de moi ; je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me proſternai devant lui : il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe le plus ſage des rois de la Gréce, qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pére dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pére : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre eſclave ; ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimiez la juſtice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage : mais mes prémiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; O Hazaël, ſouvenez-

vous de Minos dont vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un viſage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe : Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs ; & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai votre pére juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre pére, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave : mais je le garde comme un ami fidéle ; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye ſur la terre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi ; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amére douleur à la plus vive joye que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays : je trouvois un ſecours pour y retourner ; je goûtois la conſolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage ; nous le ſuivons, on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zéphir leger ſe joue dans nos voiles ; il anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mouvement. L'iſle de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette iſle. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puiſſance & celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens ſur vos autels ; mais ſouffrez que je déteſte l'infame

fame moleſſe des habitans de votre iſle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célébrent vos fêtes.

Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette prémiére puiſſance, qui a formé le ciel & la terre; de cette lumiére infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager; de cette vérité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumiére pure, eſt aveugle comme un aveugle né: il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le ſoleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt inſenſé: il croit tout voir, & il ne voit rien! il meurt n'ayant jamais rien vû: tout au plus il n'apperçoit que de ſombres & fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînez par le plaiſir des ſens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire, quand nous penſons bien; c'eſt elle qui nous reprend, quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie; elle eſt comme un grand océan de lumiére: nos eſprits ſont comme de petits ruiſſeaux qui en ſortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſai quoi de pur & de ſublime: mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuérent à parler de l'origine des Dieux des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des prémiéres hiſtoires du genre-humain, du fleuve d'oubli où ſe plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noir du Tartare, & de cette heureuſe paix dont jouïſſent les juſtes dans les champs Elyſées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe joüant ils ſoulevoient les flots

flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derriére eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflamez, & leurs bouches écumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclattante que l'yvoire, & les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux plaiſibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriére le char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palémon ſon fils pendant à ſa mammelle. Elle avoit un viſage ſérein & une douce majeſté qui faiſoit fuir les vents ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-deſſus du char; elle étoit à demi enflée par le ſouffle d'une multitude de petits Zéphirs qui s'efforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empreſſé, inquiet, & ardent. Son viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendans; ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtére tenoient en ſilence les fiers Aquilons, & repouſſoient tous les nuages. Les immenſes baleines & tous les monſtres marins faiſant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amére, ſortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déeſſe.

Fin du quatriéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idoménée roi de cette iſle avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un vœu indiſcret: que les Crétois voulant venger le ſang du fils, avoient réduit le pere à quitter leur pays: qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement aſſemblez, pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette aſſemblée; qu'il y remporta les prix à divers jeux; qu'il expliqua les queſtions laiſſées par Minos dans le livre de ſes loix; & que les vieillards, juges de l'iſle, & tous les peuples voulurent le faire roi, voyant ſa ſageſſe.

APRES que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crete, que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du mont Ida au-deſſus des autres montagnes de l'iſle, comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameux au-deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de cette iſle, qui ſe préſentoient à nos yeux comme un amphithéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Créte ſe montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ſes habitans.

De

De tous côtez nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée ; partout la charuë avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissans sur le penchant d'une colline ; les vastes campagnes couvertes de jaunes épics, riches dons de la féconde Cérès ; enfin les montagnes ornées de pampres & de grappes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux presens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables ; c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mére, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le désir du superflu ; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joye, l'union & la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes ; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit : on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible *par la vertu, &* d'acquérir beaucoup de gloire. On

ne

ne met pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices, qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation, & l'avarice.

Pour le faſte & la moleſſe, on n'a jamais beſoin de les reprimer; car ils ſont inconnus en Créte : tout le monde y travaille & perſonne ne ſonge à s'y enrichir; chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce & reglée, ou l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui eſt veritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni palais dorez. Les habits ſont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & ſans broderie. Les repas y ſont ſobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de groſſes viandes ſans ragoût ; encore même a-t-on ſoin de réſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes ; mais ſans ornemens. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée : mais elle eſt réſervée pour les temples des Dieux, & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperfluës ; l'habitude du travail & l'horreur de l'oiſiveté ; l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix, la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du roi, & il me répondit : Il peut tout ſur les peuples ; mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſoluë pour faire le bien, & les mains liées dés qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pére de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa moderation à la felicité de tant d'hommes ; & non pas

que

que tant d'hommes ſervent par leur miſere & par leur ſervitude lâche à flatter l'orgueil & la moleſſe d'un ſeul homme. Le roi ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les loix. D'ailleurs le roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la moleſſe, plus éxempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs, mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans le juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection; & il n'eſt digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans régnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille: c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à-dire à leur vanité. Enfin c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux enfers le ſouverain juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'iſle. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer: nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idoménée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres rois de la Gréce au ſiége de Troye. Après la ruïne de cette ville, il fit voile *pour revenir en* Créte; mais la tempête fut ſi violente,

violente, que le pilote de ſon vaiſſeau & tous les autres qui étoient éxperimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux ; chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir : chacun déploroit ſon malheur, n'eſpérant pas même le triſte repos des ombres qui traverſent le Styx après avoir reçu la ſépulture. Idoménée levant les yeux & les mains vers le ciel invoquoit Neptune : O puiſſant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux ! ſi tu me fais revoir l'iſle de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la prémiére tête qui ſe préſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils impatient de revoir ſon pére ſe hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embraſſer ; malheureux qui ne ſavoit pas que c'étoit courir à ſa perte. Le pére échappé à la tempête arrivoit dans le port deſiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux : mais bientôt il ſentit combien ils lui devoient être funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret ; il craignoit d'arriver parmi les ſiens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméſis Déeſſe impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & ſur-tout les rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale & invifible Idoménée. Il arrive ; à peine oſe-t-il lever les yeux, il voit ſon fils : il recule ſaiſi d'horreur ; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chére qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, & eſt tout étonné que ſon pére répond ſi mal à ſa tendreſſe ; il le voit fondant en larmes.

O mon pére, dit-il, d'où vient cette triſteſſe ? Après une ſi longue abſence, êtes-vous faché de vous revoir dans votre royaume, & de faire la joye de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pére accablé de douleur ne répondit rien. Enfin après de profonds ſoupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me briſant finir ma triſte vie ; laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon

ſang

ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêtérent ſa main. Le vieillard Sophronyme, interpréte des volontez des Dieux, l'aſſura qu'il pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Votre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe celle de l'accomplir contre les loix de la nature ; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur ſang autour de ſon autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours la tête baiſſée & ſans répondre ; la fureur étoit allumée dans ſes yeux : ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ſes membres tremblans. Cependant ſon fils lui diſoit : Me voici, mon pére ; votre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le Dieu de la mer : n'attirez pas ſur vous ſa colére : je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pére, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée tout hors de lui & comme déchiré par les furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près ; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles ; il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang ; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumiére, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans ſa racine par le tranchant de la charruë, languit & ne ſe ſoutient plus : il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon prémier âge. Le pére dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible ; il ne ſait où il

eſt,

eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple touché de compaſſion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pére, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pierres ; la diſcorde ſouffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les ſages Crétois oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à lui-même, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſpérie, & ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont réſolu d'en choiſir un qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes ſont aſſemblez ici. On a déja commencé par des ſacrifices ; on a aſſemblé tous les ſages les plus fameux des pays voiſins, pour éxaminer la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander ; on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de de tous les autres, & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un roi dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre aſſemblée : vous combattrez avec les autres ; & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le ſuivîmes ſans aucun déſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi éxtraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpéce de cirque très vaſte *environné* d'une épaiſſe forêt : le milieu du cirque étoit

aque retrouve Mentor dans l'Isle de Cypre Il supliе
el de l'embarquer avec lui pour les conduire en Crete.

Rutet Sculp.

une aréne préparée pour les combattans ; elle étoit bordée par un grand amphithéatre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois ſont les peuples du monde qui éxercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en éxcuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute éxcuſe : je jettai néanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'appercus qu'il ſouhaitoit que je combattiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & pluſieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans ſurmonta tous les autres qui oſérent ſe préſenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe ; ſes bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles ; il étoit également ſouple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer ; mais je me préſentai à lui. Alors nous nous ſaiſîmes l'un l'autre ; nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelaſſez comme des ſerpens ; chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins plièrent : il tomba ſur l'aréne, & m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous ; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyſſe ; & j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le

Le combat du Ceſte fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédérent ; il n'y eut que moi qui eſpérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomac, des coups qui me firent vomir le ſang, & qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer : Mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulyſſe, ſeriez-vous vaincu ? La colére me donna de nouvelles forces ; j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été accablé. Auſſi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que ſon bras s'allongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture penchée : déja il reculoit, quand je hauſſai mon ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force : il voulut eſquiver ; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverſer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il ſe redreſſa lui-même couvert de pouſſiére & de ſang ; ſa honte fut extrême, mais il n'oſa renouveller le combat.

Auſſi-tôt on commença les courſes des chariots que l'on diſtribua au ſort. Le mien ſe trouva le moindre pour la légereté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de pouſſiére vole & couvre le ciel. Au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord tous les autres derriére lui. Un Crétois nommé Polycléte le ſuivoit de prés. Hippomaque parent d'Idoménée & qui aſpiroit à lui ſuccéder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumans de ſueur, étoit tout penché ſur leurs crins flottans, & le mouvement des roues de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animérent & ſe mirent peu à peu en haleine ; je laiſſai loin derriére moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idoménée, preſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abattit & ôta par ſa chute à ſon maître l'eſpérance de régner.

Polycléte ſe penchant trop ſur ſes chevaux, ne put *ſe tenir ferme* dans une ſecouſſe ; il tomba, les rênes

lui

lui échapérent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui ; car mes chevaux mieux ménagez que les siens, étoient en état de le devancer ; il ne lui restoit plus d'autre resource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne, il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre, & il me vit un moment aprés au bout de la carriére. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse ; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique & sacré, reculé de la vuë des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges du peuple & gardes des loix, nous assemblérent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit : ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places ; leurs cheveux étoient blancs ; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leur visages graves une sagesse douce & tranquille : ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis differens, ils étoient si modérez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vuës sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leurs raisons, étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans

peine

peine le doux & noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impétueuſe & ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiſérent avec reſpect; car ils diſent qu'après les Dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. Enſuite celui qui préſidoit, propoſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La prémiére queſtion étoit de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes? Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent que c'étoit un homme ſi riche, qu'il pouvoit contenter tous ſes deſirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays, ſans être jamais aſſujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginérent que c'étoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout beſoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouïſſoit plus q'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſérent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, eſt celui qui peut être libre dans *l'eſclavage* même. En quelque pays & en quelque

condition qu'on ſoit, on eſt très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux & qu'on ne craigne qu'eux : en un mot, l'homme véritablement libre eſt celui qui dégagé de toute crainte & de tout deſir, n'eſt ſoumis qu'aux Dieux & à la raiſon. Les vieillards s'entreregardérent en ſouriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe fût préciſément celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes : Qui eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit : C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit : C'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un ſage de l'iſle de Leſbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria : on applaudit, & chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée, & je répondis, ſuivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes eſt un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables : il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement, ne connoiſſant pas ſon malheur ; il ne peut s'en guérir : il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller juſqu'à lui. Il eſt tyranniſé par ſes paſſions ; il ne connoît point ſes devoirs : il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu : il eſt malheureux & digne de l'être ; ſon malheur augmente tous les jours : il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoûa que j'avois vaincu le ſage Leſbien, & les vieillards déclarérent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſiéme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable : d'un côté, un roi conquérant & invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſage-

ment les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient? les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient au contraire, que le roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi:

Un roi qui ne ſait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi roi. Mais ſi vous comparez un roi qui ne ſait que la guerre, à un roi ſage, qui ſans ſavoir la guerre eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination & ſa gloire propre, il ruïneroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon régne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres; les victorieux mêmes ſe déréglent pendant ce tems de confuſion. Voyez ce qu'il en coûte à la Gréce pour avoir triomphé de Troye; elle a été privée de ſes rois pendant plus de dix ans. Lors que tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix & dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, ſans avoir beaucoup ſouffert de ſon ambition. Un conquérant enyvré de ſa gloire ruïne preſque autant ſa nation

nation victorieuſe que les autres nations vaincuës. Un prince qui n'a point les qualitez néceſſaires pour la paix ne peut faire goûter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie : il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même, mais qui ne ſauroit ni labourer ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon : un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes, c'eſt-à-dire qu'il n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple en voulant vaincre les autres nations que la juſtice ne lui a pas ſoumiſes : mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſureté contre ſes ennemis. Voici comment : il eſt juſte, modéré, & commode à l'égard de ſes voiſins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix : il eſt fidéle dans ſes alliances. Ses alliez l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiére confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres rois voiſins qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du roi pacifique, ſe joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne-foi, ſa moderation le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe éxpoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pére & le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouït au dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la moleſſe & tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur-tout il applique ſes ſujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes

mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amolli par les voluptez, qui eſt éxercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccés même ne peuvent abbattre. D'ailleurs ſi ce roi n'eſt pas aſſez éxpérimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes alliez. Ses ſujets aimeroient mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre roi violent & injuſte : les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles reſſources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique, qui ignore la guerre, eſt un roi imparfait, puiſqu'il ne ſait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis : mais j'ajoute qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au roi conquérant qui manque des qualitez néceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plupart des hommes éblouïs par les choſes éclattantes, comme les victoires & les conquêtes, les préférent à ce qui eſt ſimple, tranquille & ſolide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarérent que j'avois parlé comme Minos.

Le prémier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accompliſſement d'un oracle d'Apollon connu dans toute notre

notre isle. Minos avoit consulté les Dieux pour savoir combien de tems sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton isle pour y faire régner tes loix. Nous avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'isle de Créte : mais le malheur d'Idoménée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi ?

Fin du cinquiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refuſa la royauté de Créte pour retourner en Ithaque : qu'il propoſa d'élire Mentor qui refuſa auſſi le diadème : qu'enfin l'aſſemblée preſſant Mentor de choiſir pour toute la nation, il leur avoit expoſé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Ariſtodéme, qui fut proclamé roi au même moment ; qu'enſuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque : mais que Neptune pour conſoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel ils furent jettez dans l'iſle de Calypſo.

AUSSI-tôt les vieillards ſortirent de l'enceinte du bois ſacré, & le prémier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une deciſion, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'aſſemblée. Chacun pouſſa des cris de joye. Tout le rivage & toutes les montagnes voiſines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulyſſe ſemblable à Minos régne ſur les Crétois !

J'attendis un moment, & je faiſois ſigne de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me diſoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope *qui vous* attend comme ſa derniére eſpérance, & le grand

grand Ulyſſe que les Dieux avoient réſolu de vous rendre ? Ces paroles percérent mon cœur, & me ſoutinrent contre le vain deſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi : O illuſtres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de régner, quand un étranger entrera dans cette iſle, & y fera régner les loix de ce ſage roi : mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger, marqué par l'oracle : j'ai accompli la prédiction ; je ſuis venu dans cette iſle ; j'ai découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon éxplication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite iſle d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué : ſi j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre eſtime & votre compaſſion, c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéïr à mon pére Ulyſſe & conſoler ma mére Pénélope, que de régner ſur tous les peuples de l'univers. O Crétois ! vous voyez le fonds de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir Télémaque aimera les Crétois, & s'intéreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eûs-je parlé qu'il s'éleva un bruit ſourd, ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête Les uns diſoient : Eſt-ce quelque divinité ſous une figure humaine ? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient : il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous *êtes le plus ſage* de tous les peuples : mais la

ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choiſir, non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi je ſuis jeune, par conſéquent ſans expérience, expoſé à la violence des paſſions, & plus en état de m'inſtruire en obéïſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit & de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fonds de ſon cœur, & dont toute la vie ſoit la pratique de ces loix; que ces actions plutôt que ſes paroles vous le faſſent choiſir.

Tous les vielliards charmez de ce diſcours, & voyant toûjours croître les applaudiſſemens de l'aſſemblée, me dirent: Puiſque les Dieux nous ôtent l'eſpérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui faſſe régner nos loix. Connoiſſez-vous quelqu'un qui puiſſe commander avec cette modération? Je connois, leurs dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous eſtimez en moi; c'eſt ſa ſageſſe, & non pas la mienne qui vient de parler; & il m'a inſpiré toutes les réponſes que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'aſſemblée jetta les yeux ſur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les ſoins qu'il avoit eu de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre ſur moi, dès que j'avois ceſſé de ſuivre ſes conſeils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cauſe de ſes habits ſimples & negligez, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & reſervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſai quoi de ferme & d'élevé: on remarqua la vivacité de ſes yeux & la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu'aux moindres actions; on le queſtionna: il fut admiré; on réſolut de le faire roi. Il s'en défendit ſans s'émouvoir: il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque

preſque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que ſi la ſervitude eſt miſérable, la royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt roi, dit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéir. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur étonnement, lui demandérent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui deſire la royauté ne la connoît pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point? il la cherche pour lui, & vous devez deſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange ſurpriſe de voir deux étrangers qui refuſoient la royauté recherchée par tant d'autres: ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'iſle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſurent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël; qu'Hazaël touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuſer d'être roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos! tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël: Nous n'oſons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Cré-

tois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſais combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux : mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat, qui y eſt attaché eſt faux & ne peut éblouïr que des ames vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter : c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, & où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être roi ; ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écriérent parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement. C'eſt un vieillard aſſez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodême. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joye ; il a dit que pour l'un, il ne lui ſouhaitoit point les périls de la royauté ; & qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre régnât jamais. Par-la j'ai compris que ce pére aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ſes déréglemens. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé qu'elle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-tems porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures : mais ſa vertu ſincére & ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommodé à Idoménée ; c'eſt ce qui empêcha ce roi de s'en ſervir dans le ſiége de Troye. Il craignoit un homme *qui lui* donneroit de ſages conſeils qu'il ne pourroit ſe

réſoudre

réſoudre à ſuivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bientôt ; il oublia tous ſes ſervices ; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers & lâches, qui n'eſtiment que les richeſſes : mais content dans ſa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'iſle, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui : ils s'aiment tendrement ; ils ſont heureux par leur frugalité ; & par leur travail ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les éxhorte ; il les inſtruit : il juge tous les différends de ſon voiſinage : il eſt le pére de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pére, après l'avoir long-tems ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voila, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſait la guerre qui a montré ſon courage, non-ſeulement contre les fléches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté, qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flatterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amollir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre : en un mot un homme qui eſt déja le pére du peuple. Voilà votre roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodéme eſt tel que vous le dites ; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; *il parut tranquille* : on lui déclara qu'on les

le faiſoit roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La prémiére, que je quitterai la royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite comme le reſte des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadême fut mis par le chef des vieillards gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodême. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodême nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or : il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpéces qui ſont bonnes en Créte, & inconnuës dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez ; il y fit mettre des habits pour nous, and des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voyent une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu : un jour ils nous réuniront, & ces champs fortunez, où l'on dit que les juſtes jouïſſent apres la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les votres ! En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, & les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui ; & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodême, il nous dit : C'eſt vous qui venez de me faire roi : ſouvenez-vous des dangers où

vous

vous m'avez mis : demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraye ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe régnant avec ſa chére Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaiſſeau plein de rameurs & d'hommes armez ; ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſécutent votre mére. O Mentor, votre ſageſſe qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à deſirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux enſemble ; ſouvenez-vous d'Ariſtodême ; & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Péloponneſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui éxcitâtes par votre ſuperbe trident toutes les eaux de votre empire ! Vénus pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon temple de Cythere, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ſes beaux yeux étoient baignez de larmes : du moins c'eſt ainſi que Mentor inſtruit des choſes divines me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouënt impunément de ma puiſſance ? Les Dieux mêmes la ſentent ; & ces téméraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon iſle. Ils ſe picquent d'une ſageſſe à toute épreuve ; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre empire ? Que tardez-vous à enſévelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis ſouffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune ſouleva des flots juſqu'au *ciel, & Vénus* rit, croyant notre naufrage

frage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fonds du navire. L'eau entre de tous côtez; le navire s'enfonce; tous nos rameurs pouſſent de lamentables cris vers le ciel. J'embraſſe Mentor, & je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de perils, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous; il ſeroit inutile de diſputer nôtre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toûjours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut ſans la craindre faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, ſans chercher le moyen de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſi-tôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui penchant dans la mer avoit mis le vaiſſeau ſur le côté; il jette le mât hors du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre: Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles; de même Mentor non-ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, ſe montroit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pu ne le pas ſuivre, encouragé par lui? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus. S'il eût falu nager ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées: mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer; alors nous bûvions l'onde amére qui couloit

couloit de notre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flots, pour ratraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siége de gazon, me disoit: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents & aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux decident de tout. C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flames du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu: mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi-morts, sans savoir ou la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencérent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au soleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si longtems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons; selon les apparences ils perdirent courage & la tempête les submergea avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui

nous euſſent briſez ; mais nous tâchions de leur préſenter le bout de notre mât, & Mentor faiſoit de ce mât ce qu'un ſage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainſi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie ; & nageant ſans peine, nous abordâmes ſur le ſable. C'eſt-là que vous nous vîtes, ô grande Déeſſe, qui habitez cette iſle, c'eſt-là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du ſixiéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télémaque dans ses avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Neanmoins Télémaque & la nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colére contre ces deux amans. Elle jure par le styx que Télémaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joye secrette de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau, qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes qui avoint été immobiles les yeux attachez sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement: Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux? A-t on jamais ouï parler d'avantures si merveilleuses? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse & en valeur. *Quelle* mine! quelle beauté! quelle douceur!

douceur! quelle modeſtie! mais quelle nobleſſe & quelle grandeur d'ame! Si nous ne ſavions qu'il eſt fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel eſt ce Mentor qui paroit un homme ſimple, obſcur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſai quoi au-deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes avantures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin ſe levant bruſquement, elle mena Télémaque ſeul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui, ſi Mentor n'étoit point une divinité cachée ſous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût ſu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle deſiroit ſavoir.

Cependant toutes les nymphes aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur; & ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long-tems dans cette converſation; elle revint; & pendant que les nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbattu,

battu, que les paroles flatteuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle ſentoit toûjours je ne ſai quoi, qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe joüoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nuës, & qui ſe joüe de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'evanoüiſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup : & une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'eſpéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; & une divinité plus puiſſante qu'elle, vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Vénus toujours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'iſle de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires mortels euſſent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes ameres à Jupiter ; mais le pére des Dieux ſouriant, ſans vouloir lui découvrir que Minerve ſous la figure de Mentor avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Vénus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle ſur ſes autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie ; elle vole dans ſon char attelé de colombes ; elle appelle ſon fils, & la douleur ſe répandant ſur ſon viſage orné de nouvelles graces, elle parla ainſi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puiſſance & la mienne ? Qui voudra déſormais nous adorer ? Va ; perce de tes fléches ces deux cœurs inſenſibles : deſcends avec moi dans cette iſle, je parlerai à *Calypſo.—Elle dit,* & fendant les airs dans un

nuage

nuage tout doré, elle ſe préſenta à Calypſo, qui dans ce moment étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa grotte.

Malheureuſe Déeſſe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée. Son fils encore plus dur que lui, vous prépare un ſemblable mépris : mais l'amour vient lui-même pour vous venger ; je vous le laiſſe : il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les nymphes de l'iſle de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il ſentira bientôt ſon pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle une odeur d'ambroiſie dont tous les bois de Calypſo furent parfumez.

L'amour demeura entre les bras de Calypſo. Quoique Déeſſe, elle ſentit la flame qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager elle le donna auſſitôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas ! dans la ſuite combien de fois ſe repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toûjours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir : mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit je ne ſai quoi d'empoiſonné. L'enfant malin & trompeur ne careſſoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'oſoit approcher de Mentor, dont la ſévérité l'épouvantoit ; & il ſentoit que cet inconnu étoit invulnérable, enſorte qu'aucune de ſes fléches n'avoit pû le percer. Pour les nymphes, elles ſentirent bientot les feux que cet enfant trompeur allume ; mais elles cachoient avec ſoin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet enfant qui ſe joûoit avec les nymphes, fut ſurpris de ſa douceur & de ſa beauté. Il l'embraſſe, le prend tantôt ſur ſes genoux, tantôt entre ſes bras. Il ſent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cauſe. Plus il cherche à ſe jouër innocemment, plus il ſe trouble, & s'amolit. Voyez-vous ces nymphes, diſoit-il à

Mentor ?

Mentor ? combien sont-elles différentes de ces femmes de l'isle de Cypre, dont la beauté est chaque jour à cause de leur immodestie ? Ces beautez immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : O Télemaque ! les dangers de l'isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion, qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse ; mais sur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'amour que Vénus sa mére est venuë apporter dans cette isle pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere : il a blessé le cœur de la Déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous ; il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque sans le savoir !

Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui disant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette isle ? Ulysse ne vit plus : il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pû résister à tant de prétendans : son pére Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pére ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenuës du port, pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, & on ſe détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper & pour étouffer ſes remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne ſe ſont-ils pas tournez tout à-coup en proſpéritez ? Quelle main inconnuë vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les deſtinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je ſaurai bien ſortir de cette iſle. Lâche fils d'un pére ſi ſage & ſi généreux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes ; faites malgré les Dieux ce que votre pére crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percérent Télémaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cette homme ſi ſage à qui il devoit tant. Mais une paſſion naiſſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la Déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pére, vous ordonnent de quitter cette iſle L'amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire ? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne repondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'iſle. Quelquefois il lui

tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévére qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante ; ſon cœur étoit comme la mer qui eſt le jouët de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer. Souvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes amères, & pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant A le voir pâle, abattu, & defiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, ſon enjoûment, ſa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il périſſoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouïe le matin répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flétrit peu à peu vers le ſoir ; ſes vives couleurs s'effacent ; elle languit, elle ſe deſſéche, & ſa belle tête ſe penche, ne pouvant plus ſe ſoutenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperdûment Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis ; car le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guére la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'éxciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Télémaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vuë en lui ; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Télémaque, repondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'iſle de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupte, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ?

Mentor

Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abattu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la prémiére. Pour rompre les meſures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle parla ainſi :

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon iſle pour échapper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des dieux ? N'es-tu entré dans cette iſle, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné ? O divinitez de l'Olympe & du Styx, écoutez une malheureuſe déeſſe ! hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pére, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miſerable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouët des flots, ſoit rejetté ſans eſpérance de ſépulture ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra auſſi : elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & ſon déſeſpoir fera mon bonheur !

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflamez ; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne ſai quoi de ſombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides, elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes larmes ne couloient

plus comme autrefois avec abondance ; la rage & le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource ; & à peine en couloit-il quelques-unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade déſeſpéré qu'on abandonne ; il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

Télémaque ſentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les dieux & les déeſſes de l'Olympe aſſemblez dans un profond ſilence avoient les yeux attachez ſur l'iſle de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe joüant avec les nymphes, avoit mis tout en feu dans l'iſle. Minerve ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtue comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes en ſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines ; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grotte, & parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe ! En ſerai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma *beauté à relever* la ſienne ? Faudra-t-il que

Télémaque en me voyant ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le remmenera à Ithaque. Mais que dis-je ? & que deviendrai-je quand Télémaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus, vous m'avez trompée ; ô perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que déſeſpoir. Mes nymphes ſont révoltées contre moi. Ma divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta nymphe le verra, je te percerai à ſes yeux..... Mais je m'égare, ô malheureuſe Calypſo ! que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'eſt moi qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaiſirs ! Faloit-il empoiſonner ſon cœur ? Il m'eût quittée..... Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mepris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers ; laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort. Laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, déſeſpérée avec ton orgueilleuſe Eucharis.....

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grotte : mais tout-à-coup elle ſort impétueuſement : Où êtes vous, ô Mentor, dit-elle ? Eſt-ce ainſi que vous ſoutenez Télémaque contre le vice, auquel il ſuccombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long-tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulyſſe déshonorer ſon pére, & négliger ſa haute deſtinée ? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont con-

fié

fié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur ; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau ; c'eſt-là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette iſle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où ſont tous les inſtrumens néceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les piéces d'un vaiſſeau.....

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abbatit les peupliers, & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer. C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un coté elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit, de l'autre elle ne pouvoit ſe reſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vuë les deux amans : mais elle tachoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! rien ne peut adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime de choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.....

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télémaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit *ſecouër le joug*. Il craignoit de le re-

voir & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçut de loin le vaisseau achevé: ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle: une froide sueur courut par tous les membres de son corps: elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnoient; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un regard terrible.

Télémaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put repondre; mais enfin elle dit: C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévére qui s'oppose à votre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel..... Mentor m'abandonne, c'est fait de moi, s'écria Télémaque! Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous..... Ces paroles lui échappérent dans le transport de sa passion: il vit le tort qu'il avoit eu en les disant: mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant, & baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joye étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrétement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon isle, dit-elle, ô étrangers qui êtes venus troubler mon repos: loin de moi, ce jeune *insensé*; & vous imprudent vieillard, vous sentirez ce

que peut le courroux d'une déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne ſont pas finis; ingrat, tu ne ſortiras de mon iſle, que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée, tu regretteras Calypſo, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pére qui l'a offenſé en Sicile, & ſollicité par Vénus que tu as mépriſée dans l'iſle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pére qui n'eſt pas mort; mais tu le verras ſans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouët de la plus cruelle fortune. Va: je conjure les puiſſances celeſtes de me venger..... Puiſſes-tu au milieu des mers ſuſpendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joye.....

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon cœur le deſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment: te voilà engagée, & les ondes du Styx par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance..... Perſonne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit ſur ſon viſage les furies peintes; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télémaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'eſt-ce que l'amour jaloux ne devine pas?) & l'horreur de Télémaque redoubla les tranſports de la déeſſe; ſemblable à une bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. *Eucharis même s'avance* les larmes aux yeux, & regardant

gardant de loin Télémaque à qui elle n'oſe plus parler. La déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle; & loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux, car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder: il verſe un torrent de larmes: il veut parler; ſa voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage: il ne ſait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: O mon vrai pére, ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-moi de tant de maux: délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flatter ſa paſſion, & lui dit: Fils du ſage Ulyſſe, que les dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore: c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſait point ſe défier de lui-même. Les dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'Amour, qui flatte pour perdre, & qui ſous une apparence de douceur cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu cet enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vu: il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flatter vous-même; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité: vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte. La déeſſe troublée reſſemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entre-déchirer:

&

& voilà ce que fait le traître Amour qui paroît ſi doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir votre chére patrie ? Calypſo elle-même eſt contrainte de vous chaſſer ; le vaiſſeau eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette iſle, où la vertu ne peut habiter ?

En diſant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque ſuivoit à peine, regardant toûjours derriere lui : il conſidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux nouëz, ſes habits flottans, & ſa noble démarche. Il auroit voulu baiſer les traces de ſes pas. Lors même qu'il la perdit de vuë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix ; quoi qu'abſente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux ; il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant ecouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor : Je ſuis reſolu de vous ſuivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O nymphe, les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon pére, ou laiſſez-moi cette derniere conſolation, qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette iſle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous ſans retardement. . . . .

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor : votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez. *Vous ne voyez*, vous n'entendez qu'elle :

Vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fiévre rend frénétique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute deſtinée que les dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ! vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis ! direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la déeſſe avec tant de tranſport ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir ; mais à fuir ſans délibérer, & ſans ſe donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derriere ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coûtez depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ; la mére qui vous mit au monde ſoufffit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû, j'ai devoré ma peine J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.....

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer ; & Télémaque qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toûjours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon égide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans

dans cette isle. Enfin ils arrivérent dans un endroit de l'isle où le rivage de la mer étoit escarpé ; c'étoit un rocher toûjours battu par l'onde écumante. Ils regardérent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts : elle ne pût le voir sans gémir, & elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible mortel, qui est captif dans votre isle ? Pourquoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils : c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Télémaque. Jupiter même le pére des dieux avec toute sa puissance n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque, sors de mon isle : sors aussi, pernicieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes, fit un souris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras ; laissez-moi faire, suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.....

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance & la joye jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un Zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'Eté consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint sérein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle

s'arrêta, elle ſourit, elle flatta la folâtre Amour, & en le flattant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les nymphes qui étoient errantes & diſperſés ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit: Télémaque eſt encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir..... Auſſi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouënt leurs cheveux épars comme des bacchantes. Déja la flame vole, elle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine; des tourbillons de fumée & de flame s'elevent dans les nuës.

Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher, & en entendant les cris des nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouïr; car ſon cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſperance de quitter cette iſle.....

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, & qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'iſle, parce que tous les pilotes connoiſſoient que l'iſle de Calypſo étoit inacceſſible à tous les mortels. Auſſitôt le ſage Mentor pouſſant Télémaque, qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque ſurpris de cette violente chute, bût l'onde amére, & devint le jouët des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'iſle fatale.

Les nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pouſſérent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable, rentra dans ſa

ſa grotte qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleve au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mére l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'iſle, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire faute d'éxperience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pére, que les dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du ſeptiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam frère de Narbal commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baleazar, que le Tyran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néreides, & les autres divinitez de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joüe beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, & les autres beautez de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vû Télémaque au voyage d'Egypte ; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour se faire entendre, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-

nous

nous dans votre vaiſſeau : nous irons par tout où vous irez. . . Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joye ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. . . Auſſitôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus reſpirer, ils demeurérent immobiles ; car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau qui les avoit pénétrez, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empreſſez autour d'eux, vouloient ſavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette iſle, d'où vous ſortez ? Elle eſt, dit-on, poſſédée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde. Elle eſt même bordée de rochers affreux, contre leſquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher ſans faire naufrage.

Mentor répondit : Auſſi eſt-ce par un naufrage que nous y avons été jettez ; nous ſommes Grecs ; notre patrie eſt l'iſle d'Ithaque voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui eſt ſur votre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera, & nous vous devrons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Télémaque gardant le ſilence, le laiſſoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'iſle de Calypſo, augmentérent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-même ; il ſentoit le beſoin de ſuivre toûjours les ſages conſeils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tachoit de deviner toutes ſes penſées.

Le commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télémaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vû ; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui *dit-il*, que je vous demande ſi vous vous ſou-

ſouvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vû ; votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne ſai où je vous ai vû : votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye : Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vû, je vous reconnois : mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte. Je ſuis ſon frére, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent ; je vous laiſſai entre ſes mains après l'éxpedition d'Egypte. Il me falut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colomnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me ſera toûjours ſi cher ! Eſt-il toujours à Tyr ? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'iſle d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; & le frére de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. . . Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſouſler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames : auſſitôt il prit à part Télémaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il regardant Télémaque, ſatisfaire votre curioſité. Pygmalion n'eſt plus ; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui ; les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautez, ſans

pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croyoient ne pouvoir aſſûrer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſez que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſureté. Ainſi à force de chercher ſa ſureté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie étoient dans un péril continuel par ſa défiance, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez ouï parler ſi ſouvent, fut la prémiére à réſoudre la perte du roi. Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au roi que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon pére, avoit conſpiré contre lui: elle trouva des faux-témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond nommé Baléazar fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs & les ſciences de la Gréce; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit; ils ſe ſauvérent en nageant juſques à des barques étrangéres qui les attendoient, & ils jettérent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſqu'à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais

Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du roi : elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſûré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas ; il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers, mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemées & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, & dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parut ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle ; il la faiſoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contrepoiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le roi.

Voici

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire; le roi demeure interdit, & ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flatte & le preſſe de manger; elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la prémiére; elle bût ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion bût auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables; elle embraſſoit le roi mourant, elle le tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin quand elle vit que les forces du roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant: dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulut la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle ſe jetta ſur lui, & l'étouffa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, & que ſon amant ſeroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſez à lui plaire, étoient des eſprit bas & mercenaires qui étoient incapables d'une ſincére affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirez. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour ſa propre ſureté deſiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais eſt plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui diſent: Le roi eſt mort. Les uns ſont effrayez, les autres courent aux *armes*. Tous paroiſſent en peine des ſuites,

bord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irritez. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus inſinuantes ; elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les Dieux comme ſi elle les eût ſincérement adorez ; elle verſa des torrens de larmes ; elle ſe jetta aux genoux du nouveau roi : mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnez. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune prince ; elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes ſoupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi ſon pére. Mais Baléazar ne pouvant plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en priſon ; les plus ſages vieillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné & étouffé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchaînement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'eſt d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance, elle devint ſemblable à une furie ſortie de l'enfer ; elle avala du poiſon qu'elle portoit toûjours ſur elle pour ſe faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur, ils voulurent la ſecourir : mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement ; on lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irritez : au lieu de témoigner la confuſion & le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris & arrogance, comme pour inſulter aux Dieux.

La

La rage & l'impiété étoient peintes ſur ſon viſage mourant ; on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes ; toutes ſes graces étoient effacées ; ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulſif agitoit ſes lévres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout ſon viſage tiré & retréci faiſoit des grimaces hideuſes ; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps ; quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle éxpira, laiſſant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percez ; où Ixion tourne à jamais ſa rouë ; où Tantale brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lèvres ; où Siſyphe roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; & où Tityus ſentira éternellement dans ſes entrailles toûjours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon régne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſéde plus de tréſors que ſon pére n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité : ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſureté de ſa vie ; car il a toûjours autour de lui la plus ſure garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple

eſt

les occupations graves & ſérieuſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joüa avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit ; ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur : tout le monde eût apperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin ; on craignoit toûjours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit fléxible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, pére & roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'univers. Puis il repréſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-à-dire la ſageſſe que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces véritez d'une voix ſi touchante, & avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui devenant follement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un ſanglier déchira, & que Vénus paſſionnée pour lui ne pût ranimer en faiſant au ciel des plaintes améres.

Tous ceux qui l'écoutérent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun ſentoit je ne ſai quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens étonnez ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit ; c'eſt Orphée ; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il apprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois, & les rochers ; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbére ; qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inéxorable Pluton, pour tirer des enfers la

belle

able pour avoir le faux honneur de se rendre esclavage. Un conquerant est un homme que irritez contre le genre humain ont donné leur colere pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misere, le désespoir & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. me qui cherche la gloire ne la trouve en conduisant avec sagesse ce que dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter anges qu'en devenant violent, injuste, pateur & tyrannique sur tout le jamais songer à la guerre que pour la berté. Heureux celui qui n'étant pour lui, n'a point la folie ambitieuse de esclave! Ces grands conquerans qui avec tant de gloire renversent les dez, qui paroissent majestueux sur tes les fertiles campagnes que leurs arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture tique, Télémaque charmé de sa vertu, lui rieuses. Ces peuples lui dit-il, boivent-ils Ils n'ont garde d'en boire, répondit Adoam, jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'il manque de raisins; aucune terre n'en porte de plus mais ils se contentent de manger les autres fruits, & ils craignent de rupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur l'homme. mais il le rend triste. Ils veulent conserver leur santé & leur force par le vin, ils courent risque de ruiner leur de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite: Je voudrois bien quelles loix réglent les mariages dans Chaque homme, répondit Adoam, ne qu'une femme: & il faut qu'il la garde vit. L'honneur des hommes en ce pays tant de leur fidélité à l'égard de leurs l'honneur des femmes dépend chez de leur fidélité pour leurs maris. si honnête, ni si jaloux de la p

belle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guére moins ſurpris que les autres ; car il ignoroit que Mentor fût avec tant de perfection chanter & jouër de la lyre. Achitoas qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor : mais il rougit en le louant, & il ne put achever ſon diſcours. Mentor qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé ; car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſitôt il commença ainſi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & ſous un ciel doux, qui eſt toûjours ſerein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand océan, aſſez près des colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuſe rompant ſes digues ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y ſont tiédes, & les rigoureux Aquilons n'y ſouffient jamais. L'ardeur de l'Eté y eſt toûjours tempérée par des Zéphirs refraîchiſſans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printems & de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins y ſont bordez de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, & d'autres arbres toûjours verds, & toûjours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux qui fourniſſent des

laines fines, recherchées de toutes les nations connuës. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays : Mais les habitans ſimples, & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richeſſes ; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employez aux mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charuë. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoye. Ils ſont preſque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux veritables néceſſitez des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, quoi qu'adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'éxercer les arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuſe blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legére chauſſure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans : elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſez à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piéce d'étoffe fine & legére, qui n'eſt point taillée, & que chacun met à long plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à éxercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne ſe ſervent-ils guére du fer, éxcepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles, car ils ne bâtiſſent jamais de maiſon. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui

qui dure beaucoup plus que nous; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez, ils les déteſtent comme des inventions de la vanité & de la moleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuſes, des parfums éxquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes: Ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes; ce ſuperflu amollit, enyvre, tourmente ceux qui le poſſédent; il tente ceux qui en ſont privez, de vouloir l'acquérir par l'injuſtice & par la violence. Peut-on nommer bien, un ſuperflu qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays-là ſont-ils plus ſains & plus robuſtes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entre eux? Ménent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaiſirs purs & ſimples, puiſqu'ils ſont eſclaves de tant de fauſſes néceſſitez, dont ils ſont dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, & il faut avouër que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable roi. Le pére de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits-enfans, qui fait une mauvaiſe action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéiſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée, qu'on dit qui s'eſt retirée dans le ciel, eſt encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut *point de juges* parmi eux; car leur propre

conſcience les juge. Tous les biens ſont communs, les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi modérez n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays tranſporte ſes tentes d'un lieu à un autre, quand elle a conſumé les fruits, & épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel, que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'éxpérience des ſages vieillards, ou de la ſageſſe éxtraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards conſommez en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne ſont jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce pays cheri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans, qui ſubjuguent les grands empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire que de s'aſſujetter à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon pére & ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très miſer-

able

able pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un conquérant eſt un homme que les Dieux irritez contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colére pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la miſére, le déſeſpoir, & pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas aſſez, en conduiſant avec ſageſſe ce que les Dieux ont mis dans ſes mains? Croit-il ne pouvoir meriter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur & tyrannique ſur tous ſes voiſins? Il ne faut jamais ſonger à la guerre, que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordez, qui paroiſſent majeſtueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient ſeulement arroſer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins; aucune terre n'en porte de plus délicieux: mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpéce de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté & leurs forces ſans vin. Avec le vin, ils courent riſque de ruïner leur ſanté & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque diſoit enſuite: Je voudrois bien ſavoir quelles loix réglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme: & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut *ſi honnête, ni ſi jaloux* de la pureté. Les femmes y

ſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour aſſouvir l'avarice des marchands, & pour flatter les paſſions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, & ſe réjouïſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fût ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme un belle fable & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitiéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus toûjours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter: mais les deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la Déeſſe va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit: ils employent une divinité trompeuſe pour ſurprendre le pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télémaque dans ſa nouvelle ville, où il preparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccès d'une guerre contre les Manduriens. Le ſacrificateur conſultant les entrailles des victimes, fait tout eſpérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la ſorte, oubliant le ſommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une divinité ennemie & trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit ſupporter plus long-tems que Télémaque eût échapé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'iſle de Calypſo. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'amour & tous ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Ida-

lie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'iſle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télémaque avoit mépriſé ſon empire. Elle monte vers l'éclattant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblez auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs pieds ; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau dont ce morceau de bouë eſt un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette bouë. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce morceau de bouë. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes divinitez, que miſére & foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile ; ſes yeux percent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs : ſes regards doux & ſereins répandent le calme & la joye dans tout l'univers. Au contraire quand il ſecouë ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes éblouïs des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les divinitez céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein ; ſa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayez la fin des tempêtes & leur annoncer le retour du beau-tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle paroiſſent les graces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachez par derriére négligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vuë, & leurs yeux en furent éblouïs, comme ceux des mortels le ſont, quand Phœbus après

une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours ſur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amére étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légére, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance; il lui fit un doux ſouris, & ſe levant il l'embraſſa. Ma chére fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoupirs: O pére des Dieux & des hommes! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Paris qui avoit préféré ma beauté à la ſienne; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troye. Télémaque eſt accompagné par Minerve; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres divinitez; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'iſle de Cypre pour m'outrager: il a mépriſé ma puiſſance; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célébre en mon honneur; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma priére, a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'iſle de Calypſo, a triomphé de l'amour même que j'avois envoyé dans cette iſle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes nymphes, ni les traits enflamez de l'amour n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette iſle; me voilà confonduë, un enfant triomphe de moi.

Jupiter

Jupiter pour conſoler Vénus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens pour l'amour de vous qu'il ſoit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux & de dangers : mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flattez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille, ſoyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros, & tant d'immortels. . . . En diſant ces paroles, il fit à Vénus un ſouris plein de grace & de majeſté. Un éclat de lumiére ſemblable aux plus perçans éclairs ſortit de ſes yeux. En baiſant Vénus avec tendreſſe il répandit une odeur d'ambroiſie dont l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne pût s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des Dieux. Malgré ſes larmes & ſa douleur, on vit la joye ſe répandre ſur ſon viſage ; elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joues, & l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Vénus, ſans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je ſavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des deſtins ; mais ſi nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder ſon retour à Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phénicien dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Phéniciens, c'eſt mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'eſt par eux que la mer eſt devenuë le lien de la ſociété de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes autels ; ils ſont juſtes, ſages & laborieux dans le commerce ; ils répandent par-tout la commodité & l'abondance. Non, Déeſſe, je ne puis ſouffrir qu'un

qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage ; mais je ferai que le pilote perdra ſa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller.... Vénus contente de cette promeſſe rit avec malignité, & retourna dans ſon char volant ſur les prez fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joye de la revoir, danſant autour d'elle ſur les fleurs qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſitôt une divinité trompeuſe, ſemblable aux ſonges, excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil ; au lieu que cette divinité enchante les ſens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faiſant environné d'une foule innombrable de menſonges ailez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du pilote Athamas, qui conſidéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja aſſez près de lui les rochers eſcarpez. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrérent plus rien de véritable Un faux ciel & une terre feinte ſe préſenterent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours & qu'elles fuſſent revenuës ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toûjours au pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'iſle, plus cette image reculoit ; elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il ſe préparoit, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecrétement dans une petite iſle qui eſt auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amans de Pénélope conjurez contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues qui vont ſe briſer contre les écueils. Puis tout à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon

pendant

pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné, & l'impreſſion de la divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de ſouffler pour jetter le navire ſur les côtes de l'Heſpérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'aurore annonçoit le jour : déja les étoiles qui craignent les rayons du ſoleil, & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'océan leurs ſombres feux, quand le pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons preſque à l'iſle d'Ithaque ; Télémaque, réjouiſſez-vous ; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône.

A ce cri Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe léve, monte au gouvernail, embraſſe le pilote, & de ſes yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine : il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas ! où ſommes-nous, dit-il ? Ce n'eſt point-là ma chére Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette iſle. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port ? J'en connois juſqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guére mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la fortereſſe & la maiſon d'Ulyſſe votre pére..... Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux ! Eſt-ce ainſi que vous vous jouëz des hommes !

Pendant

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changez ; le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut son erreur. Je l'avouë, ô Télémaque ! s'écria-t-il, quelque divinité ennemie avoit enchanté mes yeux : je croyois voir Ithaque, son image toute entiére se présentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe. Je vois une autre ville ; c'est sans doute Salente qu'Idoméné fugitif de Créte vient de fonder dans l'Hesperie ; j'apperçois des murs qui s'élèvent, & qui ne sont pas encore achevez : je vois un port qui n'est pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvérent à l'abri, & tout auprés du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toûjours devant vos yeux ceux de votre pére. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son isle. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple ami, c'est chez les Grécs que nous arrivons : Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. . . . . Aussitôt ils entrérent dans le port de Salente, où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin

les

les rayons du ſoleil qui viennent l'embellir : elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouït ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux : les pierres étoient ſuſpendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit ; & le roi Idoménée donnant partout ſes ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnérent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincére. On ſe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il, d'Ulyſſe ce cher ami, ce ſage héros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye ! qu'on l'amène ici, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pére.... Auſſitôt on lui préſente Télémaque, qui lui demande l'hoſpitalité, en lui diſant ſon nom. Idoménée lui répondit avec un viſage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même, voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme. Voilà ſon air d'abord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce ſourire fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils ! Quelle avanture vous améne ſur ce rivage ? Eſt-ce pour chercher votre pére ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous a perſécutez lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colére des Dieux contre moi.... Pendant qu'Idoménée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor,

comme

comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux: O roi! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems, où je ne devrois vous marquer que de la joye & de la reconnoissance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon pére. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Créte; j'y ai sû votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune qui se joüe des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots Idoménée embrasse tendrement Télémaque, & le menant dans son palais, il lui dit: Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? Il me semble que je l'ai vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois?

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Créte, & des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, & le gout des vains plaisirs m'entrainoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite,

la

la même vigueur ; vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclattoit sur votre visage avant le siége de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prospérité les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les rois & en paix & en guerre ont toûjours des peines & des plaisirs, qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre & modérée, simple & exemte d'inquiétude & de passion, réglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toûjours prête à s'envoler sur les ailes du tems.

Idoménée charmé du discours de Mentor l'eût écouté long-tems, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le suivirent, environnez d'une grande foule de peuple qui considéroit avec empressement & curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres : Ces deux hommes sont bien différens. Le jeune a je ne sai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeunesse sont répandues sur son visage & sur son corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au tra-

vail.

vail Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force; ſa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux: mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent: le temple étoit tout incruſté de marbre avec des bas-reliefs qui repréſentoient Jupiter changé en taureau, le raviſſement d'Europe, & ſon paſſage en Créte au travers des flots. Ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoiqu'il fût ſous une forme étrangére. On voyoit enſuite la naiſſance & la jeuneſſe de Minos: enfin ce ſage roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute ſon iſle pour la rendre à jamais floriſſante. . . . Télémaque y remarqua auſſi les principales avantures du ſiége de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces repréſentations de combats, il chercha ſon pére; il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus que Dioméde venoit de tuer; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Grecque aſſemblez; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent ouï parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulérent de ſes yeux; il changea de couleur, ſon viſage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pére.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques formez par le double rang de colomnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient

toient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfans choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes & parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtez : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Théophane ami des Dieux, & prêtre du temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le trépied ſacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux étrangers que le ciel envoye en ces lieux ? Sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. . . . Je vois un jeune héros que la ſageſſe méne par la main ; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux étincelans ; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui ; ſon viſage étoit enflamé : il étoit troublé & hors de lui-même ; ſes cheveux étoient hériſſez, ſa bouche écumante, ſes bras levez & immobiles. Sa voix émuë étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore, que vois-je ? Quels malheurs évitez ! Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton pére ; le fier ennemi gémit dans la pouſſiére ſous ton glaive ; les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à tes pieds. . . . O grande Déeſſe, que ſon pére. . . . O jeune homme ! tu reverras enfin. . . . A ces mots la parole meurt dans ſa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout

Tout le peuple eſt glacé de crainte ; Idoménée tremblant n'oſe lui demander qu'il achéve. Télémaque même ſurpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné Vous entendez, dit-il à Idoménée, le deſſein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire ſera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux ; profitez ſeulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles ; ſa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promiſe ne me touche point ; mais que peuvent donc ſignifier ces dernieres paroles : Tu reverras ? Eſt-ce mon pére, ou ſeulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laiſſé plus en doute que je n'etois. O Ulyſſe ! ô mon pére ! ſeroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte ; cruel oracle ! tu prens plaiſir à te jouër d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Reſpectez ce que les Dieux découvrant, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confonduë. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire : mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon coté à louër le grand Jupiter qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux etrangers :

J'avouë que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de régner, quand je revins en Créte aprés le ſiége de Troye. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui

m'ont privé de régner dans cette grande isle, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers, comme un fugitif que la vengeance des Dieux & des hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse & plus insupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouïr de posséder avec un petit nombre de soldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élevation au-dessus du reste des hommes. Hé! c'est leur élevation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets: je commandois à une nation puissante & belliqueuse: la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignez. Je régnois dans une isle fertile & délicieuse: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter, né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir joüir avec modération? Mais mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, & plein d'espérance pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, *leur disois-je*, une nouvelle ville, qui nous console de

tout

tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente qui s'élève aſſez près de nous. C'eſt Phalante avec ſes Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctete donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Métaponte eſt encore une ſemblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumiére du jour me quittât, & que la nuit vînt m'enveloper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſerable deſtinée. Deux torrens de larmes améres couloient de mes yeux, & le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur diſoit-il, à Ithaque dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connuës que la tempête ou la colére de quelque divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant ! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaiſſeaux qui ayent jamais été conſtruits dans l'iſle de Créte ; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots : les vents & les rochers le craignent & le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, & qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers : le trajet eſt court & facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portez juſqu'ici, & ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nou-

veau

veau royaume d'Idoménée pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe, que vous ſerez jugé digne de votre père. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre royaume de Pluton, toute la Gréce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée : Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte Troyen & ennemi de la Gréce, ne ſerons-nous pas encore plus ardens & plus favoriſez des Dieux, quand nous combattons pour un des héros Grécs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam ? L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuviéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie où il a fondé ſa ville ; qu'ils s'étoient retirez ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ſes gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec leſquels il avoit réglé des articles de paix ; qu'après une infraction de ce traité faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce recit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salente. Neſtor, Philoctete & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, & va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR regardant d'un œil doux & tranquille Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole : Je ſuis bien-aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire ; mais ſouvenez-vous que votre pére n'en a acquis une ſi grande parmi les Grécs au ſiége de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique ſur de porter la terreur & la

mort par-tout où il combattoit, n'a pû prendre la ville de Troye. Il eſt tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flame & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chute de ces hautes & ſuperbes tours qui menacérent pendant dix ans toute la Gréce conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcréte & prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous éxpliquer prémiérement ſi votre guerre eſt juſte ; enſuite contre qui vous la faites, & enfin quelles ſont vos forces pour en eſperer un heureux ſuccès.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantez, voyant nos vaiſſeaux & nos armes. Ils ſe retirérent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrérent ces ſauvages fugitifs. Alors les chefs de ces ſauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſez & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi-bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage que vous recevez cette leçon de modération & de généroſité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyez par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontérent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent

émus,

émus, ils eurent honte de voir que des Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoit reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allérent à la chaſſe en plus grand nombre que les prémiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrérent les ſauvages, & les attaquérent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les ſauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſérent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyérent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards qui venoient me demander la paix : ils m'apportérent des préſens ; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlérent ainſi :

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leur mains.) Voilà la paix, ou la guerre ; choiſis. Nous aimerions mieux la paix ; c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, ou le ſoleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits : c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirez dans ces hautes montagnes toûjours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printems, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui ſous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les provinces, & répand le ſang des hommes qui ſont tous fréres. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grécs apprennent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe piquent ne leur inſpire que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toûjours barbares, mais juſtes, humains, fidéles, déſintéreſſez, accoutumez à nous contenter de peu,

& à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit. C'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la proſpérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins & pour alliez. Si les Dieux irritez t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder; ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des maniéres ſimples & ingénues. Les fourures qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des bras plus nerveux, & des muſcles mieux nourris que ceux de nos athlétes. Je répondis à ces deux envoyez, que je deſirois la paix. Nous réglâmes enſemble de bonne-foi pluſieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore laſſez de me perſécuter. Nos chaſſeurs qui ne pouvoient pas être ſitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrérent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyez, lorſqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquérent avec fureur, en tuérent une partie, & pourſuivirent le reſte dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec

des

des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils ſont preſque de la taille des géants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les éxercices pénibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vuë épouvante. Les Locriens venus de la Gréce ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'éxacte diſcipline des troupes Grecques, la vigueur des barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles: ils portent des boucliers legers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens ſont legers à la courſe comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grécs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite, de Meſſapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au ciel à la vuë de leurs ennemis ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idoménée: D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples *fortis de la* Gréce, s'uniſſent aux barbares contre

contre les Grécs ? D'où vient que tant de colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous à ſoutenir ? O Idoménée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſécuter ; & moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne-foi de ces barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux : mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes. Vous auriez pû leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambaſſadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec ſureté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez du encore les appaiſer, en leur repréſentant qu'on les avoit attaquez, faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être juréc. Il faloit leur offrir toutes les ſuretez qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuſes peines contre ceux de vos ſujets, qui auroient manqué à l'alliance : mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pû ſans baſſeſſe rechercher ces barbares, qui aſſemblérent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorérent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de certains paſſages dans les montagnes qui étoient mal gardez. Nous les prîmes ſans peine, & par-là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous ſommes en état de réſiſter avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reſte la paix entre eux & nous eſt devenuë très difficile. Nous ne ſaurions leur abandonner ces tours ſans nous éxpoſer à leurs incur-

ſions,

ſions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous ſervir pour les réduire en ſervitude.

Mentor répondit ainſi à Idoménée : Vous êtes un ſage roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité ſans aucun adouciſſement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour ſe corriger, n'employent leur autorité qu'à ſoutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuſe leçon quand il eſt venu vous demander la paix. Etoit-ce par foibleſſe qu'il la demandoit ? manquoit-il de courage, ou de reſſources contre vous ? Vous voyez que non, puiſqu'il eſt ſi aguerri & ſoutenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa modération ? Mais une mauvaiſe honte & une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant, en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuſte. A quoi ſervent ces tours que vous vantez tant, ſinon à mettre tous vos voiſins dans la néceſſité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour ſe préſerver d'une ſervitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre ſureté, & c'eſt par ces tours que vous êtes dans un ſi grand péril. Le rempart le plus ſûr d'un Etat, eſt la juſtice, la modération, la bonne-foi, & l'aſſurance où ſont vos voiſins que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre ; mais l'amour & la confiance de vos voiſins quand ils ont ſenti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intéreſſez à ſa conſervation prennent auſſitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre ville naiſſante fleuriroit dans une

heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les nations de l'Heſpérie. Retranchons-nous maintenant à éxaminer comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies Grecques. Ces peuples doivent être diſpoſez à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiége de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les princes Grécs pour la querelle commune de toute la Gréce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſoluës à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantez. Ces Grécs auſſi bien que les autres peuples ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous : ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, deſirent notre abaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange éxtrémité ! reprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruïnez votre puiſſance ; & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que ſon malheur même n'a pû inſtruire qu'à demi ! aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grand rois ? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces villes Grecques.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nez des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, ces femmes ne ſongérent qu'à les appaiſer, & qu'à déſavouër leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe,

breuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pére ni mére, vécut avec une licence ſans bornes. La ſéverité des loix réprima leurs déſordres : ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſut gagner les cœurs par ſes artifices ; il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctete qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les fléches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie, moins puiſſante à la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, & vous n'avez pas ſu l'engager dans vos intérêts ! Neſtor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perduë, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom ; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor ; Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder ſa colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télémaque : mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore une fois laiſſez-moi faire.

A ces mots Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O ſage vieillard, envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avouë que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous : j'avouë qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis : mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télémaque ! vous ne

pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluëz, donnez tout ce qui eſt à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie: voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardez. Les voilà qui viennent aſſiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroiſſent conſternez. Hélas! diſoient-ils, faloit-il quitter notre chére patrie, la fertile Créte, & ſuivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui ſera miſe en cendres comme Troye? On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte campagne briller au ſoleil les caſques, les cuiraſſes, & les boucliers des ennemis; les yeux en étoient ébloüis. On voyoit auſſi les piques hériſſées qui couvroient la terre comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenſer le laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes, on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe vénérable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctete & Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir! Les voilà qui ont pris les armes contre vous; & ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante; tout eſt contre vous. Il n'y a aucun

cun voiſin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du coté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir, & Idoménée ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au-devant des ennemis, étonnez de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix ; & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les chefs. Auſſitôt tous les chefs s'aſſemblérent, & il leur parla ainſi :

O hommes généreux, aſſemblez de tant de nations qui fleuriſſent dans la riche Heſpérie, je ſai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zéle ; mais ſouffrez que je vous repréſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor ! ſage Neſtor, que j'apperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grécs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye. Quelles diviſions entre les chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grécs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puiſſantes, cauſez par la guerre, pendant la longue abſence de leurs rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux ! c'eſt donc dans votre colére que vous armâtes les Grécs pour cette éclattante éxpédition. O peuples Heſpériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troye eſt en cendres, il eſt vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grécs qu'elle fût encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Pâris jouït de ſes infames amours avec Hélène. Philoctete !

ſi long tems malheureux, & abandonné dans l'iſle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guerre? Je ſai que les peuples de la Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſez par la longue abſence des princes, des capitaines, & des ſoldats qui allérent contre les Troyens. O Grécs! qui avez paſſé dans l'Heſpérie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite des malheurs qui ont été les ſuites de la guerre de Troye.

Aprés avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; & Neſtor qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluer. O Mentor? lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la prémiére fois dans la Phocide; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix; chacun de nous avoit un intérêt preſſant de la deſirer: mais nous ne pouvions plus trouver de ſureté avec lui. Il a violé toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne ſeroit pas une paix; elle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper notre ligue, qui eſt notre unique reſſource. Il a montré à tous les autres peuples ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau royaume. Par ſa mauvaiſe foi nous ſommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la ſervitude. Si vous trouvez quelque éxpédient, pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confier en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joye que vous nous ſurpaſſez en ſageſſe.

Mentor lui répondit: Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Télémaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la deſtinée de ſon pére, paſſa chez vous à Pylos, & vous le reçutes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de ſon pére; Vous lui donnâtes même votre fils pour le con-

duire.

duire. Il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'iſle de Cypre, celle de Créte. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt pas Idoménée ; c'eſt le fils du ſage Dédale, [illegible] vous réponds de toutes les choſes qu'[illegible]

Pendant que Mentor parloit ainſi [illegible] milieu des troupes confédérées, [illegible] que avec tous les Créton[illegible] haut des murs de Salente, [illegible] marquer comment les [illegible] çus, & ils auroient [illegible] tretiens de ces deux [illegible] paſſé pour le plus [illegible] tous les rois de la Grèce. [illegible] pendant le ſiége de Troye [illegible] chille, l'orgueil [illegible] courage impétueux [illegible] couloit de [illegible] voix feule ſe fa[illegible] taiſoient des [illegible] que lui qu[illegible] diſcorde. [illegible] froide vieilleſſe [illegible] de force & de [illegible] pour inſpirer [illegible] raconte [illegible]

Ce [illegible] perd[illegible] Mentor par[illegible] & [illegible] ſemble [illegible] tem[illegible] & [illegible] com[illegible] ſoit [illegible] aucun [illegible] rete[illegible] obéi[illegible] l'[illegible]

duire. Il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'iſle de Cypre, celle de Créte. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idoménée ; c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des troupes confédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armez, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux vieillards. Neſtor avoit toûjours paſſé pour le plus éxpérimenté & le plus éloquent de tous les rois de la Gréce. C'étoit lui qui modéroit pendant le ſiége de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Dioméde. La douce perſuaſion couloit de ſes lèvres comme un ruiſſeau de miel ; ſa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces héros ; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche ; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe : mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes éxpériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Gréce ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flêtrie & abattuë auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit

toûjours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſai quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblez. Pendant que tous les alliez ennemis de Salente ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſez ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leur viſage.

Fin du dixiéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque voyant Mentor au milieu des alliez, veut ſavoir ce qui ſe paſſe entre eux. Il ſe fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & ſa préſence contribuë auprès des alliez à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur propoſoit de la part d'Idoménée. Les rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On ſe donne réciproquement des ôtages, & on fait un ſacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.

CEPENDANT Télémaque impatient, ſe dérobe à la multitude qui l'environne ; il court à la porte par où Mentor étoit ſorti ; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée qui le croit à ſes côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, & ſe hâte, mais d'un pas peſant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque ſaute à ſon cou & le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin il s'écrie : O mon pére ! (je ne crains pas de vous nommer ainſi) le malheur de ne retrouver point mon véritable pére, & les bontez que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon pére, mon cher pére, je vous revois ! ainſi puiſſai-je revoir Ulyſſe ! Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en

être

être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même !

Neſtor ne pût à ces paroles retenir ſes larmes, & il fût touché d'une ſecrète joye, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliez. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce vieillard qui eſt venu parler à Neſtor ? ſans doute, c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſez de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Gréce, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor ! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidélité des promeſſes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du pére, & que la malheureuſe Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage qui eſt venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples, aſſemblez de tant de nations, à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une paix ſolide.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémiſſoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat ; ils s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur & pour faire échapper leur proye. Sur tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idoménée eſpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ſes diſcours pleins de ſageſſe ne détachaſſent leurs alliez. Ils commençoient à ſe défier de tous les Grécs qui étoient dans l'aſſemblée. Mentor qui l'apperçut,

ſe

se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avouë, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts : mais il n'est pas juste aussi, que les Grécs qui sont sur cette côte des colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grécs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres ; il faut seulement qu'ils soient modérez, & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guerir toutes vos defiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra soient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le pays où vous vous êtes retirez, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages que les Crétois ont fortifiez par de hautes tours pleines de gens armez, sont donc le veritable sujet de la guerre : répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre ?

Alors le chef des Manduriens s'avança & parla ainsi : Que n'avons nous pas fait pour éviter cette guerre ? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiéte des Crétois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leur sermens. Nation insensée ! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sureté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toûjours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un

pays.

pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage vieillard. C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juſte & néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pourroit jamais eſpérer une paix conſtante. O nation ingrate, trompeuſe & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne ſerez pas moins juſtes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'aſſemblée parut émuë; il ſembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole:

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier: mais je vous offre des choſes certaines & préſentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de votre côté des ôtages; car Idoménée qui deſire ſincérement la paix, la deſire ſans crainte & ſans baſſeſſe; il deſire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez deſirée, par ſageſſe & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foibleſſe à la vuë des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclattante; il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il offre la paix, il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée; il veut une paix dont toutes les parties ſoient contentes, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, & qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader: la perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquille.

Ecoutez

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ; & vous, ô chefs si sages & si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins : il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiez par de hautes tours, soient gardez par des troupes neutres. Vous Nestor, & vous Philoctete, vous êtes Grécs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarez contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêts commun de la paix & de la liberté de l'Hesperie : soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grécs, semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura pour sureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entiére, quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à votre discretion, serez-vous contens ? de qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez vous fier à Idoménée, & Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par ver-

tu.

tu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met ſa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſiére de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue ſes fautes à ſon ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idoménée qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prens tous les Dieux du ciel & des enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les chefs qui le regardérent de près, furent étonnez & éblouïs du feu divin qui éclattoit dans ſes yeux : il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs ; elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de tygres, qui, oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez ſur lui. On n'oſoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, &

qu'on

qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire ; chacun étoit avide & comme ſuſpendu pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd qui ſe répandoit peu à peu ; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémiſſoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable ; on découvroit déja ſur les viſages je ne ſai quoi de ſérein & de radouci. Les Manduriens ſi irritez ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ſes Lacédémoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencérent à ſoupirer après cette heureuſe paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete plus ſenſible qu'un autre par l'expérience de ſes malheurs ne put retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme ſi c'eût été un ſignal, s'écriérent auſſitôt : O ſage vieillard, vous nous déſarmez ! la paix, la paix.

Neſtor un moment après voulut commencer un diſcours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût repréſenter quelque difficulté. La paix, la paix ; s'écriérent elles encore une fois. On ne pût leur impoſer ſilence qu'en faiſant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : la paix, la paix.

Neſtor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions : nos juſtes reſſentimens ſe changent en amitié & en deſirs d'une paix durable : nous l'acceptons telle que vous l'offrez. . . . . En même tems tous les chefs tendirent les mains en ſigne de conſentement.

Mentor

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de ſortir de la ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant : Aimable fils du plus ſage de tous les Grecs, puiſſiez-vous être auſſi ſage & plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée ? Le ſouvenir de votre pére, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. . . . Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vû Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes avantures, lorſque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeuneſſe Crétoiſe qui le ſuivoit.

A la vuë d'Idoménée, les alliez ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclatter. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles & innocens, retombent ſur la tête parjure & éxécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits ſacrez de cette alliance. Qu'il ſoit détesté des Dieux & des hommes ; qu'il ne jouïſſe jamais du fruit de ſa perfidie ; que les furies infernales ſous les figures les plus hideuſes viennent éxciter ſa rage & ſon déſeſpoir ; Qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ; Que ſon corps ſoit la proye des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix ſoit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui ſoutiennent le ciel ; Que tous ces peuples la révérent & goûtent ſes fruits de génération en génération ; Que les noms de ceux qui l'auront jurée ſoient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux ; Que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne-foi, ſoit le modéle de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre, & que

tous

tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hesperie !

A ces paroles Idoménée & les autres rois jurérent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idoménée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite & de celle de ses conseillers jusqu'à l'entiére éxécution des choses promises. On immola entre la ville & l'armée cent geniſſes blanches comme la neige & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin éxquis pour les libations. Les haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs brûloient sur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs avantures : ils se délassoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siége de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruïné la superbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit : O rois ! ô capitaines assemblez, désormais sous divers noms & divers chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont

formez,

formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont fréres & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs fréres, qui eſt leur propre ſang. La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai : mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O rois ! ne dites point qu'on doit la deſirer pour acquérir de la gloire. La vraye gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfére ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire ; car la vraye gloire ne ſe trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter ſa vanité folle ; mais on dira toûjours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincérement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a deſirée avec une paſſion injuſte. Les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, & qu'il a prodigué leur ſang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangéres le bonheur qu'ont ſes ſujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous raſſembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puiſſantes villes de l'Heſpérie. Faites de trois ans en trois ans une aſſemblée générale, où tous les rois qui ſont ici préſens ſe trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour affermir l'amitié promiſe, & pour délibérer ſur tous les intérêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance : au-dehors vous ſerez toûjours invincibles. Il n'y a que la diſcorde ſortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Neſtor

Neſtor lui répondit: Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignez de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, & qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres Etats? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée: non, je n'ai plus de lui cette penſée; c'eſt Adraſte, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont ſur la terre ne ſont nez que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de ſujets, dont il ſoit le roi & le pére: il veut des eſclaves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enſuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs villes de nos alliez. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvû qu'il accable ſes ennemis. Il a amaſſé de grands tréſors: ſes troupes ſont diſciplinées & aguerries; ſes capitaines ſont éxpérimentez; il eſt bien ſervi; il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres. Il punit ſévérement les moindres fautes, & récompenſe avec libéralité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutient & anime celle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi régloient ſa conduite: mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience: il compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les eſprits foibles. Il ne compte pour un bien ſolide & réel, que l'avantage de poſſéder de grandes richeſſes, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt ſon armée paroîtra ſur nos terres; & ſi l'union de tant de

peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute eſpérance de liberté nous ſera ôtée. C'eſt l'intérêt d'Idoménée auſſi-bien que le nôtre, de s'oppoſer à ce voiſin qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir.... Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les rois & les principaux chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit.

Fin du onziéme Livre.

LES

LES

AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Neſtor au nom des alliez demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Télemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revuë éxacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des alliez dreſſoit déja ſes tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſpériens fatiguez attendoient le ſommeil. Quand les rois avec leur ſuite furent entrez dans la ville, ils parurent étonnez qu'en ſi peu de tems on eût pû faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût point empêché cette ville naiſſante de croître & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la ſageſſe & la vigilance d'Idoménée qui avoit fondé un ſi beau royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliez ſeroient bien

puiſſans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idoménée d'y entrer; il ne pût rejetter une ſi juſte propoſition, & il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt néceſſaire, pour rendre un Etat floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient; il le prit en particulier, & lui parla ainſi:

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles. Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient: il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au ciel la gloire & d'égaler la ſageſſe de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez & que vous déteſtez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de viſage, ſes yeux ſe troublérent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi. Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien: tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir; car il faut reſpecter les rois, & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La vérité par elle-même les bleſſe aſſez ſans y ajouter des termes forts; mais j'ai cru que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront deſavantageuſes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin: mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt & ſans conſéquence vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité *qu'à demi*, & ſous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée déja revenu de ſa prémiére promptitude parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté ; je vous dois le ſalut de mon nouveau royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoiſonné, & qui n'a pû même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entiére.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place : ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être ; c'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincéres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſez & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſez à vous plaire, les plus déſintéreſſez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartez ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a couté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes ; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance, avoir beaucoup de bons hommes, & des

terres bien cultivées pour les nourrir? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture & à l'établiſſement des plus ſages loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruïner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; ſuſpendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faſte qui ruïneroit votre nouvelle ville; laiſſez en paix reſpirer vos peuples: appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étenduë des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachez à vous obéïr. Poſſédez une bonne terre, quoique médiocre en étenduë: couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplinez: faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois, reprit Idoménée? leur avouërai-je ma foibleſſe? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte: je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'aſſemblée de tant de rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai ſans héſiter, quoiqu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai roi qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du pére des peuples, reprit Mentor; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt de votre royaume. Laiſſez-moi faire; je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils dans la puiſſance royale, à Ithaque, &

que

que vous voulez en chaſſer par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette ville naiſſante, dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens ; Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor ; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous envoyerez pour l'établiſſement de votre commerce iront ſur la côte de l'Epire : ils feront deux choſes à la fois ; l'une de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers. que les trop grands impôts éloignent de Salente ; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Gréce d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignale ſervice à ſon fils : ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voiſins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme ſon pére. Les amans de Pénélope ſeront étonnez d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouër le joug. Pénélope ſera conſolée, & refuſera toûjours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque pendant qu'il ſera en votre place avec les alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens. . . . . A ces mots Idoménée s'écria : Heureux le roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils ! Un ami ſage & fidéle vaut mieux à un roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils ! car ſouvent il *arrive* qu'on éloigne de ſa confiance les *hommes ſages* & vertueux dont on craint la vertu,

pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flattoit mes paſſions dans l'eſpérance que je flatterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux rois alliez qu'Idomenée devoit ſe charger des affaires de Telémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentérent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner; c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le roi avoit emmenée de Créte; Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre Il faut, diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute la nation ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangéres la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliez partirent de Salente contens d'Idoménée, & charmez de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur quand il falut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les rois alliez faiſoient leurs adieux & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras; il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joye d'aller acquérir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachérent d'entre vos bras & m'éloignérent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente; elle eſt volontaire, elle ſera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus cou-

Telemaque va joindre Mentor au milieu des Alli
Nestor le reconnoit Telemaque l'embrasse et sa presen
engage les Alliez a accepter la paix

courageux ; accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pas toûjours : il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon égide ; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce moderation qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un Prince ſe deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon chef ou ſon roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une reputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modéle de tous les autres ; ſon éxemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, & périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous éxpoſer au peril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les prémiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions : mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité ; la valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence : autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave ; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble, il perd la liberté de ſon eſprit qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un *capitaine* : encore même n'a-t-il pas le vrai

courage d'un ſimple ſoldat ; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéir. Celui qui s'éxpoſe témérairement trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un éxemple de témérité, & éxpoſe ſouvent l'armée entiére à de grands malheurs. Ceux qui préférent leur vaine ambition à la ſureté de la cauſe commune méritent des châtimens, & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquilement l'occaſion favorable : la vertu ſe fait d'autant plus révérer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'éxpoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aillent toûjours croiſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccés des autres ; louëz-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louëz avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir ; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines, qui ont toute l'éxpérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence : conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra éxciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, éxpliquez-leur toutes vos raiſons : s'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir ; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais

vous-

ſur-tout, ne dites jamais à certains flatteurs qui ſément la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler pour le bonheur de ſes peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que ſes mauvais conſeils, & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau royaume.

Alors Télémaque ne pût s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévére: Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les piéges innombrables & les embarras inſéparables de la royauté? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte & de hauteur. Mais quel philoſophe auroit pû ſe défendre de la flatterie, s'il avoit été en ſa place? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance: mais les plus ſages rois ſont ſouvent trompez, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut ſe paſſer de miniſtres qui le ſoulagent, & en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un roi connoit beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On eſt toûjours maſqué auprès de lui: on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilitez, leurs jalouſies. On ne les perſuade, ni on ne les corrige guéres.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de miniſtres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même; & plus on a beſoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans

de

de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens éblouiſſans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets; tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, & où les plus légères fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point les difficultez, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils éxigent de perfection de lui. Un roi quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme; ſon eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi: il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſez & artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche: il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des rois les plus éclairez & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs régnes ſont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté ſans le vouloir dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces miſéres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant: il faut plaindre les rois & les éxcuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux

pour

pour redreſſer les hommes. Mais les rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu par ſa faute le royaume de ſes ancêtres en Créte, & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes ; mais cherchez dans la Gréce, & dans tous les autres pays les mieux policez, un roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables ; les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractére de leur eſprit des défauts qui les entraînent, & les plus louables ſont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Penſez-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe votre pére, qui eſt le modéle des rois de la Gréce, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts : Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'eſt jouée de lui. Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toûjours à la gloire par le chemin de la vertu ? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection ; vous lui en verrez ſans doute. La Gréce, l'Aſie & toutes les iſles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modéle.

Accoûtumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe qui la dégoûte de tous les modéles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre pére, quoiqu'il ne ſoit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il eſt naturellement ſincére, droit, équitable, libéral, bienfaiſant ; ſa valeur eſt parfaite ; il deteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſoit libre-

librement la véritable pente de ſon cœur. Tous ſes talens extérieurs ſont grands & proportionnez à ſa place. Sa ſimplicité à avouër ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de certaines fautes un homme très médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un roi ſi long-tems ſéduit par la flatterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les rois font : mais aucun roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télémaque, c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque par ce diſcours combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur-tout contre ceux qui ſont chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt tems que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pére. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands éxemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil ſe levoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les rois ſortirent de Salente pour rejoindre

rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville se mirent en marche sous leurs commandans. On voyoit de tous côtez le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouïssoit les yeux; un nuage de poussiere s'élevoit jusqu'aux nuës. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les rois alliez qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils se séparérent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié; & les alliez ne doutérent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils flatteurs & injustes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous saurons par cette voye si la terre fournit dequoi nourir tous ses habitans, & si elle produit encore dequoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots: c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. .... Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres; les sociétez qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidélement observées; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mau-

vaise

vaiſe foi ne le ſont preſque jamais de témérité. En même tems il fit des régles pour faire en ſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magiſtrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes, & de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même riſquer la moitié du leur. De plus ils faiſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls; & la police de ces ſociétez étoit inviolable par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiére. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompénſe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts; le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux & reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté & en ſortoit librement: tout ce qui y entroit, étoit utile; tout ce qui en ſortoit laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice ſévére préſidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchiſe, la bonne-foi, la candeur ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les marchands des terres les plus éloignées: chacun de ces marchands, ſoit qu'il vînt des rives orientales où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le ſoleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſureté dans Salente comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la moleſſe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions differentes; il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idoménée: Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que

vous

vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes, & par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la différence ne consiste que dans la couleur, & dans une légére broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance : mettez au prémier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclattante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, seront assez contens de venir après ces anciennes & illustres familles qui sont dans une si longue possession des prémiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui sont modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu elle sera assez excitée, & l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes & des statuës aux belles actions, & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du prémier rang après vous seront vêtus de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or & au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troisiémes de verd & sans anneau, sans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiémes de gris de lin. Les septiémes qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Les eſclaves ſeront habillez de gris-brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeront employez à ces arts pernicieux, ſerviront ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il eſt indigne que des hommes deſtinez à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor ſemblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble & frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens, & des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevez faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts par leſquels ils amolliſſent leur ame, & ruïnent inceſſamment la ſanté de leurs corps! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple très agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais appretées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appétit au-delà des vrais beſoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle ville amollir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobriété: mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui

ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſitôt Idoménée régla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui eſt fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grécs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une régle que le roi s'impoſoit lui-même; & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſévérité la muſique qui n'enyvre guere moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la muſique aux fêtes dans les temples pour y chanter les louanges des Dieux, & des héros qui ont donné l'éxemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques; il donna des modéles d'une architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un médiocre eſpace une maiſon gaye & commode pour une famille nombreuſe; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe.

Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſalon & un petit periſtyle, avec des petites chambres pour toutes les perſonnes libres. Mais il défendit très ſévérement la multitude ſuperfluë & la magnificence des logemens. Ces divers modéles des maiſons ſuivant la grandeur des familles ſervirent à embellir à peu de fraix une partie de la ville, & à la rendre réguliere; au lieu que l'autre partie déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliers, avoit malgré ſa magnificence une diſpoſition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très peu de tems, parce que la côte voiſine de la Gréce fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, & de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leur travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient

droient des terres à défricher, & ſerviroient à peupler la campagne.

La peinture & la ſculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on ſouffrit dans Salente peu d'hommes attachez à ces arts. Il établit une École où préſidoient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes élèves. Il ne faut, diſoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne ſont pas abſolument néceſſaires. Par conſéquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres qui ſont nez pour les arts moins nobles, ſeront employez fort utilement aux beſoins ordinaires de la république. Il ne faut employer les ſculpteurs & les peintres que pour conſerver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conſerver des repreſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la patrie. . . . . Au reſte la modération & la frugalité de Mentor n'empêchérent point qu'il n'autoriſât tous ces grands bâtimens deſtinez aux courſes des chevaux & des chariots, aux combats de lutteurs, à ceux de ceſte, & à tous les autres éxercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands, qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignez, des broderies d'un prix éxceſſif, des vaſes d'or & d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes & d'animaux ; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de maniére à durer long tems. Enſorte que les Salentins qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencérent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperfluës. Mais c'étoit des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient, & ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat, & que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vrayes néceſſitez de la nature.

Mentor

Mentor ſe hâta de viſiter les arcenaux, & tous les magaſins, pour ſavoir ſi les armes & toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, diſoit-il, être toûjours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient partout. Auſſitôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'acier, & ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes & des tourbillons de fumée & des flames ſemblables à ces feux ſouterrains que vomit le mont Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume qui gémiſſoit ſous les coups redoublez. Les montagnes voiſines & les rivages de la mer en retentiſſoient: on eût cru être dans cette iſle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pére des Dieux; & par une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étenduë de terres fertiles qui demeuroient incultes: d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes & de beſtiaux, manquoient auſſi de courage & de moyens pour mettre l'agriculture dans ſa perfection. Mentor voyant cette campagne déſolée, dit au roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la ville, & dont les métiers ne ſerviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur que tous ces hommes éxercez à des arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point éxercez au travail: mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront: ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, & être ainſi incorporez à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvû qu'ils ſoient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, &

ils

ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, ſe ſont engagez à défricher une partie de vos terres, & à ſe faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers ſeront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantez de la ville à la campagne, avec leſquels ils ſeront mêlez. Dans la ſuite tout le pays ſera peuple de familles vigoureuſes & adonnées à l'agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages La maniére de les faciliter eſt bien ſimple ; preſque tous les hommes ont l'inclination de ſe marier : il n'y a que la miſére qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans ; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toûjours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages ; les autres qui ſont plus avancez en âge menent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgez labourent avec leur pere. Cependant la mére & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée ; elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit couler des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil : elle prépare de fromages, des chataignes, & des fruits conſervez dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le

Le berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charruë, & ſes bœufs fatiguez marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots, que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joye innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la ſueur de leur front! La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérez & laborieux; mais c'eſt l'orgueil & la moleſſe de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides & ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens: c'eſt qu'ils eſpérent en être payez plus facilement; en même tems ils chargent moins ceux que leur pareſſe rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui introduit une négligence auſſi funeſte au roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire donnez des graces & des éxemptions aux familles qui ſe multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles ſe multiplieront, & tout le

monde

monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendue généreusement pendant les troubles de la guerre ; toute la campagne reflorira. Cérès se couronnera d'épics dorés. Bacchus foulant sous ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir.

O heureux le roi assez aimé des Dieux, & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, & de montrer à tous les siécles dans son régne un si charmant spectacle ! La terre entiére, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de regner sur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allégue toûjours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remède est facile. Les loix que nous venons d'établir pour *l'agriculture*, rendront leur vie laborieuse ; & dans leur *abondance* ils n'auront que le nécessaire, parce que

nous

nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la moleſſe & l'oiſiveté, qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnez à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-préſent l'étenduë de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes ſuivant leurs différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étenduë de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette régle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de tems les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache ; le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples : il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpéce de reméde, ou comme une liqueur très rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires : mais n'eſpérez point de faire obſerver une régle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même.

Il faut avoir des magiſtrats qui veillent ſur les familles & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'eſt-à-dire, paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſureté que dans l'oppreſſion des peuples! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au deſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouër le joug de votre tyrannique domination. Eſt-ce là le moyen de régner ſans trouble? Eſt-ce là le chemin qui méne à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du ſouverain eſt plus abſoluë, ſont ceux où les ſouverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruïnent tout, ils poſſédent ſeuls tout l'État; mais auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roi qui ne peut être roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son État s'épuiſe d'argent & d'hommes: cette derniére perte eſt la plus grande & la plus irréparable; ſon pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer: elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples; elle a laſſé & irrité tous les corps de l'Etat: elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au prémier coup qu'on lui porte, l'idole

dole se renverse, se brise, & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance; en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idoménée persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douzième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de-concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même : il lui avoue que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte ; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'isle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Poliméne, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit ; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

DEJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée, attire en foule de tous côtez des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déja ces campagnes, qui avoient été si longtems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charruë, & prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & sur les collines les troupeaux de moutons qui

qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idoménée de faire avec les Peucétes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui longtems dans la miſére, & qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des ſentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pére, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par leſquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joye, que les chanſons des bergers & des laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les nymphes, & danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant ; mais la joye étoit modérée, & ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joye mêlée de tendreſſe : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : Beniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait ! Il eſt né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriéres-neveux venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera véritablement le pére de tous ſes ſujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joye qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joye ſi douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom ; on ſe croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : ſa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoüa à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il ; il me ſembloit que toute la grandeur des princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre ; que le reſte des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès ma plus tendre jeuneſſe ſur l'autorité des rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protéſilas, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût : il entra dans mes plaiſirs ; il flatta mes paſſions : il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à ſe vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts ; & lors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette ſincérité me plaiſoit ; je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préſerver des flatteurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe que vous, ô Mentor ; mais ſes maximes étoient bonnes ; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protéſilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me dégoûtérent de Philoclès. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloir ; il ſe contenta de me dire toûjours la vérité lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non ſa fortune qu'il cherchoit.

Protéſilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe, qui critiquoit toutes mes actions,

actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputation d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs: il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faiſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guéres; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu auſtére s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes commençoit à me laſſer. Les complaiſances de Protéſilas & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoient ſentir encore plus impatiemment l'auſtérité de l'autre.

Cependant Protéſilas ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ſes paroles. Voici comment il acheva de me tromper: il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y déterminer, il me dit: Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne: j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre; il vous ſervira mieux qu'un autre, & je préfere l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protéſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion & de tout intérêt. Mais hélas! que les princes ſont dignes de compaſſion! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même: il ſavoit que les rois ſont d'ordinaire défians & inappliquez; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hom-

mes corrompus, dont ils sont environnés, inappliquez, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumez à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & sur tout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui: il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance: ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouër, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas: mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder; & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose aux dépens des affaires & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Phi-

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre: mais Protésilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle: mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquérent à Philoclès dans cette entreprise, & il l'assujettit à certains ordres qui causérent divers contre-tems dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte; quoiqu'ils parussent ne se voir guéres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'isle de Carpathie. Les chefs des troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire roi: on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise: je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès; repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne-foi. Cependant que pouvois-je faire? quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose

qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, & ils se sont accommodez à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le loüe, il l'excuse en toute occasion : ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les régles, & & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincéres vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité ?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite & modérée ; il m'exagéra ses services ; en un mot il fit tout ce

ce qu'il faloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux & exposez à être le jouët des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds!

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilas, en envoyant secrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente; il manquoit de tout; car Protésilas ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eut eu sa vie & son bonheur attachez au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vuë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre

des

des choſes ſecrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en préſence de ces deux capitaines. Philoclès ſe renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès : le coup gliſſa, & n'enfonça guére avant. Philoclès ſans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en ſervit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement : ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, ſi Philoclès n'eut arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire ? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fit mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès ; & comme les traîtres ſont toûjours lâches, il ſongea à ſauver ſa vie en découvrant à Philoclès toute la trahiſon de Protéſilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en ſureté, & le renvoya en Créte ; il céda le commandement de l'armée à Poliméne, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il éxhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & paſſa pendant la nuit dans une légére barque, qui le conduiſit dans l'iſle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la ſolitude, travaillant à faire des ſtatuës pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſurtout des rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoméné : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protéſilas & de Timocrate ; ils ſe brouillérent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien

bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélas ! répondit Idoménée, eſt-ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des princes ? Quand ils ſont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protéſilas, & je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion ! Je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaiſant, induſtrieux pour flatter mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois pas de véritable vertu, faute d'avoir ſû choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires : je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincére que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Poliméne revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'iſle de Carpathie, & Protéſilas ne put diſſimuler ſi profondément, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſureté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains ; il auroit fallu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de tems en tems ſen-

tir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrement à la charge, il usoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zéle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînoit toûjours; il sçavoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre: mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes veritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigne de moi; l'erreur qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zéle pour l'État & pour ma personne, se crurent dispensez de me détromper après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espéce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on élève les rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on

qu'on s'eſt trompé, & que ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliquez; c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il falut que je partiſſe pour le ſiége de Troye.

En partant je laiſſai Protéſilas maître des affaires: il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Créte gémiſſoit ſous ſa tyrannie: mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité: & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on oſoit éclatter, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foibleſſes, & la haine des peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois laſſez d'un gouvernement rigoureux avoient épuiſé toute leur patience, & l'horreur de cette derniére action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troye, & rendoit compte ſecrétement par ſes lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y penſer pas, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltérent, Protéſilas & Timocrate furent les prémiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Compter, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont toûjours foibles & tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſolue leur échappe. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été

hautains,

hautains, & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis & inappliquez qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaines de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vuës. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Créte : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond : ils ſont accoutumez à errer de royaume en royaume ; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé.

Voici

Voici un Etat naiſſant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus ; ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toûjours prêts à ſe révolter : il n'y a que la foibleſſe & la miſére qui les rende ſouples, & qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale ; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe ; en puniſſant avec fermeté tous les coupables ; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une éxacte diſcipline pour le tenir dans une vie ſimple, ſobre & laborieuſe. Eh quoi ! diſois-je, ne peut-on pas ſoumettre un peuple ſans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très ſoumis à leurs ſouverains ! Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on ne ſait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes : c'eſt la licence dans les autres ordres de l'Etat, ſi on néglige de la réprimer : c'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la moleſſe dans le luxe & dans l'oiſiveté ; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix : enfin c'eſt le déſeſpoir des peuples maltraitez ; c'eſt la dureté, la hauteur des rois, & leur moleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cauſe les révoltes, & non pas le pain qu'on laiſſe manger

manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée ; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pû détruire : il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres : il est le prémier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas ; il a songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison ! . . . Ah ! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible & inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vûes pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, & ils sont encore fermez pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroissent

roiſſent la pratiquer ; mais ils ſont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſéde à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidéle Philoclès pauvre & deſhonoré dans l'iſle de Samos ?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entraînent les princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre ; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frappez que de ce qui eſt préſent, & qui les flatte ; tout le reſte s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimez, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs ?

Fin du treiziéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'isle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'éxécute avec joye : il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il faloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avouë, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand

il

il étoit en particulier avec moi, ſes maniéres étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſéches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtez par la flatterie trouvent ſec & auſtére tout ce qui eſt libre & ingénu ? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſeditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flatterie, les bleſſe & les irrite : mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt affectivement ſec & auſtére ; ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuſe de vos conſeillers ? Où trouverez-vous un homme ſans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même ; qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon régne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat ; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les ; ne vous livrez jamais aveuglement à leur zéle indiſcret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les princes gâtez, comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent

que

que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les princes lassez & embarrassez ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouït, les services sont oubliez: la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus. Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'isle de Samos, de les y laisser & de ramener Philoclès de ce lieu d'éxil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joye. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande mais plus commode & plus riante que celle du roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables: il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las & épuisé de ses travaux; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sai quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat

l'Etat étoient autour de lui rangez ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des éxagérations ridicules ce que Protéſilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mére lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pére des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilas inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poëte encore plus lache & plus impudent l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le pére des peuples qu'il rendoit heureux. Il le depeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de ſe laiſſer louër. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établer. Protéſilas ſourit : toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plupart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit : mais Protéſilas reprenant bientôt ſon air ſévére & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter, ils paroiſſoient émus & embarraſſez. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux : ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mére aux pieds des autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas, quoi que tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, & lui déclare de la part du roi qu'il va l'emmener dans l'iſle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le

tir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrement à la charge, il usoit tantôt de maniéres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zéle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniére de flatter mes passions m'entrainoit toûjours; il sçavoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre: mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes veritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigne de moi; l'erreur qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zéle pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensez de me détromper aprés un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiére m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espéce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éléve les rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on

qu'on s'eſt trompé, & que ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliquez; c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il falut que je partiſſe pour le ſiége de Troye.

En partant je laiſſai Protéſilas maître des affaires: il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Créte gémiſſoit ſous ſa tyrannie: mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité: & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on oſoit éclatter, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foibleſſes, & la haine des peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois laſſez d'un gouvernement rigoureux avoient épuiſé toute leur patience, & l'horreur de cette derniére action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troye, & rendoit compte ſecrétement par ſes lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y penſer pas, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltérent, Protéſilas & Timocrate furent les prémiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont toûjours foibles & tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſoluë leur échappe. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été

hautains,

hautains, & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis & inappliquez qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vuës. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Créte : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond : ils ſont accoutumez à errer de royaume en royaume ; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé.

Voici

Voici un Etat naiſſant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toûjours prêts à ſe révolter : il n'y a que la foibleſſe & la miſére qui les rende ſouples, & qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale ; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe ; en puniſſant avec fermeté tous les coupables ; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une éxacte diſcipline pour le tenir dans une vie ſimple, ſobre & laborieuſe. Eh quoi ! diſois-je, ne peut-on pas ſoumettre un peuple ſans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très ſoumis à leurs ſouverains ! Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on ne ſait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes : c'eſt la licence dans les autres ordres de l'Etat, ſi on néglige de la réprimer : c'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la moleſſe, dans le luxe & dans l'oiſiveté ; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix : enfin c'eſt le déſeſpoir des peuples maltraitez ; c'eſt la dureté, la hauteur des rois, & leur moleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà *ce qui cauſe les révoltes*, & non pas le pain qu'on laiſſe

manger

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'isle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joye: il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménie, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il faloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand

il

il étoit en particulier avec moi, ſes maniéres étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſéches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtez par la flatterie trouvent ſec & auſtére tout ce qui eſt libre & ingénu ? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flatterie, les bleſſe & les irrite : mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt affectivement ſec & auſtére ; ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuſe de vos conſeillers ? Où trouverez-vous un homme ſans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même ; qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon régne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat ; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les ; ne vous livrez jamais aveuglement à leur zéle indiſcret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les princes gâtez, comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent

que

que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les princes lassez & embarrassez ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliez: la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus. Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'isle de Samos, de les y laisser & de ramener Philoclès de ce lieu d'éxil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joye. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande mais plus commode & plus riante que celle du roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des miserables: il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las & épuisé de ses travaux; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sai quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat

l'Etat étoient autour de lui rangez ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des éxagérations ridicules ce que Protéſilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mére lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pére des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilas inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poëte encore plus lache & plus impudent l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le pére des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de ſe laiſſer louër. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établer. Protéſilas ſourit : toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plupart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit : mais Protéſilas reprenant bientôt ſon air ſévére & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter, ils paroiſſoient émus & embarraſſez. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux : ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mére aux pieds des autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas, quoi que tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, & lui déclare de la part du roi qu'il va l'emmener dans l'iſle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le

voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe ; il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changérent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & sa surprise fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être envelopé dans sa ruïne. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnuë, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste ; semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'isle demeuroit Philocles. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquilité ; n'ayant rien, il paroit toûjours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte ; une natte grossiére de jonc lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu,

parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, & en hyver de dattes & de figues séches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour éxercer son corps, fuir l'oisiveté & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pére des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit ces arts; son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statuës, sortit de la grotte, & vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon; il va vers lui, & Philoclès qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point-là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-tems vécu en Créte? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne pût s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Créte? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

Hégésippe lui répondit: Ce n'est point une disgrace; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amène ici. . . . . Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate,

les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du roi, & la diſgrace des deux traîtres : il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y ſouffrir l'exil qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès, & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confier ſes affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes ; j'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorez de l'iſle de Créte. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs diſcours flatteurs & empoiſonnez. Je n'ai plus beſoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture ſimple, qui m'eſt néceſſaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légére étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de beſoin, jouïſſant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la ſageſſe de mes livres m'apprend à faire un bon uſage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconſtans ? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens ; il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires : je lui dois ma chére ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégéſippe, retournez vers le roi ; aidez-lui à ſupporter les miſéres de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux ſi long-tems fermez à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage; que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois ſont à plaindre ! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion ! S'ils ſont

méchans,

méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparez dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre ! quels piéges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vû autrefois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel ardent & austére le consumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni : il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ces emplois détruisoient sa santé délicate ; mais à Samos Hégésippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage. Une vie sobre, tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miséres ? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis, qui soupirent après votre retour, & que la seule espérance de vous embrasser comble de joye ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens ! Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi ; s'il vous a voulu

avoit aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté.

Philoclès avec un air reſpectueux & modeſte recevoit les careſſes du roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple ; il ſuivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus ; c'eſt que les Dieux qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt-là qu'on éxaminoit les moyens d'affermir les loix & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on éxamina, fut l'éducation des enfans, & la maniére de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république ; ils ſont les enfans du peuple, ils en ſont l'eſpérance & la force ; il n'eſt pas tems de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les éxclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui eſt le pére de tout ſon peuple, eſt encore plus particuliérement le pére de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la nation. C'eſt dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les loix de Minos qui ordonnent qu'on éléve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes ; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la moleſſe paſſent pour des vices infames ; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des

héros

héros qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclatter leur courage dans les combats ; que le charme de la muſique laiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures ; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis ; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflament de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes éxercices du corps, & pour éviter la moleſſe & l'oiſiveté qui corrompent les plus beaux naturels ; il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui éxerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens ſans aucune vuë d'intérêt leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces éxercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune éxpérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la nation, les courages s'amoliront, les delices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez : la guerre

épuiſe un Etat & le met toûjours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être éxpoſé aux plus tragiques renverſemens de la fortune. Avec quelque ſupériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruiroit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pays; on laiſſe les terres preſque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus qu'au vice. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes. La juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de ſon royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſſéde pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'éxercer le courage d'une nation en tems de paix. Vous avez déja vû les éxercices du corps que nous établiſſons; les prix qui éxciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans preſque dès le berceau par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout; auſſitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'éxpérience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliez. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre; ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toûjours une jeuneſſe aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands hon-

neurs

neurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix; c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes éxcellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toûjours qui s'y ſoient éxercez dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les maniéres de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par moleſſe Alors étant toûjours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliez, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus ſolide & plus ſûre que celle des conquérans; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers; ils ont tous beſoin de vous; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'autorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez, votre nom eſt comme un parfum delicieux qui s'éxhale de pays en pays chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les régles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, & ſecouru; tous vos voiſins s'allarment pour vous, & ſont perſuadez que votre conſervation fait la ſureté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derriére eux le vrai honneur faute de la connoître.

Aprés que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux ſur le roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient comme un fleuve de ſageſſe de la bouche de cet étranger.

Minerve ſous la figure de Mentor établiſſoit dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un éxemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

Fin du quatorziéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son pere. Philoctete lui raconte ses avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le centaure Nessus avoit donnée à Déjanire: il lui explique comment il obtint de ce héros ses fleches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos; & comme Ulysse se servit de Neoptoléme pour l'engager à aller au siége de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

CEPENDANT Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toûjours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux héros de l'âge *passé*. La mémoire de ce sage vieillard qui avoit vé-

eu trois âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens tems gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin la moderation de Télemaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctete; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, & lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pére & moi, je l'avouë, nous avons été long tems ennemis l'un de l'autre: j'avouë même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé; & quand je vous ai vû, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenuë & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctete s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en preſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les deſaſtres plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monſtres ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe joüoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir, ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer auprès d'Omphale reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux! telle eſt la foibleſſe

&

& l'inconſtance des hommes! ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſtez: il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été conſtant dans cette paſſion pour une femme qui fut ſon épouſe! Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent ſon cœur. Déjanire brûla de jalouſie; elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des flèches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſavez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, & que ce ſang empoiſonnoit ces flèches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os: il pouſſoit des cris horribles dont le mont Oeta réſonnoit, & faiſoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroiſſoit émuë, les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de ſa douleur le prit, le fit pirouëtter comme un frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore ſa figure humaine, & qui étant toûjours battu par les vagues irritées épouvante de loin les ſages pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine d'une main les hauts ſapins & les vieux

vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiécles avoient mépriſé les vents & les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair ; ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les Dieux me font ſouffrir ; ils ſont juſtes ; c'eſt moi qui les ai offenſez ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangére ; je péris, & je ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? l'éxcès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas ſû quel poiſon il me préſentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete, Philoctete ! la ſeule eſpérance qui me reſte ici bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embraſſer ; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bucher ſur le ſommet de la montagne ; il monte tranquillement ſur le bucher ; il étend la peau du lion de Némée, qui avoit ſi long tems couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autres abattre les monſtres, & délivrer les malheureux ; il s'appuye ſur ſa maſſuë, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur, ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'éxcès de ſes douleurs

leurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flame commençoit à prendre au bucher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables ; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidéle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une derniére consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes : un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flame qui l'enveloppa, étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vuë. Je le voyois encore neanmoins à travers des flames, avec un visage aussi sérein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joye d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta de tout ce qu'il y avoit reçu dans sa naissance de sa mére Alcméne : mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette flame céleste qui est le vrai principle de vie, & qu'il avoit reçu du pére des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnérent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganyméde eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au dessus des héros. Bientôt les rois liguez entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Heléne, & de renverser l'empire de

Priam.

Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les flèches d'Hercule.

Ulyſſe votre pére, qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel éxploit de ce héros: les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne ſavoient que croire de lui: les uns diſoient qu'il étoit mort; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée dompter les Scythes: mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avoüer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine éxtrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces deſerts du mont Oeta, où j'avois vû périr mon ami; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vuë de ces triſtes lieux: mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les lévres de votre pére; il parut preſque auſſi affligé que moi: il verſa des larmes; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi; il ne put néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; enſuite j'allai joindre les rois liguez, qui me reçurent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'iſle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce

que

que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui ſe lançoit dans un bois ; je laiſſai tomber par mégarde la flèche de l'arc ſur mon pied, & elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je remplifiois nuit & jour l'iſle de mes cris ; un ſang noir & corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'etoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le prémier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Gréce & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié ou de bienſéance particuliére. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahiſon. Hélas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette iſle déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour ; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher : il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſiérement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colére des Dieux, je paſſois

paſſois mon tems à percer de mes flèches les colombes & les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il faloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller amaſſer ma proye : ainſi mes mains me préparoient dequoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſſérent quelques proviſions ; mais elles durérent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte aventure. Quoi ! diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Gréce, & puis l'abandonner dans cette iſle déſerte pendant ſon ſommeil ! Car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtez dans cette iſle ſauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut eſpérer de ſociété que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'oſoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colére des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je ſouffrois la douleur, la faim ; je nourriſſois une playe qui me dévoroit ; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médécinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur.

O étranger ! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher..... O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si longtems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoléme m'eut dit, je suis Gréc, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'isle de Scyros, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille ; tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis : O fils d'un pére que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycoméde, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ?..... Il me répondit, qu'il venoit du siége de Troye.....Tu n'étois pas, lui dis-je, de la prémiére expédition.....Et toi, me dit-il, en étois-tu ?....Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Helas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misére ! la Gréce ignore que je souffre ; ma douleur augmente : les Atrides m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent.....

Ensuite je lui racontai de quelle maniére les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes : Après la mort d'Achille, me dit-il..... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pére) Neoptoléme me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pére !

Neoptoléme reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'hériter de sa gloire dans cette célébre guerre,

m'en-

m'engageoient assez à les suivre. J'arrive au siége, l'armée s'assemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pére; ils me répondent cruellement: Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit: mais pour ces armes elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siége; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fierement; jamais tu ne les auras....Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isle de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux! O Philoctete! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoléme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. . . . . Il est mort, me répondit-il. . Il est mort, m'écriai-je! & Ulysse ne meurt pas....au contraire il fleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, & de Patrocle si chéri par Achille; ils sont morts aussi, me dit-il....Aussitôt je m'écriai encore: Quoi morts! Hélas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans! Ulysse est donc en vie; Terſite l'est aussi sans doute? Voilà ce que font les Dieux; & nous les louërions encore?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pére, Neoptoléme continuoit à me tromper, Il ajouta ces tristes paroles: Loin de l'armée Greque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage isle de Scyros. Adieu, je pars; que les Dieux vous guérissent.

Aussitot je lui dis: O mon fils, je te conjure par les manes de ton pére, par ta mére, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner:

donner : jette-moi à la proüe, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme ; méne-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pére. Hélas ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſére, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptoléme ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptoléme, digne de la gloire de ton pére ! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai ſouffert ; nul autre n'eût pu le ſouffrir : mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement : ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſavent rien ; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. . . . . Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes fléches.

Néoptoléme me pria de ſouffrir qu'il baiſât ces armes ſi célébres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'eſt toi mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiére, ma patrie, mon pére accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même ; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. . . . . Auſſitôt Néoptoléme entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſai plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie : O mort tant deſirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils

de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever! De ce tranſport de douleur, je tombe ſoudainement ſelon ma coutume dans un aſſoupiſſement profond; une grande ſueur commença à me ſoulager; un ſang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon ſommeil il eût été facile à Néoptoléme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus ſon embarras: il ſoupiroit comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiége de Troye. Je repris auſſitôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc, je ſuis trahi. ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivage! ô promontoires de cette iſle! ô bêtes farouches! o rochers eſcarpez! c'eſt à vous que je me plains: car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre: vous êtes accoutumez à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille! Il m'enlève l'arc ſacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi: il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à préſent ce n'eſt que par ſurpriſe! que ferai-je? Rends, mon fils . . . ſois ſemblable à ton pére, ſemblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! O rocher ſauvage! je reviens à toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture; je mourrai ſeul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. . . . . Mais mon fils, tu ne parois pas méchant; quelque conſeil te pouſſe; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptoléme les larmes aux yeux diſoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'eſt-ce pas Ulyſſe? Auſſitôt j'entends ſa voix, & il me répond: Oui, c'eſt moi. . . . . Si le ſombre royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, & que j'euſſe vû le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir,

je n'aurois pas été saisi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O soleil, tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'éxecute. . . . Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en éxécutant ce que tu l'obliges de faire ? . . . Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pére tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misére & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir, que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux ! que les Dieux puissent te. . . . Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils éxcitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse ; alors je me croirai gueri !

Pendant que je parlois ainsi, votre pére tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être fâché, supporte & éxcuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui sur le sommet d'une montagne se jouë de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pére demeurant dans le silence attendoit que ma colére fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir

ſoiblir par une eſpéce de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage ? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Gréce, & le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptoléme, partons ; il eſt inutile de lui parler ; la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Gréce entiére.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits, elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne ! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proye pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fléches. O arc précieux ! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné ? cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidéle ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proye ! bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fléches. Miſérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Votre pére ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Néoptoléme, qui me les rendit auſſitôt. Alors je lui dis : digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fléche contre votre pére : mais Néoptoléme m'arrêta, en me diſant : La colére vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes fléches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce prémier tranſport me ſervir de mes

mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Néoptoléme me diſoit : Sachez que le devin Hélénus fils de Priam étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye ; les enfans d'Eſculape le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptoléme, & de la bonne-foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc : mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il faloit céder à Ulyſſe, & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine ; je vois Hercule dans un nüage éclattant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes maniéres ſimples ; mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit :

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan ton pére ſur le mont Oeta ; ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire duë à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctete, ni Philoctete ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proye. J'envoyerai Eſculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur-

tout, ô Grécs ! aimez & obſervez la religion ; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumiére, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars aprés avoir ſalué ces lieux : Adieu, cher antre : adieu, nymphe de ces prez humides ; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer : adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air : adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi amères. Adieu, ô terre de Lemnos ! laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & mes amis.

Ainſi nous partîmes, nous arrivâmes au ſiége de Troye. Machaon & Podalire par la divine ſcience de leur pére Eſculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre ; vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux ; & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment : mais la vuë d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pére même.

Fin du quinziéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste roi des Dauniens étant informé que les rois alliez ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë son frère Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainsi ses avantures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Néoptoléme, paroissoient tour à tour sur le visage naif de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme

Un jour Télémaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allérent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des rois alliez. Télémaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante ; ils ſe fuſſent battus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frére nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force & par ſon adreſſe. Pollux, diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceſte ; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval : il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé ſon frére, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télémaque à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage : tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé ; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre : & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télémaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor ; c'étoit un phrénétique ou un lion furieux. Auſſitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du ſtyx. . . . Il dit, & il lança ſon dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup, le dard ne toucha point Hippias.

Auſſi-

Auſſitôt Télémaque prend ſon épée, dont le garde étoit d'or, & que Laerte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laerte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laerte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, & ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe racourciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relèvent, ils s'élancent, ils ſont altérez de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelaſſez paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte meſſagére des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légére fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiére que peignoit un nuage de mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliez: elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans; elle frémit à la vuë du danger où étoit le jeune Télémaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confié. Auſſitôt Télémaque, dont les forces étoient

épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble; il ſent je ne ſai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer; enfin il le jette par terre & tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenuë avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frére d'un des rois alliez qu'il étoit venu ſecourir: il rappella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante tranſporté de fureur accouroit au ſecours de ſon frére; il eut percé Télémaque d'un dard qu'il portoit; s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias que Télémaque tenoit ſous lui dans la pouſſiére. Le fils d'Ulyſſe eût pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi; mais ſa colére étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la modération. Il ſe lève, en diſant: O Hippias! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiére & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frére; il étoit en ſuſpens, & hors de lui-même. Tous les rois alliez accoururent; ils menérent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu ſa fierté n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télémaque dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force & en grandeur à ces

ces géans enfans de la terre, qui tentérent autrefois de chaſſer de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouïr du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente honteux de ſa faute ; & ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens : il trouvoit je ne ſai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie & l'humanité : il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechutes ; il étoit aux priſes avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il démeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant lui-même. Hélas ! diſoit-il, oſerai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la diviſion & le déſordre dans l'armée des alliez ? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même ſu lancer mon dard ; je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? Je ne ſerois plus. . . . . non, je ne ſerois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil ; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire ! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctete le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les princes aussi étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre; tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque; & Télémaque qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amére. Tous les princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque, & les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frére Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pére de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits-enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiére forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussiére se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flame que le Mont-Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres

foudres pour le pére des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les alliez; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliez avoient saisi presque tous les passages; tenans ces défilez ils se croyoient en pleine sureté, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriére la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venuës. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution; car Nestor & Philoctete, ces deux capitaines d'ailleurs si sages & si expérimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entrepriſes. Nestor dans ce déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé le clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même il éclattoit par des menaces: il se vantoit d'avoir des moyens surs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraste ne manquoient pas de se jouër de la foiblesse de ces deux rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete, ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irrémédiables. Aussitôt

ſitôt que ce naturel prompt étoit enflamé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même certain air réſervé & myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder: on le trouvoit toûjours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes lévres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible; ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Télémaque avoit ſouvent remarqué que les réſolution du conſeil ſe repandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete: mais ces deux hommes ſi éxpérimentez ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard; ils gémiſſent en vain, & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flatteur, inſinuant, ſachant s'accommoder à

tous

tous les goûts, & à toutes les inclinations des princes ; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis ? Il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui etoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sinceres & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux régles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre ; il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctete ne se confiât point à lui, la colére & l'impatience faisoïent en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliez. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliez, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entrepriſes des alliez. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctete, mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit réſolu dans le conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecrétement pendant la nuit cent vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très rude où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible de l'Apennin. L'armée étoit campée ſur les bords du fleuve Galéſe, aſſez près de la mer. Cette campagne délicieuſe eſt abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraſte étoit derriére la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer : mais comme il ſût que les alliez étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand ſecours ; que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit diviſée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toûjours cru abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles ; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer & ſouffrir ; ainſi ceux qui s'endorment comptant que les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accablez. Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux qui appartenoient aux alliez. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardez, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galéſe ; puis il remonta très promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancez autour du camp vers la riviére crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit ; on pouſſa d'abord de grands cris de joye. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on put les reconnoître. Ils tombent ſur les alliez qui ne ſe défient de rien, il les trouve dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Daunien-

niéns y entrérent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe ne pût réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſitôt la flame s'éleve des pavillons, & monte juſqu'aux nuës : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flame de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp eſt comme un vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embraſée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp : mais il comprend auſſi combien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacédémonienne encore à demi déſarmée : mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le ſang ; il ne peut s'aſſouvir de carnage : les lions & les tygres n'égalent point ſa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines, leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'eſpérance de la fuite. Phalante à qui la honte & le déſeſpoir donne encore un reſte de force & de vigueur, élève les mains & les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frére Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias *étendu par terre* ſe roule dans la pouſſiére ; un ſang

noir

noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumiére, ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de ſon frére, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer ; ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeiziéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphicès fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessez, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frére Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER au milieu de toutes les divinitez célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliez. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pére des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliez, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur ; la gloire & la prospérité des méchans est courte ; Adraste impie & odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entiére victoire. Ce

malheur

malheur n'arrive aux alliez que pour leur apprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices..... Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée ; que la flame pouſſée par les vents s'avançoit toûjours ; que leurs troupes étoient en déſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçuës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du ſoleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon trident frappoit la terre, & on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, & l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point ; il ſautoit à force de reins, mais avec tant de viteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles, & la ſuperbe Athénes portoit ſon nom.

L'on voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlez. Ils ſe réfugioient autour d'elle, étant épouvantez

vantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans ſe réfugient autour de leur mére, à la vuë d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflamée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un viſage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ſes ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit oſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette malheureuſe, dont tous les membres éxténuez ſe défiguroient & ſe changeoient en araignée.

Auprés de cet endroit paroiſſoit encore Minerve, qui dans la guerre des géans, ſervoit de conſeil à Jupiter même, & ſoutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon Egide ſur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillants capitaines Troyens, & du redoutable Hector même. Enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier repréſentoit Cérés dans les fertiles campagnes d'Enna qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déeſſe qui raſſembloit les peuples épars ça & là, cherchans leur nourriture par la chaſſe, ou cueillans les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture. Elle leur préſentoit une charruë, & y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charruë ; puis on appercevoit les moiſſons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moiſſonneur avec ſa faux coupoit les doux fruits de la terre, & ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaiſirs.

Les nymphes couronnées de fleurs danſoient enſemble dans une prairie ſur le bord d'une riviére auprès d'un bocage. Pan joüoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, appuyé d'une main ſur ſon thyrſe, & tenant de l'autre une

vigne.

vigne ornée de pampres, & de plusieurs grapes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sai quoi de noble, de passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassez du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance & les délices : tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouër au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines ; au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagére des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flames ; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée ; & cette voix ranime déja tous les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toûjours doux, toûjours libre & tranquille, toûjours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille, & à instruire ses enfans : mais il est prompt & rapide dans l'éxécution. Semblable à un fleuve impétueux [illegible] non seulement roule avec précipitation ses flots [illegible] mais qui entraîne encore dans sa course les [illegible] vaisseaux dont il est chargé.

Phi-

ſoulager les malheureux ; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être ; ſans vous je ſerois des fautes irréparables ; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mére & tombe dès le prémier pas.

Neſtor & Philoctéte étoient étonnez de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins ; ils ne ſavoient que croire ; ils ne reconnoiſſent plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funerailles d'Hippias ; il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts ; il verſa ſur lui des larmes pieuſes ; il dit : O grande ombre ! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne : nous euſſions dans la ſuite été ſincérement unis ; j'avois tort de mon côté ; ô Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pû le forcer de m'aimer ?

Enſuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galéſe. Là s'eléve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment régulier, la flame commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſez : la douleur amére eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment ; puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains, & ſes yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture, le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupiéres, ni ſuſpendre un moment ſa cui-

ſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'eſt plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'eſt moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriſer la mort ; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûte tant de ſoins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mére qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chére ombre ! appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiére m'eſt odieuſe ; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent : la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle ; on voyoit flotter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganyméde, qui alloient être réduits en cendre ; on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

Télémaque triſte & abattu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flame pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, o magnanime Hippias ! car je n'oſe te nommer mon ami ; appaiſe-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire ! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miſéres

ſérès où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je ſerois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre : que les champs Elyſées lui ſoient ouverts ; que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiécles, & que tes cendres repoſent en paix !

A peine eut-il dit ces paroles entremélées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri ; on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualitez, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducation lui avoient donnés, mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Télémaque. Eſt-ce donc la, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre ; ſans doute Minerve qui a tant aimé ſon pére, l'aime auſſi ; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déja conſumé par les flames. Télémaque lui-même arroſa de liqueur parfumée ſes cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à l'halante ; celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit de près les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoient de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda ; il commença à ſentir la perte de ſon frére, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : ô Hippias, la douceur de ma vie ! mon frére, mon cher frére ! tu n'es

preté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence. Tous les ſoldats touchez de ces ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliez.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils ; c'eſt ſans doute quelque divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux ; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour roi ! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges qui n'étoient point ſuſpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent ſouvent en face aux princes, ſuppoſans qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louër ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là ; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir ; auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon indifférence pour les hommes ; il avoit une honte ſecrète d'être né ſi dur, & de paroître ſi humain. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe ! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impetueuſes ; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de

ſoulager

ſoulager les malheureux ; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être ; ſans vous je ſerois des fautes irréparables ; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mére & tombe dès le prémier pas.

Neſtor & Philoctéte étoient étonnez de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins ; ils ne ſavoient que croire ; ils ne reconnoiſſent plus en lui le méme homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funerailles d'Hippias ; il alla lui-méme retirer ſon corps ſanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts ; il verſa ſur lui des larmes pieuſes ; il dit : O grande ombre ! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne : nous euſſions dans la ſuite été ſincérement unis ; j'avois tort de mon côté ; ô Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pû le forcer de m'aimer ?

Enſuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galéſe. Là s'eléve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment régulier, la flame commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſez : la douleur amére eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment ; puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains, & ſes yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture, le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupiéres, ni ſuſpendre un moment ſa cui-

ſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'eſt plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'eſt moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriſer la mort ; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûte tant de ſoins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mére qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chére ombre ! appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiére m'eſt odieuſe ; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent : la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle ; on voyoit flotter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui alloient être réduits en cendre ; on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

Télémaque triſte & abattu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flame pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'oſe te nommer mon ami ; appaiſe-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire ! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miſéres

ſérès où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je ſerois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre : que les champs Elyſées lui ſoient ouverts ; que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiécles, & que tes cendres repoſent en paix !

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri ; on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualitez, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducation lui avoient donnés, mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Télémaque. Eſt-ce donc là, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre ; ſans doute Minerve qui a tant aimé ſon pére, l'aime auſſi ; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déja conſumé par les flames. Télémaque lui-même arroſa de liqueur parfumée ſes cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante ; celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit de près les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoient de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda ; il commença à ſentir la perte de ſon frére, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : ô Hippias, la douceur de ma [illegible] mon frére, mon cher frére ! tu n'es

plus ; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! eſt-il poſſible ! Mais n'eſt-ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai, ô Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger ; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remédes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui ſe préſente à lui. D'abord ſon cœur fut combattu par deux paſſions contraires ; il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Télémaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi chéres de ſon frére Hippias, il verſa un torrent de larmes, il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher Sans vous le corps de mon frére auroit été la proye des vautours ; ſans vous ſon ombre privée de la ſépulture ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, toûjours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frére, afin que rien ne manque à votre gloire !

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprit ſes forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne

l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, & dit : O chéres, ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te suis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison, & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliez. En même tems Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre ; il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans ; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiére ; sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la prémiére jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat : ses membres moins mous & plus nerveux.

Fin du dix-septiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, éxécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia : il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque : il se va présenter devant Pluton qu'il trouve preparé à lui permettre de chercher son père : il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, & sur tout les mauvais rois.

ADRASTE dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriére la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tacher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télémaque ayant pris soin de mettre une éxacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à éxécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il

qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repréſentoient ſon pére Ulyſſe. Cette chere image revenoit toûjours ſur la fin de la nuit avant que l'Aurore vînt chaſſer du ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclattant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins où la joye éclattoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Télémaque en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon pére ! ô mon cher pére Ulyſſe ! s'écrioit-il ; les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je crois voir les Champs Eliſées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus ! Quoi donc, ô mon cher pére ! je ne vous verrai jamais ; jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine : jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe : jamais je ne baiſerai ces mains, ces chéres mains ; ces mains victorieuſes qui ont abattu tant d'ennemis ; elles ne puniront point les inſenſez amans de Pénélope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine ! O Dieux, ennemis de mon pére ! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur, c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas ! je ne ſuis que trop certain que mon pére n'eſt plus ; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée y eſt bien deſcendu ; Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les divinitez infernales : & moi j'y vais conduit par la piété Hercule y deſcendit. Je ne ſuis

pas Hercule : mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inéxorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée ; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Gréce ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pére ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, & de jouïr de la lumiére du ſoleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la Nuit.

En diſant ces paroles, Télémaque arroſoit ſon lit de ſes larmes : auſſitôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiére à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſé ; mais c'étoit une fléche qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de deſcendre aux enfers par un lieu célébre qui n'étoit pas éloigné du camp ; on l'appelloit *Acherontia*, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides mortels n'oſoient approcher. Les Bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux ; la vapeur ſouffrée du marais Stygien, qui s'éxhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs ; on n'y ſentoit jamais les doux Zephirs, ni les graces naiſſantes du printems, ni les riches dons de l'automne. La terre aride y languiſſoit : on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillez, & quelques cyprès funeſtes. Au loin même, tout à l'entour, Cerès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y pro-

robuſte. Hélas ! que de proſpéritez ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le trone ! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoiſonné, je ne ſuis plus rien ; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or : on pleura, on s'arracha les cheveux ; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flames de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres : mais perſonne ne me regrette, ma mémoire eſt en horreur, même dans ma famille, & ici bas je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce ſpectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre régne ? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toûjours ſerré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne ſai même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais ſentie ; mon cœur étoit ſans ceſſe agité de deſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions ; j'avois ſoin d'entretenir cette yvreſſe pour la rendre continuelle ; le moindre intervale de raiſon tranquile m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joüi ; toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les proſpéritez, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puiſſance abſoluë ſur ce roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignitez. L'un lui diſoit : N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu ; & ne ſaloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on

te

promettre ſes doux fruits : les grappes de raiſin ſe deſſéchoient au lieu de meurir. Les Nayades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toûjours amers & troubles ; les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer : ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux ; l'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la paiſſoient ne ſentoient point la douce joye qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe, & le berger tout abattu oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les divinitez infernales ; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces divinitez cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Télémaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priére de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon empire.

Télémaque ſe dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puiſſante divinité, qui étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit, & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hécaté. Cette divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pére.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire ſouterrain mugir. La terre tremblioit ſous ſes pas ; le ciel s'arma d'éclairs & de feux qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils

te prit pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux qui ont souffert si long-tems que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent ; semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelans, la voix lui manque ; & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheu-

heureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon pére eſt deſcendu dans votre empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre. . . . . ?

Pluton étoit ſur un trône d'ébéne, ſon viſage étoit pâle & ſévére, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vuë d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiére offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouïſſoit d'une beauté toûjours nouvelle, mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſai quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle & dévorante avec ſa faux tranchante qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoutantes de ſang, & couvertes de playes, les Haines injuſtes ; l'Avarice qui ſe ronge elle-même ; le Déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains ; l'Ambition forcenée qui renverſe tout ; la Trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouïr des maux qu'elle a faits ; l'Envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire ; l'Impiété qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſpérance ; les ſpectres hideux ; les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivans ; les ſonges affreux ; les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix ſourde qui fit mugir le fond de l'Erébe : Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet aſyle ſacré des ombres ; ſuis ta haute deſtinée ; je ne te dirai point où eſt ton pére ; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher : puiſqu'il a été roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois ſont punis, & de l'autre les champs Elyſées où les bons rois ſont récompenſez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elyſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon empire.

A l'inſtant

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon pére, & de s'eloigner de la préſence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts : il apperçoit bientôt aſſez près de lui le noir Tartare ; il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtee donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flame, dont le bruit ſemblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'elançent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Télémaque ſecrétement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'nommes qui avoient vécu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautez : il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faiſant ſemblant d'aimer la religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour ſe jouër des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abuſé de la vertu même, quoi qu'elle ſoit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcelérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs péres & leurs méres ; les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs maris ; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainſi voulu, & voici leur raiſon. C'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des impies ; ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'oſent plus ſe fier à la véritable. Les Dieux dont ils ſe ſont jouëz, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupables, & que la *vengeance* divine pourſuit impitoyablement : ce ſont *les ingrats*, les menteurs, les flatteurs qui ont loué

le

montroit toute la difformité de leur vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiére & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils avoient dû faire la félicité ; leur inſenſibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs : leur inapplication, leur moleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, & leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le ſang de leurs citoyens : enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyent ſans ceſſe dans ce miroir : ils ſe trouvent plus horribles & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimére vaincuë par Bellérophon ; ni l'Hydre de Lerne abattuë par Hercule ; ni Cerbére même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec inſulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur préſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'oppoſition de ces deux peintures contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils éxigent ſans pudeur les lâches flatteries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes, & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe joüoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir ; dans le Tartare ils ſont livrez à tous les caprices de certains eſclaves qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude ; ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir ja-

mais

jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumiére divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels ; elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philoſophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter lui-même. La complaiſance qu'il avoit euë autrefois à contempler ſa modération, ſon courage & ſes inclinations genereuſes, ſe changent en déſeſpoir. La vuë de ſon propre cœur ennemi des Dieux devient ſon ſupplice. Il ſe voit & ne peut ceſſer de ſe voir ; il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles ; il ne ſe trouve plus le même ; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'élève contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin ; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, & de déſeſpoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſez : il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même ; il cherche les ténébres, & ne peut les trouver : une lumiére importune le ſuit par tout ; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O inſenſé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même ! Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien ; tous mes pas ont été des égaremens ; ma ſageſſe n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnez pour avoir abuſé de leur puiſſance : d'un côté une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir qui leur montroit

montroit toute la difformité de leur vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiére & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils avoient dû faire la félicité ; leur inſenſibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs ; leur inapplication, leur moleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, & leur éxceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le ſang de leurs citoyens : enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyent ſans ceſſe dans ce miroir : ils ſe trouvent plus horribles & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimére vaincuë par Bellérophon ; ni l'Hydre de Lerne abattuë par Hercule ; ni Cerbére même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec inſulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur préſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'oppoſition de ces deux peintures contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils éxigent ſans pudeur les lâches flatteries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes, & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe joüoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir ; dans le Tartare ils ſont livrez à tous les caprices de certains eſclaves qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude ; ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir ja-

mais

mais adoucir leur captivité ; ils ſont ſous les coups de ces eſclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les coups de marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du Mont-Etna.

Là Télémaque apperçut des viſages pâles, hideux & contriſtez. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité ; elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparez de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une Mort, qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux ; ils demandent aux abimes de les engloutir, pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute ; mais ils ſont réſervez à la vengeance qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur ſupplice ; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux : ſa vuë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle eſt comme la foudre ; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles ; ſemblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur ; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien : il diſſout juſqu'aux prémiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi même : on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la royauté.

Ces

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux pére, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de molesse, & avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes ; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroissoient animez de rage pour s'entredéchirer

Autour de ces rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels Soupçons, les vaines Allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la Faim insatiable des richesses, la fausse Gloire toûjours tyrannique, & la Molesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix régnent par leur ministére. On leur imputoit aussi tous les desordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien Sur-tout on traitoit rigoureusement les rois, qui au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce *fut de voir, dans* cet abîme de ténébres & de maux,

un grand nombre de rois, qui ayant paſſé ſur la terre pour des rois aſſez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laiſſez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité ; la plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foibleſſe avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaiſir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme Livre.

tels, & qui n'eſt que ténébres ; c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumiére : elle pénétre plus ſubtilement les corps que les rayons du ſoleil ne pénétrent le plus pur criſtal : elle n'éblouït jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſai quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris ; elle ſort d'eux, & elle y entre : elle les pénétre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous : ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent ; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & joye : ils ſont plongez dans cet abîme de délices comme les poiſſons dans la mer ; ils ne veulent plus rien : ils ont tout ſans rien avoir ; car le goût de lumiére pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs deſirs ſont raſſaſiez, & leur plénitude les élève au-deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent ſur la terre ; toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors : ils ſont tels que les Dieux, qui raſſaſiez de nectar & d'ambroiſie ne daigneroient pas ſe nourrir de viandes groſſieres qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les règrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes qui coûtent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégouts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus ; ſeulement ils ont pitié des miſéres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'eſt une pitié douce & paiſible, qui n'altére en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages ; mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'eſt une joye douce, noble, pleine de majeſté ; c'eſt

un goût ſublime de la vérité & de la vertu qui les tranſporte ; ils ſont ſans interruption à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mére qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort ; & cette joye qui échappe bientôt à la mére, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant : elle eſt toûjours nouvelle pour eux ; ils ont le tranſport de l'yvreſſe ſans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le ſecours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſai quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toûjours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce raviſſement divin, les ſiécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille ſiécles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toûjours nouvelle, & toûjours entiére. Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable : car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſerable ; ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque qui cherchoit ſon pére & qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels.

C'eſt

C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les champs Elyſées; il comprit qu'il y a peu de rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui éxcitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons rois ſont très rares; & la plupart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point ſon pére Ulyſſe parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laerte ſon grand-pére. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort; c'étoit un mêlange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe; car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les champs Elyſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement & regardoit Télémaque avec complaiſance comme une perſonne qui lui étoit fort chére. Télémaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je ſuis Arcéſius pére de Laërte, J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit-fils partît pour aller au ſiége de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton pére, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pére! O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'iſle d'Ithaque. Laerte même, quoique le poids des années l'ait

abattu, jouït encore de la lumiére, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouïſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui jouïs maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſitôt ſéchée qu'éclose; tu te verras changé inſenſiblement: les graces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joye, s'évanouïront comme un beau ſonge; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir: la vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joye, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il ſe hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le préſent qui s'enfuit eſt déja bien loin, puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vuë de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui: mais hélas! ô mon fils, que la royauté eſt trompeuſe! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices: mais de près tout eſt épineux. Un particulier peut ſans deshonneur mener une vie douce & obſcure. Un roi ne peut ſans ſe deshonorer préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement; il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui même. Ses moindres fautes ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiécles: il doit réprimer

l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien par ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe, arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flatteurs.

En diſant ces paroles, Arcéſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tyrannie. Quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pére conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accablante qui demande un courage & une patience heroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont régné avec une ſincére vertu, poſſédent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſtérité. Ces ſages paroles étoient comme une flame ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il ſe ſentoit ému & embraſé: je ne ſai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecrétement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Télémaque commença à reſpirer plus librement; il reconnut dans le viſage d'Arcéſius une grande reſſemblance avec Laërte: il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe ſon pére des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiége de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur; des larmes douces & mêlées de joye coulérent de ſes yeux; il voulut embraſſer une perſonne ſi chére; pluſieurs fois il l'eſſay a inutilement. Cette ombre vaine échappa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir: tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive; tantôt ſes lévres s'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proférer; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Télémaque ne peut contenter ſa tendreſſe; il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiécle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre: ce ſont des Héros à la vérité; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs éxpéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois ſages, juſtes & bienfaiſans.

Parmi ces héros, tu vois Théſée qui a le viſage un peu triſte: il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte. Heureux s'il n'eût point été ſi prompt & ſi facile à irriter! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner aprés Pélée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, &

& il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charruë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont appaisez, & ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus longtems sur la terre ce jeune héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax fils de Télamon, & cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton pére ne crut pas les lui devoir céder ; les Grecs jugérent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir ; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils ! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux fréres Atrée & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siége de Troye, n'a pas eu le tems de jouïr en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne

ſont-ils que dans la ſeconde demeure des champs Elyſées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples : ils ſont les amis des Dieux : pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuiſſantes & vaines ; ces rois juſtes étant purifiez par la lumiére divine dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à deſirer pour leur bonheur : ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiſſent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs ſont raſſaſiez de la vérité & de la vertu qu'ils puiſent dans la ſource. Ils n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de deſirs, plus de beſoins, plus de crainte ; tout eſt fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir.

Conſidére, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe ; les fleurs naiſſent ſous ſes pas. Sa démarche légére reſſemble au vol d'un oiſeau : il tient dans ſa main une lyre d'yvoire, & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum éxquis ; l'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops Egyptien, qui le prémier régna dans Athènes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe dont elle porte le nom. Cécrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Gréce la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ſes enfans euſ-

ſent

sent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye; il le fit en vue de faciliter le commerce entre les isles de la Gréce; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables: cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine: par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Erichthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoutera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sureté de la vie, qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens: *mais les Dieux* me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même.

même. Enfin quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes, jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

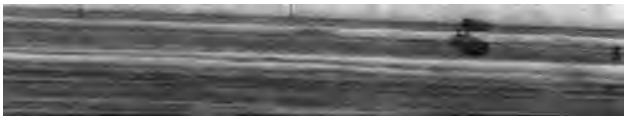
Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Gréce le fameux Triptoléme, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres & de le couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le semant: mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoléme envoyé par Cérès vint la charrue en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoléme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars ça & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir du pain. Triptoléme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse: cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon; ils mépriserent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangéreux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai tréſor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses péres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heu-

reux.

page 208.

nague aporte à Phalante blessé les cendres de
son frere Hippias tué dans le combat

Hulett Sculp.



reux, & dignes de l'être par une ſolide vertu ! Mais hélas ! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu à peu les vrayes, & ils dégénérent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils ! tu régneras un jour ; alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni oiſifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la moleſſe : ces deux hommes qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au-deſſus de l'hyver glacé, & que la lumiére du ſoleil eſt plus éclattante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il apperçut que Télémaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Séſoſtris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouïs. A le voir on eût cru qu'il étoit envyré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au-deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus.

Télémaque dit à Arcéſius : Je reconnois, ô mon pére, Séſoſtris, ce ſage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems. Le voila, répondit Arcéſius : & tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons rois : mais il faut que tu ſaches que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée. Il eut trop grande proſpérité ne lui eût fait oublier dans les guerres les régles de la modération & de la [illegible]. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence [illegible] rieus l'engagea à prendre leur ville. [illegible]

lui donna le deſir d'en faire d'autres ; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des conquérans : il ſubjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie. A ſon retour en Egypte il trouva que ſon frére s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuſte les meilleures loix du pays. Ainſi ſes grandes conquêtes ne ſervirent qu'à troubler ſon royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcuſable, c'eſt qu'il fut enyvré de ſa propre gloire. Il fit atteler à ſon char les plus fiers d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la ſuite il reconnut ſa faute, & eut honte d'avoir été ſi inhumain. Tel fut le fruit de ſes victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs Etats, & contre eux-mêmes, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bienfaiſant ; & c'eſt ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la bleſſure paroît ſi éclatante ? C'eſt un roi de Carie nommé Diocliдès, qui ſe dévoüa pour ſon peuple dans une bataille ; parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le roi periroit, ſeroit victorieuſe.

Conſidére cet autre ; c'eſt un ſage légiſlateur, qui ayant donné à ſa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ſes loix pendant ſon abſence : après quoi il partit, s'éxila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangére ; pour obliger ſon peuple par ce ſerment à garder à jamais des loix ſi utiles.

Cet autre que tu vois, eſt Eunéſyme roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colére, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'éxaucérent, & lui firent trouver ici la vraye royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

Ce

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Bélus : il régna en Egypte, & il épouſa Anchinoë, fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les terres qu'il arroſe par ſes inondations. Il eut deux fils ; Danaüs, dont tu ſais l'hiſtoire, & Egyptus qui donne ſon nom à ce beau royaume. Bélus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour des ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils ; & c'eſt la vie qu'on traîne miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort ; les noms ſeulement ſont changez. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir, ni troubler ! Hâte-toi, il eſt tems d'aller chercher ton pére. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras repandre de ſang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie ! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor : pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiécles.

Il dit ; & auſſitôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut ſortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer ; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliez, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuviéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens: il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliez la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste; & ce roi qui le cherche aussi, rencontre & tuë Pisistrate fils de Nestor. Philoctete survient; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliez, dont Adraste fait un carnage horrible: il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque: celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblérent, pour délibérer s'il faloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste pour les appaiser avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par argent & la

la garniſon Lucanienne & celui qui la commandoit ; de maniére que les Lucaniens avoient moins d'autorité affective que lui dans Vénuſe ; & les Apuliens qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompez dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuſe, nommé Démophante, avoit offert ſecrétement aux alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre & de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctete & Neſtor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chefs entraînez par leur autorité, & éblouïs par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment : mais Télémaque à ſon retour fit ſes derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Vénuſe, vous ne feriez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avouë que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du château où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblez ; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de rois liguez pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entiére, ſoutenuë de tant de colonies Grecques, & des héros revenus du ſiége de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la per-

fidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompuë par l'argent d'Adraſte ; je le crois comme vous : mais cette garniſon eſt toûjours à la ſolde des Lucaniens ; elle n'a point refuſé de leur obéïr ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrez dans Vénuſe ; le traité ſubſiſte ; votre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne ſera-t-on fidéle & religieux pour ſes ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchez de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet éxemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'éxciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous & de vous déteſter ? Qui pourra déſormais dans les néceſſitez les plus preſſantes ſe fier à vous ? Quelle ſureté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſinceres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ſerment ? Eh ! ne ſaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſureté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajoûta Télémaque, un intérêt encore plus preſſant, qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité & quelque prévoyance ſur vos intérêts ;

intérêts ; c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue & va la ruïner ; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émuë lui demanda, comment il oſoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruïner ? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſocieté & de la confiance, qui eſt la bonne-foi ? Après que vous aurez poſé pour maxime qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en ſerez vous ? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée ? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer, vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes, vous juſtifierez ſes perfidies. O rois ſages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'éxpérience ſur des peuples innombrables ! ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes éxtrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abbattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barriére de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie A-

draſle eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télémaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes lévres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée; chacun penſoit, non a lui, ni aux graces de ſes paroles, mais à la force de la vérité qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd qui ſe repandoit peu à peu dans l'aſſemblée. Les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les prémiers. On attendoit que les chefs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentimens. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inſpiré votre pére, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe, je ne conſidére que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu; ſans elle les plus grands avantages ſont de vrayes pertes; ſans elle on s'attire bientot la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colére des Dieux. Jamais nous ne mettrons entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit; & toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles: mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientot une autre queſtion dans le conſeil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte toujours cruel & perfide envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres chefs de l'armée: ſur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque qui étoit deja la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulyſſe en Sicile,

&

& qui lui racontoit les avantures de ce héros. Il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste : mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipére vénimeuse toute prête à faire une blessûre mortelle. On surprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliez, & pour lui assûrer qu'il empoisoneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoûa sa trahison : on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute sacrifier Acante à la sureté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir ; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assûrer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui representent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi ! Vous êtes si prodigues du sang humain ! O vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau : vous êtes donc les loups cruels, & non pas les pasteurs ; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort : les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux

qu'A-

qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'eſt-à-dire juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, & modération; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſitôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion; il le preſſe ſur une infinité de circonſtances. Il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un tranſfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non: mais le viſage & la voix d'Acante demeurérent tranquilles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlat, il fut embarraſſé. Télémaque dont les yeux étoient toûjours attachez ſur lui, l'apperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouëz dès-à-préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une iſle de la mer, où vous ne manquerez de rien.... Alors Acante avoûa tout, & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des iſles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après, un Daunien d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des alliez, leur offrir d'égorger dans ſa tente le roi Adraſte. Il le pouvoit; car on eſt maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences ſecrétes pour entrer la nuit dans la

tente

tente du roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les rois alliez attaquassent en même tems le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi. Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejetter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous sera en sureté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber sur les rois alliez. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hesperie & toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes : enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses cruautez. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quel-

quelque action éclattante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son casque couvert de crins flottans brilloit déja sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouïssoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiére qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraïnez par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit invisiblement par la main ; son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toûjours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarrassant de rien, & n'embarrassant point les autres ; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre ? c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs ; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'éxécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familiérement comment il avoit compris ses paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager.

…e conduit par Minerve descend aux enfers.
… à Pluton la permission dy chercher son Pere.
Hulot Sculp.

quelque action éclattante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, & il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au ſoleil les portes de l'Orient dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Télémaque prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son caſque couvert de crins flottans brilloit déja ſur ſa tête, & ſa cuiraſſe ſur ſon dos ébloüiſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre ſa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fiére qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les rois oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînez par une force ſupérieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main ; ſon action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toûjours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils ; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres ; excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre ? c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs ; il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'éxécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vues, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné *quelque* marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager.

Telémaque conduit par Minerve descend aux enfers, et demande à Pluton la permission d'y chercher son Pere.

Hulot Sculp.

courager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir : mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès ; car il éxcuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflamé par les prémiers rayons du ſoleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune éxcite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiére qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable Mort s'avançoient.

A peine les prémiers traits étoient jettez, que Télémaque levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles :

O Jupiter, pére des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le ſang des hommes : nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoiqu'il ſoit cruel, perfide & ſacrilége. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſperie & abattre le Tyran, ce ſera votre puiſſance & la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en ſera duë. C'eſt vous qui la balance en main réglez le ſort des combats, nous combattons pour vous ; & puiſque vous êtes juge, Adraſte eſt plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cauſe eſt victorieuſe avant la fin du jour, le ſang d'une hécatombe entiére ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit ; & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus preſſez des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre Locrien couvert de la

peau

peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſue énorme ; ſa force & ſa taille le rendoient ſemblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe, & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pére. . . . En diſant ces paroles, il leva ſa maſſue noüeuſe, peſante, armée de pointes de fer ; elle paroit comme un mât de navire ; chacun craint le coup de ſa chute ; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe ; mais il ſe détourne du coup, & ſe lance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſue tombant briſe la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le ſang qui coule à gros bouillons de ſa large playe étouffe ſa voix ; ſes chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flottantes ſur leur cou, l'emportent çà & là : il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermez à la lumiére, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec ſa maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée : mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans : Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers, ſemblables à ceux du ſoleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide : Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du ceſte : Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus : Ménécrate, qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte : Hippocoon Salapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval : Le fameux chaſſeur Euriméde, toûjours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Appennin ; qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches : Nicoſtrate, vainqueur d'un géant, qui vomiſſoit le feu dans les rochers du mont Gargan :

Gargan: Eléante qui devoit épouſer la jeune Pholoé fille du fleuve Liris; elle avoit été promiſe par ſon pére à celui qui la délivreroit d'un ſerpent ailé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un éxcès d'amour ſe dévoûa pour tuer le monſtre; il réuſſit: mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé ſe préparant à un doux hyménée attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ſes regrets, & par les priéres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon pére: mais l'eau de cette fontaine eſt encore amére; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ces triſtes bords.

Cependant Adraſte qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace éxtraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque maniére que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang: mais au lieu de

Télémaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée: la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vêtuës de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces divinitez ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans ſa main les flèches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pû atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſiére. Déja il avoit abbatu Euſilas ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qui devançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas, auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte; Ptérélas qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu ſecrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes: en effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes: mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile, & ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épics dorez.

dorez pendant la moiſſon tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il s'expoſoit inutilement. Sa vieilleſſe l'avoit quitté, il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon coté ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon pére: mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber: mais il l'évita; & pendant que Piſiſtrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencérent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déja preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée ſon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de ſon pére. Là il voulut parler & donner les derniéres marques de ſa tendreſſe; mais en ouvrant la bouche il éxpira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils: il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumiére. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été pére & d'avoir vécu ſi long-tems! Hélas! cruelles Deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au prémier ſiége de Troye? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume: maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mepriſée & impuiſſante. Je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils! ô mon cher fils Piſiſtrate! quand je perdis ton frére Antiloque, je t'avois pour me conſoler. Je ne t'ai plus, rien ne me conſolera; tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque! Piſiſtrate! ô chers enfans! je croi que c'eſt au-

jourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frére en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir !

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta sa main, & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerriére, & la cruelle vengeance éclattent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils se voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fléches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les bleſſures sont irremédiables. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne pût souffrir qu'il périt si tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre & multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est bleſſé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fléche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent & furent couverts des ténébres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante seme l'horison, se flétrit ; une pâleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se défigura. *Philoctete* lui-même en eut pitié. Tous les combattans *gémirent* en voyant ce jeune homme tomber dans son

sang.

ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon trainez dans la pouſſiére. Philoctete ayant vaincu Amphimaque fut contraint de ſe retirer du combat ; il perdoit ſon ſang & ſes forces ; ſon ancienne bleſſure même dans l'effort du combat ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs ; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pû le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Pétilie, l'enléve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'eſt un torrent qui ayant ſurmonté ſes bords entraine par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le deſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télémaque gémit, l'indignation paroit dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoûtenir les ſiens, il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiére. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſai combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ſes genoux tremblans commencérent à ſe dérober ſous lui ; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit : une pâleur de defaillance & une ſueur froide

ſe repandoient dans tous ſes membres; ſa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête: on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irritez & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpenduë ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper; l'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiére du jour diſparoit quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraſte trop long-tems ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment, l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniére heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin; l'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flames qui ſortent du noir Phlégeton prêtes à le devorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler: mais la parole lui manque toûjours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide comme l'ami des Dieux ſe couvre de ſon bouclier: il ſemble que la victoire le couvrant de ſes aîles tient déja une couronne ſuſpenduë au-deſſus de ſa tête; le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit ſage & meſuré au milieu des plus grands périls; le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée, pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télémaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en ſilence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois & portent des coups inutiles ſur les armes polies, qui en retentiſſent. Les deux combattans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relévent tout-à-coup, enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre en naſſant au pied d'un ormeau ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noüeux par ſes rameaux entrelaſſez juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi & pour l'ébranler, Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie qui avoit toûjours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la deſire: il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux; ils me puniſſent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pére qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt: Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je ſuis venu ſecourir; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte; mais vivez pour réparer vos fautes: rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillé par tant de maſſacres & de trahiſons; vivez, & devenez un autre homme; apprenez par votre chute que les Dieux ſont juſtes; que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'in-

l'inhumanité, & dans le menſonge ; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu ; donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles Télémaque laiſſe relever Adraſte & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi : mais auſſitôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derriére un arbre pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux..... En diſant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Mais tout-à-coup Télémaque prompt comme la foudre que la main du Pére des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi, il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe, comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive & le précipite dans les flames du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

Fin du vingtiéme Livre.

LES

Les chefs de l'armée s'assemblérent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne pût se trouver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur, comme la pluye abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amére à cet infortuné vieillard, la lumiére même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles! Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils! je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx .... Puis il passoit des heures entiéres sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le ciel.

Cependant les princes assemblez attendoient Télémaque qui étoit auprés du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums éxquis & versoit des larmes amères. O mon cher compagnon! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille & mille soins; je t'aimois, tu m'aimois aussi: j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle

de

alliez, eſpérant une grande récompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais éxemples avoient corrompu, ne pût retenir ſes larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentimens de vertu; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblez demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu à peu par-deſſous. Long-tems on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les ſoûtiens ſont détruits peu à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaiſſe & ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude & l'inhumanité ſappent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus, elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne-foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les

avez aimé. Gardez-les pour ſon pére ; mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Telémaque entra dans l'aſſemblée des rois liguez, où dès qu'on l'apperçut, chacun garda le ſilence pour l'écouter ; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les loüangés qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent ſa honte ; il auroit voulu ſe pouvoir cacher : ce fut la prémiere fois qu'il parut embarraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu : mais c'eſt que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux ; il faut les mériter & les fuïr : les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe font le plus louër par des flatteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le facher en le loüant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclatter en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres : il eſt l'ami des dieux, & le vrai héros de notre âge : Il eſt au-deſſus

de

de ton pére. Oui, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge mûr auroit été ſemblable à celle de ce vieillard, l'admiration de toute la Gréce. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois: ces maniéres naïves de raconter, cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irritez: cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon; ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures nous ſont enlevez pour jamais! Piſiſtrate, que j'embraſſai hier, n'eſt plus; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les péres!

Après ces paroles Télémaque fit laver la playe ſanglante qui étoit dans le côte de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où la tête penchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mére féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein: il languit, ſa verdure s'efface; il ne peut plus ſe ſoûtenir, il tombe; ſes rameaux qui cachoient le ciel, trainent ſur la pouſſiére, flétris, & deſſéchez; il n'eſt plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flame montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſez & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or; & Télémaque qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous

aviez

avez aimé. Gardez-les pour son père ; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois liguez, où dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter ; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent sa honte ; il auroit voulu se pouvoir cacher : ce fut la prémiere fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu : mais c'est que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux ; il faut les mériter & les fuïr : les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louër par des flatteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le facher en le loüant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclatter en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres : il eſt l'ami *des dieux*, & le vrai héros de notre âge : Il eſt au-deſſus de

de l'humanité, mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner : il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidéle & tendre ; il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer : Il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence & de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un roi aux Daunіens. La plupart des princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce pays comme une terre conquiſe. On offrit à Télémaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux preſens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pére, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Caphrée, par la vengeance de Nauplius & par la colére de Neptune ; ni votre mére que ſes amans poſſédent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours ; mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérez, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondoit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes ni de délices ; qu'importe de poſſéder une plus grande étenduë de terre & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérez, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire, on eſt in-

Pendant que Télémaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vuë en nul autre, & que tous les princes étonnez & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui ; on voit aiſément qu'il a longtems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Heſpérie, & on l'amène ici pour le faire parler aux rois aſſemblez.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O vous, paſteurs des peuples, qui êtes ſans doute aſſemblez ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes loix, écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs ! Je ſuis Diomède roi d'Etolie qui bleſſai Vénus au ſiége de Troye. La vengeance de cette déeſſe me pourſuit dans tout l'univers. Neptune qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la mer m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inéxorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumiére du pays où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher ſur

ces

vos prospéritez se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtez à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous serez téméraires dans vos entrepriſes; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous: Sont-ce donc là ces peuples floriſſans qui devoient faire la loi à toute la terre? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis; ils ſont le jouët des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains. De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe; & c'eſt vous-même que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira; voici comment.

Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous: comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice. Vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionée à ſa puiſſance, nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & moderé, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſeparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne-foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus deſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & vous déplaire en vous repréſentant la vérité.

Pendant

tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque ſecours. Ces princes que vous voyez ſont humains ; ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes ; il leur manque quelque choſe tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque à leur vie des éxemples de patience & de fermeté ; la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous ménent à nous, c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Dioméde étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient comme s'ils avoient été long-tems liez d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe, diſoit Dioméde, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctete embraſſa auſſi le grand fils de Tydée ; ils ſe racontoient leurs triſtes avantures ; enſuite Philoctete lui dit : Sans doute vous ſerez bien aiſe de revoir le ſage Neſtor, il vient de perdre Piſiſtrate le dernier de ſes enfans ; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le méne vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur. . . . Ils allerent auſſitot dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Dioméde, tant la triſteſſe abattoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Dioméde pleura avec lui, & leur entrevuë fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu à peu la préſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Dioméde.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois aſſemblez avec Télémaque éxaminoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conſeilloit de donner à Dioméde le pays d'Arpi, & de choiſir pour roi des Dauniens Polydamas

ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite asſûree. Si vous craignez les Dieux, & ſur-tout Jupiter qui a ſoin des étrangers ; ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes pays quelque coin de terre ſtérile, quelque déſerts, quelques ſables, ou quelques rochers eſcarpez, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis ſeront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomède parloit ainſi, Télémaque ayant les yeux attachez ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les différentes paſſions. Quand Diomède commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpéra que cet homme majeſtueux ſeroit ſon pére. Auſſitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le viſage de Télémaque ſe flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomède qui ſe plaignoit de la longue colére d'une divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon pére & par lui. Des larmes mêlées de douleur & de joye coulérent ſur ſes jouës, & il ſe jetta tout-à-coup ſur Diomède pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prites les chevaux fameux de Rhéſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les oracles de l'Erèbe ne ſont pas trompeurs, il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaſſion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on ſait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les miſéres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats), ô le plus invincible de

tous

à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chute inévitable; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes, & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſoluë, ſont les avant-coureurs du renverſement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joye, ni de l'avoir prévuë, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voilà l'homme que Télémaque propoſa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu; car Télémaque ſelon les conſeils de Mentor ne ceſſoit de s'informer partout des qualitez bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſidérable, non ſeulement dans les nations alliées qui ſervoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner partout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliére.

Les princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, diſoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il ſait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamas eſt un grand capitaine, & il peut nous jetter dans de grands perils. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il eſt vrai, ſait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune éxperience: il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte; il en a prévu les ſuites funeſtes. Un prince foible, & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera tout par lui-même. Le prince foible, ignorant & ſans éxperience, ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un miniſtre flatteur, inquiet & ambitieux. Ainſi ce prince aveugle s'engagera à la guerre ſans

lydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine qu'Adraſte par jalouſie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès dont il eſpéroit d'avoir ſeul toute la gloire. Polydamas l'avoit ſouvent averti en particulier qu'il éxpoſoit trop ſa vie & le ſalut de ſon Etat dans cette guerre contre tant de nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ſes voiſins ; mais les hommes qui haïſſent la vérité, haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont touchez, ni de leur ſincérité, ni de leur zéle, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils ; en ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toûjours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit ſi long tems menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide qui prévoit toûjours les inconvéniens. Polydamas lui étoit inſupportable ; il l'éloigna de toutes les charges ; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes ; il devint ſage à ſes dépens ; il ſe réjouït d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecrétes qui ſont encore plus eſtimables que les éclattantes ; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un déſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toict. Un ruiſſeau qui tomboit de la montagne appaiſoit ſa ſoif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains ; la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien, il avoit non ſeulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition inſenſée d'un roi entraîne à leur

tourner dans ſon pays. Polydamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Auſſitôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert pour le faire régner ſur eux, Avant que de partir, ils donnérent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau royaume. Les alliez en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple. Tous les princes ne ſongérent qu'à ſe ſéparer.

Télémaque les larmes aux yeux partit avec ſa troupe, aprés avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomède, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne héritier des fléches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.

LES

la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoissons bien maintenant que les princes alliez veulent agir de bonne-foi avec nous & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé & mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernment, nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse: mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble; puisqu'ils nous accordent un roi, qui est incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre nation. Aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisans. Puissent se ressouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hesperie!

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligez de leur établissement. Soyez touchez du malheur d'un roi qui ne peut retourner

tourner dans ſon pays. Polydamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſéroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Auſſitôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert pour le faire régner ſur eux, Avant que de partir, ils donnérent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau royaume. Les alliez en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais éxemple. Tous les princes ne ſongérent qu'à ſe ſéparer.

Télémaque les larmes aux yeux partit avec ſa troupe, aprés avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomède, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne héritier des flèches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque arrivant à Salente est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modèle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualitez, l'assure que les Dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son père seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & déserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens; il reconnut l'ouvrage & la sagesse de Mentor; ensuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'artisans pour les delices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'é-

Cha-

clat & de la politesse : mais d'autres pensées occupérent aussitôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussitôt son cœur fut ému de joye & de tendresse : malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils ; ensuite Télémaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perduë dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louër les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louënt. Vous avez fait de grandes choses : mais avouëz la vérité, ce n'est guères vous par qui elles ont été faites N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venuës comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes & suspend les flots irritez.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & lui disoit : Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclattoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtimens qu'on y fait

fait ſont moins vaſtes & moins ornez : les arts languiſſent, la ville eſt devenue une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant : Avez vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeſte dans ſes mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artiſans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps éxténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête : c'eſt le nombre du peuple & l'abondance des alimens qui forme la vraye force & la vraye richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étenduë de ſon pays ; tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient ; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans la moleſſe : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat ébloüiſſant cachoit une foibleſſe & une miſére qui euſſent bientôt renverſé ſon empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour

mour des bonnes loix, ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte preſque jamais aucun remède; la premiére eſt une autorité injuſte & trop violente dans les rois. La ſeconde eſt le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez abſoluës, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils ſappent le fondement de leur puiſſance; ils n'ont plus de régle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que des eſclaves dont le nombre diminuë chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout céde, les ſages s'enfuyent, ſe cachent, & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource; rien ne menace tant d'une chute funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin: elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche: mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flatteuſe; il avoit été renverſé de ſon trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il falu des eſpéces de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal preſque incurable eſt le luxe; comme la trop grande autorité empoiſonne les rois, le luxe empoiſonne toute une nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, ſans amolir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme des néceſſitez de la vie, les choſes ſuperfluës: ce

ſont tous les jours de nouvelles néceſſitez qu'on invente ; & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres eſt loué comme une vertu ; il répand ſa contagion juſqu'aux derniers de la lie du peuple ; les proches parens du roi veulent imiter ſa magnificence ; les grands celle des parens du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands ; car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice ? les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes ; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation ſe ruïne ; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquérir du bien pour ſoutenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures ; il n'eſt plus queſtion que d'être riche ; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux, inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos intérêts ; vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevez par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir. Ils dépenſent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir : mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un roi philoſophe, qui ſache par l'exemple de ſa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les ſages, qui ſeront bien aiſes d'être autoriſez dans une honnête frugalité ?

Télémaque écoutant ce diſcours étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil ; il ſentoit la vérité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant ſculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Télémaque

ne repondit rien : mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville ; enſuite il diſoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hazard & la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos ſoldats : mais tout votre ouvrage vient d'une ſeule tête : Il a fallu que vous ayez travaillé ſeul contre un roi & contre tout ſon peuple pour les corriger. Les ſuccès de la guerre ſont toujours funeſtes & odieux ; ici tout eſt l'ouvrage d'une ſageſſe céleſte, tout eſt doux, tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autorité qui eſt au-deſſus de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſpérer une ſolide, en ravageant la terre & en répandant le ſang humain ! Mentor montra ſur ſon viſage une joye ſenſible de voir Télémaque ſi déſabuſé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel, qu'il fût enyvré de la gloire qu'il avoit acquiſe.

Enſuite Mentor ajouta : Il eſt vrai que tout ce que vous voyez ici eſt bon & louable ; mais ſachez qu'on pourroit faire des choſes encore meilleures. Idoménée modére ſes paſſions, & s'applique à gouverner ſon peuple : mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre long tems ; il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions preſque incurables. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarez ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſpérité.

nations dans les lieux où je paſſe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'iſle de Calypſo ; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le tems & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pére, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pére depuis que ſa mére eſt morte ; ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté : quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flutes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de grace. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroit majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes nymphes ; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vuë offrir des ſacrifices, & détourner la colére des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts : elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui

par

pourvu qu'il assemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre, & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail ; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein general de tout son ouvrage ; c'est un caractère d'esprit court & subalterne ; quand on est né avec ce genie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télemaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en régle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui élève un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai genie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire ; qui pense, qui invente, qui prévoit dans l'avenir, qui réforme dans le passé, [illegible] qui proportionne, qui prépare de loin, [illegible] dans cette vue pour lutter contre la fortune, [illegible] vigueur contre le torrent de l'eau, qui [illegible] jour pour ne laisser rien au ha-

Comprenez, Télémaque, qu'un grand peintre travaille différemment depuis le matin jusqu'au soir pour exploiter plus promptement les ouvrages ? Non, cette gêne & ce travail servile, étouffoient tout le feu de son imagination ; il ne travailloit plus de génie ; il faut que tout le tableau s'imprime heureusement & par saillies, lorsque son goût le mène, & que son esprit l'échauffe. Croyez-vous qu'il puisse s'astreindre à broyer des couleurs, à préparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de peindre ; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la solidité, de la vie, & de la passion à ses figures : il a dans la tête les passions & les sentimens des héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siècles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette égérie d'enthousiasme il faut qu'il joigne une fatigue qui le saisisse, que tout soit vrai, complet, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de pensées pour faire un grand roi, que pour faire un beau peintre ? Concevez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je comprens tout ce que vous dites : mais si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. . . . . C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement : les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toûjours comme à tâtons ; c'est un hazard quand ils ne se trompent pas : ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne savent que se défier, & se défient plûtôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y par-

venir :

c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre pére, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or : fût-elle bergére dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un roi de Salente ; vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

Fin du vingt-deuxiéme Livre.

nations dans les lieux où je paſſe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'iſle de Calypſo ; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le tems & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pére, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pére depuis que ſa mére eſt morte ; ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté : quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flutes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de grace. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroit majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes nymphes ; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vuë offrir des ſacrifices, & détourner la colére des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts : elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui

par

par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux : elle ſurpaſſe la plus éxquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt a partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon pére de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître parlà, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence ; Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prevoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle ſait ſe taire, & agir de ſuite ſans empreſſement, elle eſt à toute heure occupée, elle ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos : le bon ordre de la maiſon de ſon pére eſt ſa gloire ; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté : quoi qu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner (choſes qui font hair preſque toutes les femmes,) elle s'eſt renduë aimable à toute la maiſon ; c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes : d'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut éxécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon pére ſe repoſe ſur elle comme un voyageur abattu par les ardeurs du ſoleil ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque ; Antiope eſt un tré-

ſor

sor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens, son imagination, quoique vive, est retenuë; elle ne parle que pour la nécessité; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement; à peine l'avons-nous entenduë parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son pére la fit venir? elle parut les yeux baissez, couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour modérer la colére d'Idoménée qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves: d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit éxcuser ce malheureux; & sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thétis, quand elle flate le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainsi Antiope sans chercher à prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les Dieux vous la destinent, vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens; mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pére; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous;

milles s'armeroient les unes contre les autres Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la republique univerſelle, ſi chaque peuple qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins ? Un particulier qui poſſéde un champ, comme l'héritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement du magiſtrat. Il ſeroit très-ſévérement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la juſtice lui a donné. Croyez-vous que les rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée & plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourez ? Sera-t-on injuſte & raviſſeur quand on ne prend que quelques arpens de terre ? Sera-t-on juſte, ſera-t-on héros quand on prend des provinces ? Si on ſe prévient, ſi on ſe flatte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts de particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flatter & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'Etat ? Se croira-t-on ſoi-même dans une matiére ou l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi ? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans ces cas où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes ? L'erreur d'un roi qui ſe flatte ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiécles les plus reculez. Un roi qui aſſemble toûjours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t il point d'être flatté en ces occaſions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération : il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée : l'arbitre choiſi eſt un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions : mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas avec hauteur en juge ſouverain ; mais il fait des propoſitions : on ſacrifie quelque

choſe

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée craignant le départ de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra régler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour retenir Télémaque. Idoménée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope: il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier, ſans Télémaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi ſon pére. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanès prêtre de Jupiter conſervateur, & Héliodore prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui ſont inſpirez pour être les interprétes des Dieux. Employez ſeulement [illegible]torité à étouffer ces diſputes [illegible]

leur naissance. Ne montrez [illegible] vention : commencez-vous à apprendre [illegible] elle sera faite. Souvenez-vous que [illegible] soumis à la religion et que le [illegible] prendre de la regner la religion [illegible] elle est au-dessus [illegible] religion, au lieu de la protéger [illegible] vitude. Les rois sont [illegible] sont si soûmis que tout [illegible] gré des rois, à qui ils sont [illegible] qui regardent les choses [illegible] liberté la défense aux [illegible] à réprimer ceux qui [illegible] quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de [illegible] étoit, sur un grand nombre de [illegible] ticuliers, qu'on le prioit de juger [illegible] pondoit Mentor, toutes les [illegible] vont à établir des maximes générales de justice [illegible] & à interpréter les lois [illegible] mais de juger les causes particulières [illegible] toutes en sorte vous [illegible] juge de votre peuple [illegible] sous vous gouvernent [illegible] & les petites affaires vous [illegible] sans que vous puissiez suffire à régler [illegible] tites. Gardez-vous bien de vous jetter [illegible] embarras : renvoyez les affaires [illegible] juges ordinaires. Ne faites que ce que [illegible] peut faire pour vous soulager ; vous ferez assez [illegible] ritables fonctions de roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très grands biens en me servant, voudroient trouver une espece de récompense, en épousant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens. Il est vrai, répondoit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux péres & aux méres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héri-

héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris sur vos épargnes sur les fonds destinez à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Siponтins : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre ? ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étenduë de sa domination ? Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide ; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats ni juges, & où chaque famille se crut en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles

milles s'armeroient les uns contre les autres. Souvenez-vous que les Dieux regardent avec indignation tout le monde entier, qu'en la république il n'y a point de chaque peuple qui n'y ait quelque part, & qu'un homme mille, se croit en droit d'usurper de lui-même la justice à soi-même sur toutes les prétentions, les autres peuples voisins. La parole est un poison champ, comme l'héritage de la nature ne peut maintenir que par l'autorité de la loi & par l'appui ment du magistrat. Si leur voisine entreprend me un sédition, si elle veut contenir par que la justice lui a donné puissent employer contre elle toutes leurs prétentions sont avec toute douceur & d'humanité core plus sacrée & plus inviolable pour port à des pays entiers, que pour port à quelques champs voisins. ravisseur quand on se prend aux terre? Sera-t-on juge des provinces? Si on se trompe s'aveugle dans les petites doit-on pas encore plus craindre veugler sur les grands soi-même dans une matière où il se défier de soi? Ne craindra-t-on pas dans ces cas où l'erreur d'un seul homme a quences affreuses? L'erreur d'un seul fait sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des peines, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent à de les siècles les plus reculés. Le roi qui assemble toujours tant de sénateurs avec lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? Il convient de quelque arbitre pour terminer le différend. Il montre son équité, sa bonne foi, sa modération: il publie les solides raisons, sur lesquelles sa cause est fondée: L'arbitre choisi est un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglement à ses décisions: mais on a pour lui une grande déférence: il ne prononce pas une sentence en juge souverain; *mais il fait* des propositions, & on sacrifie quelque

chose

choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les ſoins qu'un roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux..... Idoménée touché de ces diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sabarites.

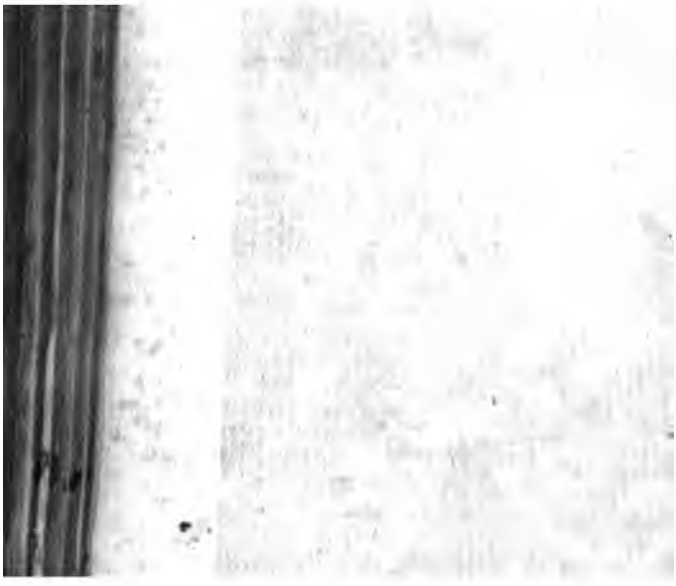
Alors le roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vue, il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins : elle le fit pour ne déſobéir pas à ſon pére, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéiſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Daunieus & ſur Adraſte : mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon pére n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe, il étoit tout ému. Idoménée qui avoit les yeux attachez ſur lui, jouiſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble : mais Télémaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché : mais la raiſon étoit en lui au deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'Iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence ; dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matiére.

Le roi ne pouvant par cette voye réuſſir dans ſon deſſein, prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe, dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il falut éxécuter l'ordre de ſon pére. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats ; elle le conduit ſans peine : une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur ; elle paroit au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, & il ne peut ſe laſſer de la voir. En la voy-

ſa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entrouverte & des branches sèches. Tel parut Idoménée dans ſa douleur.

Télémaque attendri n'oſoit lui parler; il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il ſeroit demeuré long-tems dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eût dit: Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts: mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'éxpérience de vos maux à compatir à ceux des autres: ſans cette compaſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire conſentir à votre départ, &. je vous épargnerois l'embarras d'une converſation ſi fâcheuſe: mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & ſenſible. Il faut craindre d'affliger les hommes ſans neceſſité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entiérement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit auſſitot: Vous vous trompez, mon cher Télemaque; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe faſſe à leur mode, & que toute la nature obéiſſe à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'eſt pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontens. Les peines & les miſéres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte: pour leur plaire il faut toûjours leur dire que tout va bien; & pendant qu'ils ſont dans leurs



ant il oublie tous ſes malheurs paſſez. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe, & de toutes ſes graces. Les chiens pourſuivoient un ſanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon; ſes longues ſoyes étoient dures & hériſſées comme des dards; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu: ſon ſouffle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre, pour appaiſer les tempêtes: ſes défenſes longues & crochues comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient en approcher étoient déchirez. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſuivant craignoient de l'attendre. Antiope légére à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-deſſus de l'épaule; le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux: il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſitôt le cheval d'Antiope malgré ſa fierté frémit & recule; le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines, qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancelle, & eſt abattu. Antiope ſe voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle; mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja deſcendu de cheval plus prompt que les éclairs; il ſe jette entre le cheval abattu, & le ſanglier, qui revient pour venger ſon ſang: il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs; il la préſente à Antiope; elle en rougit; elle conſulte des yeux ſon pére, qui après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joye de la voir hors de péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque: Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand, car je vous dois la vie.... A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baiſſa *les yeux, & Télémaque* qui vit ſon embarras, n'eſſa

lui

lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. . . . Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque : mais il espéra d'enflamer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les Dieux se jouënt de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut precisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il pressa Idoménée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour éxercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'éxperience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque ; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours alloient l'abandonner ; il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes ; il oublioit le soin de se nourrir ; le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines, il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes : semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la séve coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toûjours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse decouvrir la cause de son mal ; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui tom-

sa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entrouverte & des branches sèches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler ; il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré long-tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités & de vos intérêts : mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres : sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse : mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'est pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste : pour leur plaire il faut toûjours *leur dire que tout va bien* ; & pendant qu'ils sont dans

leurs

leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leur joye. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions, & aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? Ils en donneront toûjours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les graces les plus injuſtes ; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir ; on les preſſe, on les importune, on les accable, & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encenſe pour s'inſinuer ; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les méne loin ; on leur impoſe le joug, ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouër, mais ils le portent toute leur vie ; ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le ſont toûjours ; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être ; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien, rampent toûjours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous-même à Idoménée, apprenez dans cette occaſion à être tendre, & ferme tout enſemble : montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la néceſſité de votre départ.

Télémaque n'oſoit ni reſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée, il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit pas le courage de la ſurmonter ; il héſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer : mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eh-ce donc là, di-

mais la ſageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous : croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour ſauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toûjours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux : mais ſi la flatterie qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſez, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur ; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager & pour n'abuſer jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui : les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque ; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée, il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon pére & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible ? je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée !

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé ; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible ; c'étoit plutôt une triſteſſe & un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencérent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager ! du moins ſouvenez-vous d'Idoménée quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laiſſé un roi malheureux qui n'eſpére qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous, & ſi vous n'êtes point une divinité ſous une forme empruntée pour inſtruire les hommes foibles & ignorans ; allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs..... Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble ; il ne me reſte plus au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſedez ici.... O beaux jours, trop heureux jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix ! jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais ; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent !

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embraſſa Philoclès qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages, on léve les voiles, le vent favorable ſe léve. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du roi, qui les tient long tems ſerrez entre ſes bras, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troiſiéme Livre.

LES

mais la ſageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous : croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour ſauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toûjours dans ſon cœur. Écoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux : mais ſi la flatterie qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſez, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur ; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager & pour n'abuſer jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui : les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque ; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée, il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon pére & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible ? je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée !

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé ; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible ; c'étoit plutôt une triſteſſe & un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencérent à renaître au-dedans de lui.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elle se démêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux prémiéres lueurs de l'aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiére qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essenciel du gouvernement est de bien discerner les différens caractéres d'esprit, de les choisir & les appliquer selon leurs talens. Il me reste à savoir comment on peut se connoître aux hommes.

Alors Mentor répondit: Il faut étudier les hommes pour les connoître, il faut voir, & traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens éxperimentez: tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long tems étudié leurs caractéres; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes? C'est la fréquente lecture, & la réfléxion avec des gens qui avoient le goût de la poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? & comment les connoîtra-t-on si l'on ne vit pas avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec art: il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secrettes qui

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la manière de bien gouverner les peuples; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit & lui parle sans le reconnoître. Mais après l'avoir vû embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, & éprouve sa piété & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions, & disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son père chez le fidèle Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on lève les ancres, la terre semble s'enfuir, & le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tete se cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrocérauniens qui montrent encore un front orgueillieux au ciel, après avoir été si souvent écrasez par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elle se demêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux prémiéres lueurs de l'aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiére qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essenciel du gouvernment est de bien discerner les différens caractéres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître, il en faut voir, & traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens éxperimentez : tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long tems étudié leurs caractéres ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes ? C'est la fréquente lecture, & la réfléxion avec des gens qui avoient le goût de la poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? & comment les connoîtra-t-on si l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec *art* : il est questio- -oir en particulier, de tirer *du fond* de leur -les ressources secrettes qui

y ſont, de les tâter de tous côtez, de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être ; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité : en un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe : pour juger des eſprits, il faut avoir tout de même des principes conſtans auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes : ce but unique & eſſenciel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi ; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux : autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie ; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnuës, il ne peut faire que naufrage.

Souvent les princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraye vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes : la vraye vertu a pour eux quelque choſe d'âpre, elle leur paroît trop auſtére & indépendante : elle les effraye & les aigrit, ils ſe tournent vers la flatterie : dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincerité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraye vertu sur la

car les bons [illegible]

mais les méchans ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne ſavent que ſe defier de tout le monde également; ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres choſes, ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiére, ils n'oſent paroitre dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs ſujets pénétre & devine tout, mais ils ne connoiſſent perſonne. Les gens intéreſſez qui les obſédent ſont ravis de les voir inacceſſibles. Un roi inacceſſible aux hommes l'eſt auſſi à la vérité. On ne circit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où craignant ſans ceſſe d'être trompez, ils le ſont toûjours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions, & tous leurs préjugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus on eſt à la merci des rapporteurs, nation baſſe & maligne, qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joue pour ſon intérêt de la défiance & de l'indigne curioſité d'un prince foible & ombrageux

Connoiſſez donc, ô mon cher Télémaque, connoiſſez les hommes; éxaminez-les, faites-les parler les uns les autres, éprouvez-les peu à peu: ne vous livrez à aucun; profitez de vos éxperiences lorſque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous ſerez trompé quelquefois: apprenez par-là à ne juger promptement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchans ſont trop profonds pour ne ſurpendre pas les bons par leurs déguiſemens; mais vos erreurs paſſées vous inſtruiront tres-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, ſervez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on ſente leur droiture, ils aiment mieux de l'eſtime & de la confiance que des tréſors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir ſans bornes.

bornes. Tel eût été toûjours vertueux, qui ne l'eſt plus, parce que ſon maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis, d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Télémaque, ſe ſervir des méchans quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux qui ſont déja en autorité: ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager: il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un tems; mais il faut auſſi avoir en vuë de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret, chaine plus difficile à rompre que toutes les chaines de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagéres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous être fidéles; car vous ne les tiendrez que par-là: mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecrétes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuër à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages & droits, dont vous étes ſûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néan-

néanmoins relever peu à peu l'autorité, & reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans, & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire ceſſer. Un prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parviendra avec le tems à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs. il en trouvera aſſez de bons qui auront une habileté ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la miſère & l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime. Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois juſqu'aux prémiers! Vous éxercerez leurs talens, vous éprouverez l'étenduë de leur eſprit, & la ſincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de degré en degré: vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télémaque, ils appercurent un vaiſſeau Phéacien qui avoit relâché dans une petite iſle deſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe tûrent, les doux Zéphirs mêmes ſemblérent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattuës ne pouvoient plus animer le vaiſſeau; l'effort des rameurs déja fatiguez étoit inutile;

tile ; il falut aborder en cette Iſle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder ſans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpez. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vû Ulyſſe Roi d'Ithaque dans la maiſon du Roi Alcinoüs?

Celui auquel il s'étoit adreſſé par hazard, n'étoit pas Phéacien ; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abattu : il paroiſſoit reveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque ; mais enfin il lui répondit : Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on éxerce l'hoſpitalité : mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercherez inutilement ; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſez ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluër ſes Dieux Pénates. . . . . A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement : plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux. . . . . Mentor ſouriant, répondit : Voila à quoi ſervent les malheurs de la vie ; ils rendent les princes moderez, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſperitez, ils ſe croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent ſe jouër de la nature entiére. Quand ils

ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est : c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un roi est bien malheureux : il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroit commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux : il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins, il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pére, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroit avoir n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir : son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'éxemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire régner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins libre & le moins tranquille de son royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pére de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit

malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les loix ? Celle de ſe mettre au-deſſus des loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris : s'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité : s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque agité au-dedans par une peine ſecréte, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes véritables ſentimens un eſprit de contradiction & de ſubtilité pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit.

Télémaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi ! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire ? Mentor lui répondoit patiemment : Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien : il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux qui ſont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpéce de juſtice à la véritable vertu : mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent ; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats. C'eſt leur faire un pré-

Vers

ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est : c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un roi est bien malheureux : il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux : il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins, il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pére, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir : son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire régner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins libre & le moins tranquille de son royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pére de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit mal-

malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les loix ? Celle de ſe mettre au-deſſus des loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris : s'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité : s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télemaque agité au-dedans par une peine ſecréte, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes véritables ſentimens un eſprit de contradiction & de ſubtilité pour rejetter les véritez que Mentor éxpliquoit.

Télémaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi ! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des mechans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire ? Mentor lui répondoit patiemment : Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien : il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux qui ſont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpéce de juſtice à la veritable vertu : mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent ; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſequent plus ingrats. C'eſt leur faire un pré-

ſent

ſent funeſte : c'eſt leur offrir un poiſon délicieux Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidelité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu : ſi elle eſt ſolide, elle les attachera toûjours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi ? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que ſi au contraire il travailloit par ſes exemples, & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la ſienne & dans l'amitié des Dieux dequoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens, dont le vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entre eux pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulyſſe. Le vieillard répondit : Nous venons de notre iſle, qui eſt celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire. Ulyſſe, comme on vous l'a déja dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti. Quel eſt, ajouta auſſitôt Telémaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus déſerts, en attendant que votre vaiſſeau parte ? C'eſt, répondit le vieillard, un étranger qui nous eſt inconnu : mais on dit qu'il ſe nomme Cléoménes ; qu'il eſt né en Phrygie : qu'un oracle avoit prédit à ſa mére avant ſa naiſſance qu'il ſeroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans ſa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colére des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnérent à des matelots qui le portérent dans l'iſle de *Lesbos*. Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa

patrie,

Telemaque arrivant à Salente trouve le luxe de la Ville reformé, et la Campagne bien cultivée.

Halet Sculp.

patrie, qui avoit un fi grand interêt de le tenir éloigné Bientôt il devint grand, robuſte, agreable, & adroit à tous les éxercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux ſciences & aux beaux arts : mais on ne put le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célébre : on le reconnut bientôt par tout où il alla. Partout les rois craignoient qu'il ne leur enlevat leurs diadêmes : ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui ſoit libre de s'arrêter ; il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignez du ſien Mais à peine eſt-il arrivé dans une ville qu'on y découvre ſa naiſſance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure. Ses talens éclattent, dit-on, toûjours malgré lui. & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes : il ſe preſente toûjours en chaque pays quelque occaſion imprévuë qui l'entraine, & qui le fait connoitre au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur, il le fait craindre & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connuës : il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pû encore trouver aucune coteri de l'Aſie ni de la Gréce où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos ; il paroit ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté : il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie, car il ſait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même pour laquelle il ſouffre ne lui paroit point deſirable ; il court malgré lui aprés elle par une triſte fatalité de royaume en royaume, & elle ſemble fuïr devant lui pour ſe jouër de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe : funeſte préſent des Dieux qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple ſauvage & ſans loix qu'il puiſſe aſſembler, *policer, &* gouverner pendant quelques années ; après

quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus floriſſans: il compte alors de ſe retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionnément. C'eſt un homme ſage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoit bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Télémaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque : on n'entend que des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit été quelque tems au milieu de l'iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vuë, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouët à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléoménes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpez avec autant de viteſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noüé ſes cheveux blonds, paſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes fléches les cerfs & les ſangliers. Déja cet inconnu eſt dans le vaiſſeau qui fend l'onde amére, & qui s'éloigne de la terre

Alors une impreſſion ſecréte de douleur ſaiſit le cœur de Télémaque, il s'afflige ſans ſavoir pourquoi ; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même tems il apperçoit ſur

ſur le rivage tous les mariniers de Salente couchez ſur l'herbe, & profondément endormis ; ils étoient las & abattus. Le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Télémaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été ſi attentifs & ſi diligens à profiter du vent favorable : mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Phéacien prêt à diſparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble ſecret tient ſes yeux attachez vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il eſt tout hors de lui même dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades, lorſqu'elles tiennent le thirſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſez les rives de l'Hébre & les montagnes de Rhodope & d'Ismare.

Enfin il revient un peu de cette eſpéce d'enchantement ; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnuë, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe : ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléoménes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſurement le retour de votre pére dans ſon royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems deſirez : vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être éxpoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre pére eſt

le plus ſage de tous les hommes ; ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la verité & ne dit jamais rien qui la bleſſe, mais il ne la dit que pour le beſoin ; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toûjours ſes levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir ! Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triſte & abattu.

Pendant ce diſcours, Télemaque attendri & trouble ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglots l'empêcherent même long-tems de répondre ; enfin il s'écria : Helas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtere ? Serai-je toûjours malheureux ? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuſe amuſe s'enfuyant de ſes levres ? Ulyſſe ! Ulyſſe, m'avez-vous échappé pour jamais ! Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ! O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil ; car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie ; je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycenes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant : Voyez, mon cher Telemaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vû votre pére ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort ? aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux ; & cette aſſurance qui devroit vous combler de joye,

vous

vous laiſſe [illegible]
des mortels [illegible]
plus deſire. [illegible]
pour le tourmenter [illegible]
C'eſt pour [illegible]
viennent [illegible]
comme perdu [illegible]
vie : car [illegible]
toutes en vertu [illegible]
Il faut être [illegible]
autres [illegible]
grieur [illegible]
fance de [illegible]
tendre [illegible]
faire [illegible]
mere [illegible]
dans un [illegible]
pour arrêter [illegible]
la [illegible]
l'homme [illegible]
chaire. [illegible]
deurs incommo[illegible]
heurs, plus [illegible]
tence [illegible]
le tems [illegible]
ſe contenter [illegible]
fruit avant [illegible]
que d'attendre [illegible]
quand [illegible]
hâte [illegible]
de durer [illegible]
[illegible]
[illegible]
ſur la [illegible]
parent [illegible]
dans la vie [illegible]
tuit [illegible]
& [illegible]
diſparoître pour vous apprendre que les choſes mêmes qu'on croit tenir dans ſes mains, échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous [illegible]

pas

pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniére épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelots pour hâter le depart, Mentor l'arreta tout-a-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon; l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Deeſſe. A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme: les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent quand l'Aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'Orient & enflame tout l'horiſon; ſes yeux creux & auſtéres ſe changent en des yeux bleux d'une couleur celeſte, & pleins d'une flame divine, ſa barbe griſe & négligée diſparoît; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux de Telémaque ébloui; il reconnoit un viſage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au ſoleil: on y voit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple & négligée; une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flottans: ſes habits éclattent comme les vives couleurs, dont le ſoleil en ſe levant peint les ſombres voûtes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légérement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes ailes; elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerriéres. Mars même en ſeroit effrayé; ſa voix eſt douce & modérée, mais forte & inſinuante; toutes ſes paroles ſont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font reſſentir je ne ſai quelle douleur délicieuſe; ſur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athénes, & ſur [illegible] briile la redoutable

table Egide. A ces marques Télémaque reconnoit Minerve.

O Déeſſe, dit-il, c'eſt donc vous-même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon pére. . . . . Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ſes lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La divinité préſente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans ſon ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui par l'agitation penible de ſes lèvres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles les vrayes & les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert & s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre pére, les terres & les mers, de vos triſtes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas ; il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéïſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets ; donnez-en l'éxemple aux autres : il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde ; croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous-même ; craignez de vous tromper : mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque ; mais il la faut toûjours employer à regret comme les remédes

violens

violens & les plus dangereux. Conſidérez toûjours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires : celui qui ne veut pas les voir n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vuë : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion : mettez votre gloire dans la ſimplicité ; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre palais ; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur : n'oubliez jamais que les rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiécles les plus éloignez : les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiécles. Surtout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par-tout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons : elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ; cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joye, les purs plaiſirs, la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe ; mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toûjours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt tems que vous appreniez à marcher tout ſeul, Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour

pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans, lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son pére chez le fidéle Eumée.

Fin du vingt-quatriéme & dernier Livre.

ODE

VII.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de ſillons dorez,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurez,
Dont la bizarre figure
Eſt un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal,
Comme en un miroir fidelle,
L'horiſon ſe renouvelle,
Et ſe peint dans ce criſtal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du printems,
Et la vigne ſe couronne
De mille feſtons pendans ;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans des iſles fleuries
Ornent ſes canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Danſant ſur les violettes,
Le berger mêle ſa voix
Avec le ſon des muſettes,
Des flûtes & des hautbois.
Oiſeaux, par votre ramage,
Tous ſoucis dans ce bocage
De tous cœurs ſont effacez,
Colombes, & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous ſeules y gémiſſez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon ;
Une douce rêverie
Tient mes ſens & ma raiſon ;

[redacted]

XI.

[redacted]

XII.

Des Grecs je vois le plus sage,*
Jouët d'un indigne sort,
Tranquile dans son naufrage
Et circonspect dans le port,
Vainqueur des vents en fureur,
Pour la sauvage guerre
Bravant les flots et l'air
O! comment le nommer
Le crime et la misère
Méritent aussi mes vers

XIII.

[redacted]

VII.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de ſillons dorez,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurez,
Dont la bizarre figure
Eſt un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal,
Comme en un miroir fidelle,
L'horiſon ſe renouvelle,
Et ſe peint dans ce criſtal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du printems,
Et la vigne ſe couronne
De mille feſtons pendans ;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans des iſles fleuries
Ornent ſes canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Danſant ſur les violettes,
Le berger méle ſa voix
Avec le ſon des muſettes,
Des flûtes & des hautbois.
Oiſeaux, par votre ramage,
Tous ſoucis dans ce bocage
De tous cœurs ſont effacez,
Colombes, & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous ſeules y gémiſſez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon ;
Une douce réverie
Tient mes ſens & ma raiſon :

A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la cour flatteurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les grands,
Je trouve ſous ces feuillages
Un azile en tous les tems :
Là pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans livre
La profonde vérité ;
Puis la fable avec l'hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus ſage,*
Jouët d'un indigne ſort,
Tranquile dans ſon naufrage
Et circonſpect dans le port ;
Vainqueur des vents en furie,
Pour ſa ſauvage patrie
Bravant les flots nuit & jour.
O ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour !

XIII.

Je goûte loin des allarmes,
Des Muſes l'heureux loiſir ;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.

* Ulyſſe.

Loin, loin, trompeuse fortune,
t toi faveur importune ;
e monde entier ne m'eſt rien.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
us que tous les autres lieux,
et heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux ;
Là pour couronner ma vie,
La ma[illegible] une amie
Filera [illegible] jours ;
[illegible] ;
[illegible] répandre
[illegible] ambre.

[illegible] de Lamoignon.

PETIT
DICTIONAIRE
De Mythologie & de Geographie, Ancienne & Nouvelle.

ACESTE, roi de Sicile, les poëtes ont feint qu'il étoit fils de Criniſe, fleuve de Sicile & d'Egeſte Dame Troyenne. C'eſt le même qui reçût Enée & Anchiſe dans ſes terres, après l'embraſement de Troye. On croit que c'eſt lui qui fit bâtir en Sicile *Aceſte*, qu'on nomme aujourd'hui *Sigeſia*.

Achelous, Fleuve de la Grece. Il a ſa ſource ſur le mont Pindus en Theſſalie : Et traverſant ainſi l'Acarnanie qu'il ſéparoit de l'Etolie, il ſe jette dans une Baye du Golfe de Corinthe.

Acherontia étoit une ville de la Pouille, ſituée ſur une montagne à l'extrémité de l'Italie. Au pié de cette montagne eſt une caverne où le fleuve Achéron ſe précipite avec tant d'impétuoſité, que les poëtes ont appellé ce lieu une entrée de l'Enfer. C'eſt par-là que Hercule y deſcendit & qu'il en tira le Cerbere.

Achille, prince Grec, fils de Pélée & de Thétis : il avoit été plongé trois fois par ſa mere dans l'eaux du Stix, qui l'avoit rendu invulnerable, excepté au talon, par où elle le tenoit, pour l'empecher d'aller au Siége de Troye, elle le mit deguiſé en fille à la cour du Roy Lycomede, où il devint amoureux de Deidamie, de laquelle il eut Pirrhus ou Neoptolême. Ulyſſe l'obligea de ſuivre les Grecs à Troye, il fut tué par Paris dans le Temple d'Apollon de Thymbrée, à Troye même, où il étoit venu pour épouſer Polixéne, une des filles de Priam.

Acrocérauniens, (les monts) ſont ceux de la Chimere. Montagnes de la Grece, étenduës du midi oriental, au nord occidental, entre l'Albanie & l'Epire.

Admète, eſt le nom d'un roi de Theſſalie, dont Apollon garda les troupeaux durant neuf années.

Adonis, étoit fils de Cinira, roi de Cypre & de Mirrha. Il fut fort aimé de Venus, qui le changea en Anemone rouge après ſa mort.

Adraſte, fils de Talaus roi d'Argos & des Dauniens peuple de la Pouille : il fit la guerre aux Thébains en faveur de ſon gendre Polinice.

Afrique. C'eſt une des quatre parties du monde connu, & la plus méridionale de notre continent. Elle eſt une preſqu'iſle.

Agamemnon, fils d'Atrée, ou fils de Pliſthene & petit fils d'Atrée, étoit roi d'Argos & fut élû general de l'ar-

mée des Grecs au siége de Troye. Il fut aussi roi de Mycenes, étant revenu de la guerre de Troye chargé de lauriers, il fut tué dans sa maison par Egiste, aidé de Clytemnestre sa propre femme, qui l'avoit deshonoré pendant son absence.

L'Age d'or étoit attribué au regne de Saturne, parce que de son tems Janus apporta au monde ce siécle fortuné, où la terre, sans être cultivée, produisoit toute sorte de biens. Astrée, c'est-à-dire la justice, regnoit ici-bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce tems ne convient qu'à celui que nos premiers parens passerent dans le Paradis terrestre.

Agragas, montagne en Sicile au pié de laquelle est bâtie *Girgenti* ou *Agrigente*.

Ajax, fils d'Oilée roi des Locriens, accompagna les Grecs au siége de Troye, viola Cassandre dans le temple de Pallas après la prise de cette ville ; mais il en fut puni par un coup de foudre.

Alcide, est un nom qu'on donna à Hercule, pour exprimer sa force & sa vertu.

Alcinous, roi des Phéaciens peuples de l'Isle de Corcyre, & fils de Nausithous. La tempête ayant jetté Ulysse sur la côte de son Isle, il le reçût avec affection, & le traita avec magnificence.

Alcméne, fille d'Electryon, épousa Amphitryon à condition qu'il vengeroit la mort de son frere. Jupiter amoureux d'Alcméne, prit la forme de son mari, & lui rendit visite, elle en conçût Hercule.

Algide, montagne du pays Latin près du Tusculum.

Alphée, grande riviere de la Turquie en Europe, qui traverse la Morée presque toute entiere & se décharge dans le golfe d'Arcadie.

Amathonte, ou Amathonte, ancienne ville de l'Isle de Cypre, qui en a eu le nom d'Amathuse consacrée à Venus, qui y avoit un temple fameux.

Amphithéatre, édifice spacieux bâti en rond ou en ovale, pour y placer le peuple, afin qu'il put voir commodément les spectacles qu'on donnoit dans l'espace du milieu.

Amphitrite, fille de Nerée ou de l'ocean & de Doris, femme de Neptune, est la Déesse de la mer.

Anchise, Troyen, de la famille royale, étoit fils de Capys & de la nymphe Naïs. Il eut Enée de Venus. Après la prise de Troye par les Grecs, celui-ci portoit son pere sur ses épaules & conduisoit son fils par la main : il mourut en Sicile près de Drapane. Enée le fit enterrer au mont Eryx.

Antiloque, fils de Nestor & d'Euridice, fut tué à la guerre de Troye par Memnon, qu'Achille fit mourir pour venger Nestor.

Antiphates, roi des Lestrigons, qui étoient des peuples du *Latium novum*, en Italie, où est maintenant une partie de la terre de Labour, dans le royaume de Naples. Il étoit petit-fils de Lamus, qui bâtit la ville de Formies, proche de Gayette. Ce fut lui à qui Ulysse envoya trois capitaines de sa flotte, pour lui demander permission de descendre sur ses terres, afin de se rafraîchir : mais ce roi inhumain, poursuivit ces envoyez, dont deux se sauverent, &

le troiſieme fut devoré par ces barbares, les vaiſſeaux d'Ulyſſe furent tous coulez à fond, à la réſerve de celui d'Ulyſſe, qui ſe retira.

Apennin, chaine de montagnes dans l'Italie, qui commence près de Savonne ſur les côtes de Gênes, où elle ſe joint aux Alpes maritimes. Elle traverſe toute l'Italie preſque par le milieu, & forme cette longue chaine de montagnes qui vont ſe courbant au Midi, juſqu'au détroit qui ſépare l'Italie de la Sicile.

Apollon, fils de Jupiter & de Latone, & frere de Diane, nâquit en l'iſle de Delos. Il tua le ſerpent Python, & punit les Cyclopes qui avoient fait la foudre, dont Jupiter avoit tué ſon fils Eſculape. Ce qui le fit chaſſer du ciel, & l'obligea de ſervir de paſteur à Admete, il eſt appellé l'inventeur de la médecine, du lut, de la poëſie; & de l'art de deviner; il eſt auſſi le prince des Muſes.

Arabie, grand pays d'Aſie, elle eſt une preſqu'iſle, dont la longueur qui ſe prend depuis ſa partie la plus Occidentale du côté de l'Egypte, juſques au cap Corodanum ou de Razalgate, eſt environ de cinq cent cinquante lieuës. Sa largeur, depuis le détroit de Babelmandel, juſqu'aux confins de la Syrie & du Diarbeck, peut aller à quatre cens ſoixante lieuës.

Arachne, fille d'Iſmon du pays de Lidie, fut changée en araignée par Minerve, parce qu'elle pretendoit mieux travailler en tapiſſerie que cette Déeſſe à qui on en attribue l'invention.

Arceſius, étoit fils de Jupiter, c'eſt pourquoi l'on appella ſon fils le *divin Laërte*.

Argonautes: nom qui fut donné à ces vaillans Grecs, qui accompagnerent Jaſon à Colchos, pour enlever la Toiſon d'or, l'an du monde 2791. au nombre de 52. ou 54. ils furent ainſi appellez du nom de leur navire Argo, ou parce que la plupart étoient du pays d'Argos.

Argos, ville capitale de l'Argis, ou Argotide, dite auſſi le royaume d'Argos, aujourd'hui la Romanie de la Morée.

Ariadné, fille de Minos & de Paſiphaë, donna à Theſée un fil pour ſe conduire dans le labirinthe ſans s'egarer & le ſuivit dans l'île de Naxos où cet ingrate l'abandonna à la merci des bêtes, ce fut là où Bacchus la vit & en fut charmé.

Arpi étoit une region de la Pouille Daunienne, dont la ville capitale ſe nommoit Argyrippa, & Argos-Hippium. On en voit encore les ruïnes entre Lucéra & Manfrédonia dans la Capitanate.

Aſie. C'eſt une des trois parties générales de notre continent.

Aſtrée étoit fille de Jupiter & de Themis, aprés avoir habité ſur la terre durant l'age d'or, elle s'en retourna au ciel, dès que les hommes commencerent à ſe corrompre.

Atalante, fille de Schenée, fut recherchée en mariage par pluſieurs; mais ſon pére ne la voulut donner qu'à celui qui la vaincroit à la courſe. Hippoméne fut le ſeul qui eut cet avantage, ayant par le conſeil de Venus jetté dans la carriere des pommes d'or qu'Atalante s'amuſa à ramaſſer.

Athenes, ville de Grece capitale de l'Attique & célèbre dans l'antiquité pour avoir été le siége des sciences & le théatre de la valeur.

Athletes, c'eſt-à-dire, combattans. Ce nom ſe donnoit proprement à ceux qui combattoient à la lutte, où à coups de poings.

Athas, roi de Mauritanie, grand aſtronome, que la fable a changé en un rocher élevé juſqu'au ciel, d'où l'on a feint qu'il portoit les cieux ſur ſes épaules.

Atrée & Thyeſte, fils de Pelops & d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thyeſte, qui ne penſoit qu'à chagrin r Atrée, déſhonora ſon lit, & ſe retira en lieu de ſureté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyeſte en ſon pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le paſſé & l'invita à un feſtin. Celui-ci s'y trouva, & après qu'on ſe fut levé de table, Atrée lui montra les têtes & les mains coupées de ſes enfans, lui faiſant entendre qu'il avoit mangé leur chair. Thyeſte employa ſon fils naturel Ægiſte pour le venger de ſon frere.

Atrides (les) ſont les fils d'Atrée, ſavoir Agamemnon & Menelas.

Attique, province de l'Achaïe dans la Grece : on la nomme maintenant le duché d'Athenes. Le peuple d'Attique étoit anciennement diviſé en dix tribus, qui prenoient leurs noms d'autant de heros du pays, & occupoient chacune une partie de la ville d'Athénes, & quelques autres villes, bourgs, & villages. On y en ajoûta enſuite trois, ce qui faiſoit le nombre de treize. Il y avoit cent ſoixante & quatorze peuples, ou communautez, qui compoſoient ces treize tribus.

Atys, jeune homme de Phrygie, fort aimé de Cibele, & qui préſidoit aux ſacrifices de cette Déeſſe à condition de garder ſa chaſteté. Mais aiant violé ſon vœu, il s'emporta de fureur contre lui même & ſe fit eunuque. Cibele le changea enſuite en Pin.

Averne, lac que l'on trouve près de Pouzzol, dans la terre de Labour, province du royaume de Naples. Les poëtes en ont fait un lac des enfers.

Aufide aujourd'hui *Offante*, eſt une riviere du Royaume de Naples, qui a ſa ſource aux montagnes de l'Apennin dans la principauté ulterieure, elle ſepare la Capitanate de la Baſilicate & va ſe decharger dans la mer Adriatique au Golphe de Manfredonia ; ce fut près de cette riviere que ſe donna la fameuſe bataille de Cannes.

Aulon, ou Coulon, ancienne ville maritime de l'Italie dans la grande Grece au pays des Brutiens, on croit que c'eſt préſentement Caſtel vetere, ou Caſtro vetere.

Aulon, aujourd'hui Caule, eſt une montagne de la Calabre ulterieure ver le cap de Style, ſur laquelle eſt une ville de même nom, autrefois epiſcopale & ſuffragante de Rhegge.

Aurore, fille du ſoleil, ou de Titan, & de la terre. Les poëtes ont feint qu'elle avoit été mariée à un homme extrêmement vieux, nommé

Ti-

Tithon : ce qui fait ſelon eux, qu'elle ſe leve toûjours avant le ſoleil.

B.

Babilone, ancienne ville d'Aſie ſur l'Euphrate, capitale de la Chaldée. Il n'en reſte plus aucune veſtige.

Bacchus, fils de Jupiter & de Semelé, fille de Cadmus roi de Thebes, inventa l'art de planter la vigne & l'uſage du vin, dont les poëtes l'ont fait la divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs.

Bacchantes étoient des femmes, qui ſacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, ſur le mont Cithéron proche de Thebes, & ſur d'autres montagnes de Thraces. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre appellez Thirſes, & ſembloient poſſédées d'une fureur divine.

Bellerophon, fils de Glaucus roi de Corinthe, fut accuſé par Stenobée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fût elle qui l'eût ſollicité à commettre un adultere. Prétus, roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop légerement à ſon accuſation, envoya Bellerophon à Jobate, roi de Lycie, pour l'expoſer à la mort : celui-ci le fit combattre contre la chimere qu'il vainquit étant monté ſur le cheval Pégaſe.

Bellone, appellée Enyo par les Grecs. Elle étoit fille de Phorcys & de Céto, & Déeſſe de la guerre, comme Mars en étoit le Dieu, qu'elle accompagnoit preſque toûjours, de même que les furies & la diſcorde.

Belus, roi d'Egypte, eſt renommé dans les écrits des poëtes.

Betique (la) étoit une partie de l'Eſpagne, qui comprenoit les provinces nommées aujourd'hui l'Andalouſie & la Grenade : elle étoit au-delà de toutes les mers pour les anciens, qui n'en connoiſſoient point d'autres que la mer Mediterranée, & les parties de l'océan qui baignent l'Europe. La Bétique s'apelloit anciennement Tarceſſis, ou Tarſis & Tardetania. Ce ſont lès Phéniciens qui lui ont donné le nom de Bétique du fleuve Bétis qui la traverſe.

Bétis, fleuve, nommé auſſi autrefois Tarteſſus, eſt aujourd'hui le Guadalquivir. C'eſt une des plus fameuſes rivieres d'Eſpagne : il coule tout entier dans l'Andalouſie, & ſe décharge dans le golfe de Cadix.

Boccheris. Le nom que l'auteur donne au fils de Seſoſtris, eſt celui d'un roi & legiſlateur des Egyptiens qui a regné dans un tems incertain. Voy. Diodore, *l. 1. c.* 52, & 59.

Brindes, ville du royaume de Naples en Italie, ſur le golfe de Veniſe, ville ancienne, & le plus grand port & le plus ſeur de toute l'Italie, l'on y voit des forêts entieres d'oliviers.

Brutiens, ancien peuple de la grande Grece dans la partie Meridionale dont une partie aujourd'hui habite une preſqu'île de la Calabre ultérieure, qui forme le golfe appellé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Metauro.

C.

Cacus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur qui se retiroit près du mont Aventin, & qui déroba les bœufs d'Hercule en les emmenant à reculons dans sa caverne. Les poëtes feignent qu'il avoit trois bouches, & qu'il jettoit du feu & des flames quand il vouloit : peut-être, parce qu'il brûloit les maisons, après les avoir pillées, d'autres disent que Cacus étoit un prince dans l'Espagne Terraconoise qui donna son nom au mont Cacus, maintenant Moncaio, dans l'Aragon.

Calydon, ancienne ville de Grece dans l'Etolie aujourd'hui Aitou dans la Livardie, elle etoit desolée par un sanglier affreux que Méléagre entreprit de dompter, mais dont il ne put venir à bout sans le secours de Thesée.

Calypso, Déesse, fille d'Atlas & de Thétis, étoit reine de l'isle Ogygie, où elle reçut Ulysse après son naufrage.

Canicule (la) est une Constellation céleste.

Caphareé, nommé aujourd'hui *Capo Figero* ou *dell'oro* dans le cap Oriental de l'isle de Negrepont. Il est très-dangereux pour la navigation, à cause des rochers. C'est où Nauplius roi d'Eubée vangea la mort de son fils Palamède, qui fut tué par la trahison d'Ulysse. Car comme les Grecs revenoient du siége de Troye, Nauplius fit allumer un fanal à la cime de cette montagne, pour faire croire pendant la nuit que c'étoit un havre, & ainsi plusieurs y firent naufrage.

Carthage, anciennement une des principales villes du monde, la rivale de Rome, & la capitale d'une puissante république, qui occupa une partie de l'Afrique, & de l'Espagne, & les isles de Sicile, & de Sardaigne, à trois lieues de Tunis.

Carie. Ancien pays de l'Asie Mineure, aujourd'hui Aidinelle ; les Cariens, qu'on appelloit aussi Leléges, étoient, comme les Suisses, grands guerriers, qui alloient se faire tuer aux gages d'autrui.

Caron, fils d'Erebus & de la Nuit, qui passe les ames dans sa barque sur le Stix.

Carpathie, aujourd'hui *Scarpanto*, isle de l'Archipel, entre les isles de Rhodes & de Candie.

Castor & Pollux, sont crût freres d'Helene, & fils de Jupiter & de Leda. Ils suivirent Jason en Colchide, pour la conquête de la toison d'or, & donnerent de grandes marques de courage.

Caryssre, riviere de l'Asie mineure dans l'Ionie.

Cecrops I. de ce nom, Egyptien de naissance, fut le premier roi des Atheniens, il épousa Agraule fille d'Acte principal seigneur de l'Attique, où il fonda son royaume. On le surnomme Diphyes, ou parce qu'il parloit deux langues, la Greque & l'Egyptienne qui étoit celle de son pays, ou qu'il avoit établi le premier l'union de l'homme avec la fem-

femme, suivant les uns un mariage légitime, avant seul pour eux la communauté des femmes ou leur appartenant seules parmi les Grecs.

Centaure, monstres moitié hommes & moitié chevaux, que les poëtes ont inventés d'Ixion & de la nue.

Cerbere, nom que les Poëtes ont donné à un animal placé à trois têtes, qu'ils feignent garder les portes de l'Enfer. On a inventé en outre mille choses qui y sont premeditées, & dignes même qu'on s'en souvienne toute.

Céres, fille de Saturne & de Rhée & mere de Proserpine, selon la Fable. Elle est celle qui avoit trouvé l'art de cultiver la terre.

Cefe. C'étoit proprement l'Ecrime, qui se faisoit à coups de poings; les Anciens y employoient des masses de grosses courroies de cuir de bœuf, & c'est ce qu'on entendoit par ceste.

Champs Elisées, Elisée, selon les poëtes, le séjour des bienheureux.

Charybde. Voy. Scylle.

Chimere (la), une montagne des Lycie, dont le sommet jette des flâmes, est habitée par des lions; au milieu les chevres y paissent; & en bas on y voit des Serpens: d'où est venue la fable que c'est un monstre qui a la tête d'un lion, le corps d'un chevre & la queue d'un Dragon, ou qui a trois têtes semblables à celles de ces animaux.

Chalcos, ou Colchos. Voy. Argonautes.

Cicloples, ou Cyclopes, premiers habitans de la Sicile. Ils demeuroient autour du mont Etna. Le nom y donne encore aux gens de la campagne.

Cilicie, province de l'Asie Mineure, qui s'étend le long de la Méditerranée, où elle a au Midi & au Septentrion. Le pays est aujourd'hui annexé tant à Caramanie, à Natolie qu'à Turcomanie.

Circé, fille du Soleil & de Circé, ou de Persé, ou de Persée, selon d'autres, ou de Jupiter & de la nymphe Perse, fille de l'Océan, & de la nymphe Asie, fille de Japet, & de la nymphe Clymene, fille de Saturne & de la nymphe Asie, selon d'autres. Elle étoit si habile en enchantemens, qu'elle changeoit les compagnons d'Ulysse en pourceaux.

Cirrha, nom d'une fameuse ville, située au pied du mont Cirrhe, qui est une branche du mont Parnasse, & qui a pris son nom de Cirrhe, fils de Neptune & de la nymphe Melanippe, fille de Desmontes, & sœur de Bisalte, roi de Thrace. Cirrhe étoit si puissant, qu'il subjugua presque toute la Phocide, & même une partie de la Thessalie.

Clymene, nom d'une femme d'Aphidamas roi de Mycenes. Elle fut si fort engagée à l'amour avec Ephyre, qu'ayant abandonné & son mari qui étoit au siége de Troye, elle se fit tuer à son retour, & épousa Ephyre qui l'épousa à Mycenes.

Cocyte, fleuve de l'Epire, un des quatre que les poëtes ont feint qu'on voyoit dans les enfers.

Colombes, Oyseaux consacrés à Venus.

Colonies Grecques. Il y en avoit une si grande quantité sur la côte orientale d'Italie, qu'on l'appelloit la Grande Grece. Ces colonies étoient toujours dans une espece de dépendance de leur métropole, c'est-à-dire, de la ville qui les avoit fondées.

Crete, aujourd'hui Candie, île de la mer Méditerranée, à

l'entrée de l'Archipel, au septentrion des côtes de Barca.

Cortone, ou Cortone, ville de la grande Grèce en Italie dans le golphe de Tarente, elle avoit une muraille de douze mille pas de circuit avant l'arrivée de Pyrrhus en Italie.

Cupidon, divinité que les anciens croyoient préſider à l'Amour.

Cypre. Iſle de la mer Mediterranée, vers les côtes de la Syrie & de la Natolie, eſt encore ſous la puiſſance des Ottomans.

Cythere, iſle de la Grece, aujourd'hui Cerigo, ſituée entre la Morée & l'iſle de Candie.

D.

DAMAS, autrefois ville capitale de Syrie, & aujourd'hui de la Phénicie, ſituée dans une plaine très fertile, au pied du mont Liban.

Danaïdes (les) étoient cinquante filles de Danaus, roi d'Argos, qui épouſerent leurs cinquante couſins germains, fils d'Egyptus. Ce dernier, étoit frere de Danaus, tous deux fils de Belus (iſſu de Neptune & de Lybie fille d'Epaphe, dont la mere fut Io) & de Memphis fille du Nil. Ces cruelles femmes par ordre de leur pere qui craignoit, ſelon l'Oracle, d'être dépoſſedé d'Argos par un gendre, des la prémiere nuit de leurs nôces, égorgerent leurs maris, excepté la ſeule Hypermneſtre, qui ſauva Lyncée, dont elle eut Abas, & celui-ci d'Ocalea fille de Mantinée eut Pretus & Acriſe pere de Danaë. On dit que leur ſupplice en enfer eſt de travailler éternellement à remplir une cuve percée.

Dedale, fils de Micion & Pere d'Icare, étoit un Ouvrier très-fameux : il quitta le ſéjour d'Athenes & ſe vint mettre au ſervice de Minos par ordre duquel il fit ce fameux Labirinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrés n'en pouvoient ſortir. Il y fut lui-même retenu priſonnier avec ſon fils Icare pour avoir offenſé le roi ; mais il trouva moyen de ſe faire des ailes, pour s'envoler de là par le milieu des airs.

Dejanire, fille d'Oenée roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Neſſus d'un coup de fleche trempée dans le ſang de l'Hidre. Neſſus ſe voiant prêt de mourir donna ſa robe enſanglantée à Dejanire, & cette femme l'envoya à Hercule qui l'aiant miſe, devint furieux, & ſe brûla lui-même. Déjanire le tua d'un coup de la maſſue d'Hercule ſon mari.

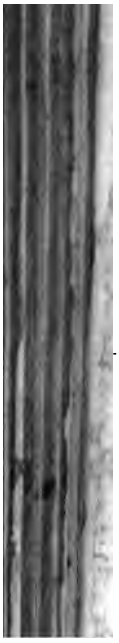
Demophante. Comme qui diroit, le trompeur de peuple.

Diadême (le) étoit un bandeau, ou une eſpece de petit bonnet, qui ſe lioit ſur la tête avec un linge fort blanc, que les rois portoient pour marque de leur dignité. Aujourd'hui ce mot ſe prend en général pour toute ſorte de couronnes des princes ſouverains.

Diane, déeſſe de la chaſſe, étoit fille de Jupiter & de Latone, & ſœur d'Apollon qui l'aima fort. Elle a ordinairement trois noms, & s'apelle en enfer Hecaté, Diane ſur terre, & au ciel la Lune ou Phebé. Elle fut une fois ſurpriſe

lémaque dans une partie de chasse delivre Antiope d'un Sanglier, dont il lui presente la hure.

Hadell Sculp.



prise dans le bain par Acteon qui chaſſoit, & de rage elle lui jetta de l'eau au viſage, & avec cette eau elle le changea en cerf, & il fut incontinent déchiré par ſes propres chiens.

Dirce étoit fille de Bellus, roi de Tyr & Sydon.

Diomede, roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de la chair des étrangers qui venoient dans ſes Etats : Hercule l'ayant vaincu, l'expoſa à ſes mêmes chevaux qui le dévorerent.

Diſpiacere. Ce mot ſignifie, à qui Jupiter ſe révele.

Diſcorde (la) ayant jettée une pomme d'or au milieu de la compagnie aſſemblée aux nôces de Pelée & Thetis & cette pomme, ſelon l'inſcription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle ; Junon, Pallas, & Venus ſe la diſputerent & prirent Paris pour juge de leur different : celui-ci, ſeduit par les attraits de Venus, decida en ſa faveur, ce qui lui attira la haine des deux autres Déeſſes.

Dolopes, (les) étoient des peuples de Theſſalie, que Pelée leur roi envoia au ſiége de Troye ſous la conduite de Phénix.

Ducalion, roi de Crete, ſuccéda à ſon Pere Minos II. accompagna Jaſon à la Conquête de la toiſon d'or. Après ſa mort, ſon fils Idoménée monta ſur le trône.

Dulichie, aujourd'hui Thiaki, eſt une petite iſle de la mer de Grece dans le golfe de Patra, au Levant de l'iſle de Céfalonie.

E.

ECHINADES, iſles de la mer Ionienne vis à vis de l'Etolie, à l'embouchure du fleuve Acheloüs, à l'entrée de Leucade. Voyez ce mot.

Eaux, les anciens ont quelquefois nommé une nymphe fille de Tyr. Cette fille ayant perdu ſon amant, que par ſes diſcours elle l'empêchoit de ſe rendre auprès de Jupiter avec ſes maîtreſſes, la condamna à ne répondre que deux ou trois mots à ceux qui l'interrogeroient : & il ajoûte qu'après cela étant devenuë amoureuſe de Narciſſe, elle s'enferma dans les bois & dans les grottes où elle a peine de répondre à ce qu'on lui demande.

l'Egide, étoit un bouclier de Jupiter, ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie chevre, parce que ce dieu fut nourri par la chevre Amalthée & qu'il couvrit enſuite ſon bouclier de ſa peau. Ilſe le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Meduſe, dont le ſeul aſpect métamorphoſoit les hommes en rochers.

Egypte (Egyptus) pays de l'Afrique : elle a la Paleſtine au Septentrion & l'Arabie au couchant.

Enna, ancienne ville de Sicile, ſur une montagne élevée, étoit autrefois fort célébre à cauſe d'un temple dédié à Céres.

Elyſées (les champs) étoient, ſelon les poëtes, le ſejour des bienheureux. L'auteur en fait une belle deſcription dans le XIX. Liv.

Enée, fils d'Anchiſe, il avoit épouſé Creuſe, fille de Priam roi de Troye. Après la priſe de la ville de Troye, il le ſauva de nuit chargé des Dieux de ſon pays, de ſon pere qu'il portoit ſur ſes épaules,

épaules, accompagné de ſon fils Aſcagne & d'autres Troyens.

Eole, étoit fils de Jupiter & d'Aceſte, fille d'Hippotas Troyen. Les poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il ſavoit prédire les vents ſelon les ſaiſons. Diodore le fait roi des iſles de Vulcain, qui furent depuis appellées de ſon nom Eoliennes.

Epire, province maritime de la Grece, au Midi de l'Albanie. C'eſt là qu'eſt le promontoire d'Actium ſi fameux dans l'hiſtoire par la défaite de Marc-Antoine & de Cléopatre.

Erebe, nommé par les poëtes le Dieu des enfers, né du Chaos & des Ténébres, & époux de la Nuit. C'eſt auſſi le nom d'un fleuve de l'enfer.

Erichton, quatrieme roi d'Athenes, né de la terre & de la ſemence de Vulcain, inventa l'uſage des chariots.

Eſculape, fils d'Apollon & de la nymphe Coronis, étoit ſi ſavant en médecine, que les payens en firent un Dieu. On l'adoroit ſous la forme d'un ſerpent, particulierement en Epidaure & à Pergame.

Ethiopie. C'eſt la plus grande partie de l'Afrique, & celle qui s'etende vers l'Orient, & vers le midi.

Etna. C'eſt une des plus célébres montagnes de l'Europe, & la plus haute de Sicile, avec un ſommet toujours couvert de neiges. Il ne laiſſe pas de jetter preſque toujours de la fumée & des flames. Les poëtes ont feint que Jupiter écraſa le géant Typhée ou Typhon, ſur cette montagne; & que Vulcain & les Cyclopes y forgeoient les foudres de Jupiter.

Etolie, ancienne province de la Grece, qui eſt aujourd'hui au Turc, & que quelques modernes prennent pour le pays dit il *Despotat*.

Etruriens, peuples de Toſcane, très ſuperſtitieux.

Eubée, iſle de la mer Egée, aujourd'hui Négrepont.

Eumée l'intendant des troupeaux d'Ulyſſe, qui avoit de ſoin de ſes autres paſteurs, & chez qui il alla d'abord à ſon arrivée en Ithaque.

Euridice, femme d'Orphée qu'il alla chercher dans les enfers; mais l'ayant regardée, contre les ordres que lui en avoit donné Pluton, il la perdit pour toujours.

Europe étoit fille d'Agenor roi des Phéniciens, & ſœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter ſous la forme d'un taureau. C'eſt elle qui a donné ſon nom à la prémiere des quatres parties du monde.

Eurotas riviere du Péloponeſe, à preſent *Baſilipota*, ou le fleuve royal, qui prenant ſa Source en Arcadie baigne les murailles de Sparte, & ſe va décharger dans le golphe Laconique.

Eurymaque, Thucydide fait mention d'un Eurymaque de Thebes, qui aiant ſurpris Platée par trahiſon, fut livré aux ennemis & ſeverement puni.

F.

FAUNES, ou Dieux champêtres; ſorte de Satires, demi-hommes & demi-chevres avec des cornes & des oreilles, des pieds & une queuë

queuë de chevre, un nez fort applati & du poil.

Fleuve d'oubli. Ce fleuve eſt nommé Lethé par les poëtes, d'un mot Grec, qui ſignifie oubli, parce qu'ils feignent que ſes eaux ôtent la mémoire du paſſé.

Formie, ancienne ville d'Italie à l'orient du Golphe de Gaete, elle ne ſubſiſte plus.

Fortune, Déeſſe, que les anciens conſidéroient comme l'ame de toutes leurs affaires.

Furies. Déeſſes de l'enfer, que les anciens croyoient être filles de l'Achéron & de la Nuit. On les appelle auſſi *Euménides*, qu'on met au nombre de trois, *Mégére*, *Tiſiphone*, & *Alecton*, leur emploi étoit de tourmenter les mechans dans les enfers & même ſur la terre.

G.

GADE, ou Gadire; aujourd'hui Cadix, eſt une petite iſle d'Eſpagne près du detroit de Gibraltar, elle fut bâtie par les Tyriens.

Galeſe ou *Galéſus* riviere du royaume de Naples qui a ſa ſource près d'Oria en la terre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le golfe de Tarente.

Ganimedes, fils de Tros, roi de Phrygie. Les poëtes ont feint, qu'il fut aimé & enlevé par Jupiter, déguiſé en aigle, & qu'il ſervoit d'échanſon aux Dieux, depuis le mariage d'Hebé avec Hercule.

Gargan, montagne d'Italie au pays nommé autrefois la pouille Daunienne & maintenant le Capitinate au royaume de Naples.

Graces, appellées *Charités* par les Grecs, étoient ſelon la fiction des poëtes, filles de Jupiter & d'Eurynome: d'autres diſent, de Jupiter & de Vénus. Il y en avoit trois, nommées *Aglaïe* ou *Paſithée*, *Euphroſyne*, & *Thalie*. Ce ſont des noms Grecs, dont le prémier ſignifie eclat; le 2d veut dire, gayeté: & l'autre beauté.

Grece. C'eſt la partie meridionale de la Turquie, en Europe. Les Turcs l'appellent aujourd'hui *la Romanie*, ou *Rumelie*.

Greques (colonies.) Voy. *Colonies*.

H.

HARUSPICES Devins qui interpretoient les prodiges & qui prédiſoient l'avenir en conſidérant les entrailles des victimes égorgées.

Hebé étoit fille de Junon ſans pere, elle ſe laiſſa tomber en verſant à boire à Jupiter, qui ſe fit ſervir dans la ſuite par Ganymede.

Hibou ou la Chouette, les Atheniens en regardoient le vol comme un preſage de la victoire, parce que cet Oyſeau étoit conſacré à Minerve leur Déeſſe.

Hebre, aujourd'hui *Mariza*, riviere de la Romanie. Elle a ſa ſource au pied du mont Scomius à l'Orient de Sardaigne, baigne la ville de Philippolis, Andrinople, Trajanopolis, & ſe décharge dans l'Archipel à Eno, vis-à-vis de l'iſle de Samothracie.

Hecatombe, étoit un ſacrifice de cent bœufs.

Hector, fils de Priam, l'un des vaillans defenſeurs de Troye.

Helene,

Helene, fille de Tyndare, sœur de Caſtor & de Pollux. Theſée l'enleva lorſqu'elle étoit encore toute jeune, & ſes freres l'ayant reprise, en la donna en mariage à Menelas, frere du roi Mycenes, à qui Paris, fils de Priam roi de Troye, la ravit & cet enlevement fut le ſujet de la guerre des Grecs contre les Troyens.

Helenus, Devin, fils de Priam & d'Hecube, qui découvrit aux Grecs les lieux les plus aſſez, pour emporter la ville de Troye.

Hercule, fils de Jupiter & Alcmene, naquit à Thebes en Beotie, & des le berceau il déchira deux ſerpens que Junon avoit envoyez pour l'étrangler. L'on compte XII exploits extraordinaires, que l'on nomme les XII travaux de Hercule.

Hercule, les colomnes d'Hercule ſont les montagnes de Calpé & d'Abila au detroit de Gibraltar, où l'ocean entre dans la mer Mediterranée, & où Hercule borna ſes voyages. Elles ſont ainſi nommées, qu'elles paroiſſent de loin comme deux colomnes aux yeux des voyageurs.

Hesperides (Jardin des) Les poëtes ont feint que les Heſperides filles d'Hesperus, fils de Japhet, & frere d'Atlas, avoient un Jardin, où croiſſoient des pommes d'or, gardées par un dragon, & qu'Hercule enleva.

Hesperie, eſt ici l'Italie, ainſi appellée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par rapport à eux.

Hilas, jeune Garçon tres-beau, fils de Thyodamas, aimé d'Hercule & ravi nymphes, dit la fable, en voulant reprendre ſa cruche qu'il avoit laiſſé tomber dans l'eau. Mais la verité eſt qu'il s'y laiſſa tomber lui-même, & que ſa mort donna lieu au bruit de ſon prétendu enlevement.

Himere (la ville d') etoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut très-floriſſante pendant cent quarante ans, au bout deſquels elle fut ruinée par les Carthaginois ſous la conduite d'Annibal, environ quatre cens ans avant J. C.

Hippolyte, fils de Theſée & d'Hippolite, fut accuſé par ſa belle-mere Phedre, d'avoir voulu attenter à ſon honneur. Theſée la crut trop legerement, & non content de bannir Hippolite, il pria encore Neptune de venger ce prétendu crime; de ſorte que ce jeune prince étant ſur ſon chariot pour fuïr l'indignation de ſon pere, trouva au bord de la mer un monſtre marin qui effraïa tellement ſes chevaux, qu'ils le renverſerent par terre & le tuérent à force de le trainer parmi les rochers.

Hippomene, fils de Macaré, trouva moyen de vaincre la belle Atalante dans la courſe, en lui jettant trois pommes d'or, qu'elle s'amuſa à ramaſſer: & pour le prix de ſa victoire, il l'épouſa.

I.

IDA, montagne d'Aſie, dans la Troade. Elle ſe voit au milieu de l'île de Crete, l'on aſſure que l'on voyoit contre le ſommet de cette montagne reluire le ſoleil avant ſon lever,

ver, & qu'elle avoit 1500 pas de tour.

Idalie, ville & bois de l'isle de Cypre, quelques-uns dérivent son nom d'Idala, ce qui signifie lieu consacré a Vénus.

Idole, image, ou la statue de quelque fausse divinité.

Iphicle, fils de Phylacus, prince de Thessalie, il eut trois fils, Protesilaus, Podarces, & Philoctete. Iphicle fut un des Argonautes, & accompagna Jason dans son voyage pour la conquête de la toison d'or.

Ilion ou *Troye*, ville de la Troade en Asie. Elle fut ainsi nommée d'Ilius fils de Tros.

Iris, fille de Thaumas & d'Electre. Les anciens la croyoient messagére de Junon comme Mercure l'étoit de Jupiter; mais comme ce nom d'Iris signifie l'arc en ciel, ils vouloient dire qu'elle étoit messagére de Junon.

Ismare, montagne dans la Thrace, à présent Romanie.

Ithaque, isle de Grece dans la mer Ionienne apellée aujourd'hui Jotaco, fameuse pour avoir été la patrie d'Ulysse. Elle étoit voisine de Dulichium.

Jupiter, que les payens nommoient le pere des Dieux & des hommes, étoit fils de Saturne & de Cybele.

Ixion, fils de Phlegias roi de Thessalie, voulant jouir de Junon embrassa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut ensuite précipité dans les enfers, où l'on feint qu'il tourne sans cesse une roue.

L.

Lacédémone, ancienne ville du Péloponnése. Elle a aussi été nommée Sparte, & s'apelle aujourd'hui *Misistra*.

Laconie étoit une province du Peloponnése, c'est aujourd'hui Tracorin dans la Morée.

Laomedon fils & successeur d'Ilus, bâtit les murailles de Troye avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit avec serment une certaine récompense qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengerent par divers moyens, de sorte que, pour les appaiser, il fut obligé d'exposer sa fille Hesione à être dévorée d'un monstre marin. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ment sous la domination des Turcs.

Lethé, ce fleuve est ainsi nommé par les poëtes d'un mot Grec qui signifie *Oubli*, parcequ'ils feignent que ses eaux ôtent la memoire du passé.

Leucate, promontoire de l'Epire.

Liban, montagne d'Asie entre la Palestine & la Syrie, la plus haute & la plus grande montagne de la Palestine.

Libations (les) étoient des effusions de vin ou de quelque autre liqueur faites en l'honneur des fausses divinitez.

Lycien, de Lycie. Voy. Lycie.

Linus fils d'Apollon & de Terpsichore. Il surpassa encore Orphée dans la science de la musique.

Lipara, aujourd'hui Lepari, isle près du detroit entre Sicile & la Calabre ulterieure.

Liris, (fleuve) aujourd'hui *Garigliano*, prend sa source dans l'Abruzze ulterieure, au couchant du lac Celano, passe au travers de la terre de Labour, & va se décharger dans le golfe de Cajéte.

Locriens, habitans de Locres, ville des Brutiens, dans la grande Grece. On dit qu'elle a aujourd'hui le nom de Giraci ou Girace.

L'oiseau triste d'Athénes est le Hibou, dont les Atheniens regardoient le vol comme un présage de la victoire, parce que cet oiseau étoit consacré à Minerve leur Déesse.

Lycie ou *Licie*, province de l'Asie mineure entre la Carie & la Pamphile, & fameuse par la montagne de la Chimere.

Lycoméde (Licoméde) roi de l'isle de Scyros, il est pere de Déidamie qu'Achille débaucha pendant son séjour à la cour de Licoméde.

Lucaniens, peuples de Lucanie, ancienne province d'Italie, qui faisoit partie de la grande Grece.

M.

Machaon & Podalire, deux fils d'Esculape, qui étoient au siége de Troye : le premier fut un de ceux qui se renfermerent dans le cheval pour la surprendre.

Manduriens (les) étoient des peuples de la Poüille au royaume de Naples, ainsi nommez du Lac Andorio, dont parle Pline, & dont les eaux salées ne diminuent & n'augmentent jamais. Son nom moderne est *Casal Nuovo*.

Mars, que les anciens considéroient comme le Dieu de la guerre, étoient fils de Junon, qui l'enfenta par l'attouchement d'une fleur, que lui montra Flore. On a feint que cette jalouse Déesse en usa ainsi, pour se venger de Jupiter son époux, qui avoit eu Pallas de son cerveau, sans la communication de Junon. Mars naquit dans la Thrace, où il fut élevé.

Melite, (isle) dans la mer mediterranée, apellée aujourd'hui Malthe, elle a Sicile du coté du nord & le royaume de Tunis au midi.

Memphis. Anciennement la ville capitale de l'Egypte. Elle étoit sur le bord du Nil. Amrus la ruina, & bâtit le Caire de ses ruines, au côté Oriental du fleuve.

Menades (les) prêtresses des Bacchantes.

Menelas etoit fils d'Atrée & d'Ærope : il avoit épousé Helene, fille de Jupiter & de Leda, dont l'enlevement fut

fut la cause de la guerre de Troye.

Mercure étoit un des fils de Maia fille d'Atlas & de Jupiter. Il fut nommé le Dieu des larrons, parce qu'il déroba les troupeaux d'Apollon. Il fut aussi nommé le Dieu de l'éloquence, parce qu'il inventa la lyre. Il fut encore nommé le Dieu des marchands, parce qu'il enseigna le premier l'art de tromper. Il fut aussi nommé le Dieu de la fraude, parce qu'il trompa Apollon. Mercure fut un des plus habiles hommes de son siècle. Il fut un des plus fameux astrologues. Il fut encore nommé le Dieu des Voleurs, parce qu'il déroba les troupeaux d'Apollon.

Mercure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas, interprète & messager des Dieux, dieu de l'éloquence, du commerce & des larrons.

Mercure, conducteur du char d'Idoménée, fils de Deucalion, commandant la flotte des Cretois au siège de Troye. Mercure étoit un pilote très habile & très expérimenté.

Mesape, est une partie de la Pouille, s'appelle aujourd'hui la terre d'Otrante.

Metaponte, ville d'Italie, dans la grande Grece, sur le golfe de Lucanie, aujourd'hui le golfe de Tarente.

Minerve, Déesse de la sagesse & des beaux arts, est la même que Pallas Déesse de la guerre. Elle naquit du cerveau de Jupiter. Ce Dieu se fit donner un coup de marteau à la tête par Vulcain, & Minerve en sortit toute armée.

Minos, fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agenor roi de Phenicie, étoit roy de cette isle & parce qu'il étoit fort [illegible] on a feint que

[illegible]

Minos, grand fils de Deucalion, maintenant la Morée dans le pays d'Argos, à qui [illegible]

ter, la Fable..., où Hercule tua un lion d'une effroyable grandeur, de la peau duquel il se couvrit enſuite.

Némeſis, fille de Jupiter & de la Néceſſité, préſidoit à la punition des crimes. Elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.

Nérée, Dieu de la mer, étoit fils de Saturne & d'Ops, & frere de Jupiter & de Pluton.

Nérée, fils de l'Ocean & de Thetys. Il épouſa ſa ſœur Doris, & en eut cinquante filles qu'on nomme ordinairement les nymphes Nereides.

Nereides, filles de Nerée & de Doris, étoient ſuivant Propertce au nombre de cent, & ſuivant Heſiode au nombre de cinquante.

Nerite, aujourd'hui Nardo, eſt une petite ville du royaume de Naples dans la terre d'Otrante, vers le couchant à l'extrémité du Golfe de Tarente.

Neſtor, fils de Neleus, roi de Pylos dans Meſſe, fort célebre pour ſa prudence, ſon eloquence, & ſa longue vie, que l'on dit avoir duré trois ſiecles.

Niger, grand fleuve d'Afrique, qui a ſa ſource dans la haute Ethiopie, au royaume des Agifymbes, fleuve remarquable par ſes débordemens periodiques, qui arrivent deux fois l'an, & qui rendent l'Egypte ſi fertile.

Nil, on ſait que les anciens repréſentoient ſouvent le Nil, & c'eſt pour ſe conformer à leurs idées qu'un célebre ſculpteur repréſente ce Dieu la tête couverte d'un voile.

Nioſe, roi de Naxos, maintenant Nioſie, qui étoit fort beau & extrêmement lâche.

Numidie. Une grande region de l'Afrique pleine de bêtes féroces.

O.

OASIS. On croit qu'elle eſt dans le déſert de Barca. Oaſis ſignifie en général un amas de maiſons ou tentes dans un déſert.

Oebaliens peuples d'Italie, voiſins de Tarente.

Oeta, montagne de Theſſalie, ſur les frontieres d'Achaïe, célébre par la mort & par le ſepulcre de Hercule.

Olympe, montagne entre la Theſſalie & la Macedoine, la plus haute du monde; les poëtes diſent que ni vent, ni tonnere, ni neige n'y touche, ni que pas un oiſeau y peut atteindre, ils la nomment auſſi la demeure des Dieux.

Omphale, reine de Lydie, où Hercule changea ſa maſſue en une quenouille.

Oracle, les plus célébres étoient ceux d'Apollon dans le temple de Delphos en Grece: de Jupiter Dodonéen dans l'Epire: de Jupiter Ammon dans l'Afrique; & d'Apollon dans Aſie Mineure.

Oreſte, roi de Mycéne, étoit fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, qui vengea la mort de ſon pere par une parricide.

Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope, une des Muſes qui excella dans l'art de jouer de la lyre.

Orphée deſcendit aux enfers pour enlever ſa femme Euridice; il l'en auroit retiré s'il ne l'eût regardé trop tôt contre le commandement de Proſerpine.

l'Ourſe eſt une conſtellation proche

proche du pôle arctique ou ſeptentrion, appellée glacée à cauſe de l'éloignement où elle eſt du ſoleil.

P.

PAN étoit le Dieu de la nature adoré particulierement par les bergers. Il devint amoureux de la nymphe Sirinx, & l'aïant changée en roſeau, il en fit ſa flûte.

Pandore étoit une femme merveilleuſe, fabriquée par Vulcain. Elle étoit un aſſemblage des dons que tous les Dieux lui firent: & c'eſt de là que vient ſon nom. Jupiter, irrité contre Prométhée qui avoit dérobé le feu du ciel, envoya cette creature extraordinaire à Epiméthée frere de Prométhée avec une boëte pleine de maux: Epiméthée l'aïant ouvert, toutes ſortes de maux & de maladies ſe répandirent ſur la terre.

Paris, fils de Priam, aïant enlevé Héléne, femme de Ménélas, tous les rois & princes de la Grece fondirent ſur Troye, dont Priam étoit roi, parcequ'avant le mariage de cette princeſſe, qui étoit d'une beauté achevée, ils s'étoient engagez par ſerment à ſecourir & venger celui qui l'épouſeroit, en cas qu'on la lui ravît.

Paphos, ville de Cypre, conſacrée à Venus qui y avoit un temple célébre.

Parques (les) étoient trois ſœurs, nommées *Clotho*, *Lachéſes* & *Atropos*. Selon les poëtes, la deſtinée des hommes dépendoit d'elles: la premiere filoit le fil de leurs jours, la ſeconde le tournoit, & la troiſieme le coupoit.

Patrocle, fils de Ménece & de Stenelé, fut tué par Hector au ſiége de Troye.

Péloponéſe, aujourd'hui *la Morée*, eſt la partie méridionale de la Grece. C'eſt une preſqu'iſle qui ſe joigne à la Gréce ſeptentrionale par l'Iſthme de Corinthe, elle eſt baignée par le golfe de Lepante, la mer de la Grece & de l'Archipel.

Peluſe, ville d'Egypte ſur l'embouchure la plus orientale du Nil. On la nomme preſentement *Belbais*.

Penates (les Dieux) auſſi nommez *lares* & *domeſtiques*, n'étoient que de petits marmouſets attachez en divers lieux de la maiſon: Les payens les honoroient comme leurs protecteurs & leur offroient du vin & de l'encens en ſacrifice.

Pénélope, fille d'Icare, épouſa Ulyſſe & en eut Télémaque. Son mari obligé d'aller à la guerre de Troye, demeura vingt ans abſent. Divers Princes charmez de la beauté de Pénélope, lui faiſoient accroire, qu'Ulyſſe étoit perî, & la prioient de ſe declarer en leur faveur. Elle le promit, pourvu qu'on lui donnât du tems pour achever un ouvrage qu'elle avoit commencé. On le lui permit; & elle avoit de coutume de défaire, durant la nuit, le travail qu'elle faiſoit pendant le jour. Ainſi elle éluda l'importunité de ſes amans juſqu'au retour de ſon mari.

Periſtile eſt un bâtiment environné de colonnes en dedans comme des clotures.

Petilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toſcane.

Peucetes, peuples voiſins des Dau-

Dauniens, qui habitoient cette partie de l'Italie appellée aujourd'hui la terre de Bari, dans le royaume de Naples.

Pédarete, de Lacédemone, fils d'Arcus, ou d'Ariatus, qui étant au ſiége de Meſſene, ville du Péloponnéſe, & voyant que l'armée Lacédémonienne, qui avoit juré de prendre Meſſene, ou de périr devant cette ville, ſe diminuoit extrémement, & que cependant les femmes de Lacédémone ne faiſoient point d'enfans, fut d'avis que la jeuneſſe, qui étoit venue dans le camp après ce ſerment, retournât à Sparte : & qu'il lui fut permis de coucher avec les femmes de ceux qui étoient demeurez dans le camp. Ce conſeil fut ſuivi, & les enfans qui naquirent furent nommez Partheniens, le même Phalante les mena en Italie, & ils s'y rendirent maîtres de Tarente.

Pharé, ou *Phare*, petite iſle vers l'entrée du port d'Alexandrie en Egypte ſur la mer Méditerranée, aujourd'hui *Tarion*.

Phéacien, c'eſt-a-dire de Cocyre, aujourd'hui, *Corfu*, iſle de la mer Ionienne ſur les côtes de l'Epire, dont elle n'eſt pas ſeparée que par un canal d'une à deux lieue de l'argueur.

Phénicie, province de Syrie très célébre, les Pheniciens furent les inventeurs des Lettres, de l'écriture, du comerce, & de la navigation.

Phénix, fils d'Amyntor roi des Dolopes, peuple d'Epire, on lui donna la conduite du jeune Achille, qu'il mena au ſiége de Troye. Après la priſe de cette ville, Pelée, pere d'Achille, rétablit Phénix ſur le trône, & le fit proclamer roi des Dolopes.

Pherecyde, maître de Pythagore, qui enſeigna le premier que l'ame etoit immortelle.

Philoctete, fils de Pean, fut le fidele compagnon d'Hercule, qui en mourant, l'obligea de lui promettre par ſerment de ne découvrir jamais à perſonne le lieu de ſa ſepulture, & lui fit préſent de ſes fleches teintes du ſang de l'Hydre.

Pléghton fleuve des enfers qui roule des feux ardens, & dont les flots ſont tous de flâme.

Phocide (la) étoit un pays de l'Achaïe en Gréce ; c'eſt aujourd'hui une partie de la Livadie.

Phrygie, (la petite) étoit entre la grande Phrygie, & l'Helleſpont, renfermoit la Troade, & avoit compris la célébre Troye, & la Troye d'Alexandre. Elle porte maintenant le nom de Sacrum ſelon un géographe.

Phthiotes, peuples de Theſſalie, dont Pelée pere d'Achille étoit roi.

Pigmalion, de Tyr, étant averti que ſon oncle Sicharbas, avoit des tréſors incroyables, le fit mourir.

Pile. Ville d'Elide près du fleuve Penée, ſon nom moderne eſt Pilo.

Pilos, où Neſtor regnoit, eſt ſituée dans la Morée, on l'appelle aujourd'hui *Navarino*.

Pluton, fils de Saturne & de Rhée, & frere de Jupiter & de Neptune, eut en partage les enfers. Les poëtes ont auſſi feint qu'il ravit Proſerpine fille de Cerès.

Pollux,

Pollux. Voy. Caſtor & Pollux.

Polyphéme, fils de Neptune, étoit un des Cyclopes qui mangea quatre des compagnons d'Ulyſſe : mais ce dernier l'aïant enyvré s'en défit.

Pommes, d'or. Voy. Heſperides (Jardin des)

Priam, roi de Troye, étoit fils de Laomédon. Il épouſa Hécube & en eut un grand nombre d'enfans & entr'autres Paris, qui ayant enlevé Heléne fut la cauſe de la ruine de ſa patrie.

R.

RHESUS, roi de Thrace, qui vint au ſecours des Troyens, contre les Grecs : mais ayant été trahi par Dolon, ſoldat Troyen, il fut tué dès la premiere nuit, par Diomede & Ulyſſe : auſſi ſes chevaux blancs ne purent boire du fleuve Xanthus, ni paître dans les campagnes de Troye : ce qui devoit ſe faire, pour que Troye fût imprenable, ſelon l'oracle.

Rhodes, iſle de l'Aſie, dans la mer Méditerranée, avec une ville du même nom, célébre par le Coloſſe, qui a paſſé pour une des merveilles du monde. C'étoit une ſtatue dreſſée à l'honneur du ſoleil, de ſoixante & dix coudées de hauteur. Les vaiſſeaux pouvoient paſſer au deſſous entre ſes jambes à voiles déployées. Ce Coloſſe fut abbatu par un tremblement de terre cinquante ans après qu'il eut été dreſſé. Peu d'hommes pouvoient embraſſer ſon pouce.

S.

SALENTE, capitale des Salentins, aujourd'hui, la terre d'Otrante.

Salentins, anciens peuples d'Italie. C'eſt aujourd'hui la partie méridionale de la terre d'Otrante ſur la mer Ionienne dans le royaume de Naples.

Samos, iſle & ville ſur les côtes de l'Aſie mineure, l'on y voyoit un célébre temple de Junon.

Saturne, fils de Cœlus & de Veſta, ſelon la fable, c'eſt-à-dire du ciel & de la terre. Les poëtes le font pere de Jupiter, de Neptune, de Pluton, & de Junon, & frere de Titan, & d'Opis ou Rhea, qu'il prit pour femme. Jupiter, l'aîné de ſes enfans, l'ayant chaſſé du ciel, il ſe refugia en Italie, où il amena l'âge d'or.

Satyres étoient des monſtres que les poëtes feignoient être des demi-Dieux, habitans des forêts des montagnes, & à qui ils donnoient, à la partie ſupérieure la forme d'homme avec des cornes à la tête, & à la partie inférieure la forme de bête avec des piez de chevre. *Voy. Faunes.*

Scylle, & Charybde, ſont deux rochers fort eſcarpées qui s'avancent dans le detroit de la mer entre Meſſine & Reggio des deux rivages oppoſés, apellée Scylle du coté de Reggio & Charybde du coté de Meſſine.

Scyros, aujourd'hui Sciro, eſt une des iſles de l'Archipel, à l'entrée du golfe de Zeiton, à treize lieues de Négrepont vers le nord.

Semelé, fille de Cadmus, roi de Thebes, que Jupiter avoit é-

d'Anchise ; elle fut mere de Bacchus.

Semiramis, nommé autrement Semiramis, un des plus grands conquerans qui ayent jamais été. Il subjugua diverses nations de l'Asie, comme on peut voir dans Herodote, qui fait un ample recit de ses victoires ; mais son frere ayant voulu usurper la souveraineté, il revint en Egypte après neuf ans d'absence, & le chassa de ses états.

Sibares, (les) étoient les peuples de l'ancienne Sibari, ville de la grande Grece en Italie, qui étoit si puissante, qu'elle avoit sous sa domination vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette ville fut ruinée par les Crotoniates, & l'on en voit encore les ruines sous le nom de Sibari rouinata, dans la Calabre citérieure.

Sicile. C'est la plus grande, & la plus considérable des isles de la mer méditerranée.

Sicle. *Voy. Didon.*

Silene, nourrisseur & compagnon de Bacchus, que les poëtes ont feint monté sur un ane & presque toujours yvre.

Simois maintenant Chiffime, fleuve de la Troade, ou petite Phrygie, dans la Natolie, qui prend sa source au mont Ida, & traversant la campagne de l'ancienne Troye, se joint au Scamandre, d'où il va se jetter dans l'Hellespont, au detroit de Gallipoli, auprès du cap de Genizzari ; aujourd'hui l'un & l'autre est quasi à sec.

Sipontins, peuple de l'ancienne Siperte. Ville ruinée dans le royaume de Naples près de la ville de Manfredonia.

Sirenes, moitié femmes & moitié poissons avec des ailes, étoient filles du fleuve Achelous & de la muse Calliope. Elles habitoient près de Misenore promontoire de Sicile. Leur nom est dérivé du mot punique sir, qui signifie Cantique. Elles étoient dangereuses à cause de leur voix. Ulysse ne resista aux charmes de leur voix qu'en se faisant lier au mât de son vaisseau, & en bouchant avec de la cire les oreilles de ses compagnons.

Sisiphe, fils d'Eole, voleur dans l'Attique, où il fut tué par Thesée, la fable lui fait rouler, dans les enfers, un gros caillou du pié d'une montagne jusqu'en haut, d'où il retombe sans cesse.

Strix fontaine au pié de la montagne Monacris en Arcadie, dont les eaux sont venimeuses & si froides, qu'elles font mourir aussitôt qu'on les a bues. Les poëtes feignent que c'est un fleuve ou marais d'enfer, par lequel les dieux du ciel jurent avec tant de respect, qu'ils n'oseroient violer leur serment.

Sparte. *Voy.* Lacedemone.

Sperchius, fleuve de Thessalie.

Syrie, grande region de la Turquie, en Asie, ou sont aujourd'hui Alep, Tripoli, & Damas.

T.

TANTALE, fils de Jupiter & de la nymphe Flore, ayant préparé un festin aux Dieux, voulut éprouver leur divinité & leur fit servir un plat rempli des membres de son fils Pelops qu'il avoit coupé en piéces. Jupiter ayant reconnu ce crime, foudroya

droya Tantale & le précipita dans les enfers, où l'on feint qu'il ſouffre une faim & une ſoif éternelles.

Tarente, ville des Salentins dans la province Meſſapie, aujourd'hui ville archiépiſcopale de la terre d'Otrante ſur la côte Méridionale, dans le royaume de Naples.

Le Tartare eſt un lieu dans les enfers où les méchans ſont tourmentez.

Terſite, un des plus mal faits & des plus lâches de l'armée des Grecs; & ſi porté à contredire les plus ſages & les plus habiles, qu'Achille indigné de ſes maniéres le tua d'un coup de poing.

Thebes. C'étoit anciennement une des plus celébres villes du monde. Capitale de la Thebaïde, qui eſt maintenant la haute Egypte. On dit qu'elle avoit 140 ſtades de tour, qui ſont ſix lieuës, & qu'on y voyoit cent portes, ce que ſignifie le nom d'Hecatompolis.

Théſée, fils d'Egée roi d'Athénes, deſcendit aux enfers pour enlever Proſerpine, mais il fut enchainé par ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

Thetys, femme de l'Ocean, & mere de Nerée & de Doris, qui ſe marierent enſemble. C'eſt de ce mariage que ſortirent les nymphes de la terre & de la mer.

Thrace: à preſent la Romanie, province de la Turquie, en Europe, fort fertile.

Tyr, dans la Phénicie. Cette ville, autrefois ſi célébre & ſi puiſſante, n'eſt plus qu'un miſérable bourg, que l'on nomme Sur.

Tityus, fils de Jupiter & d'Elare, ayant voulu forcer Latone, fut tué par Apollon à coups de fleches & précipité dans les enfers où un vautour lui ronge le cœur qui renaît ſans ceſſe.

Triptoleme fils de Celée, d'autres diſent d'Eleuſius, roi d'Eleuſis. Son pere ayant reçu honorablement Cerès, qui cherchoit ſa fille Proſerpine ravie par Pluton, cette Déeſſe en reconnoiſſance enſeigna à Triptoleme l'art de cultiver les blés.

Triton, Dieu marin, fils de Neptune & d'Amphitrite, ou de la nymphe Salacie, ou bien ſelon d'autres de l'Océan & de Thetis. Les poëtes le font trompette de Neptune, demi-homme, & demi-poiſſon avec une queue de Dauphin, portant toujours en main une conque creuſe, qui lui ſert de trompette. L'on dit qu'il eſt porté par des chevaux bleus.

Troye, ancienne ville dans l'Aſie Mineure, au pied du mont Ida, & à une lieue de l'Archipel: les Grecs la rendirent fameuſe par un ſiége de dix ans, au bout deſquels ils s'en rendirent les maîtres par artifice, & la ruïnerent ſi abſolument, qu'on n'en voit plus les veſtiges.

Tydée, fils d'Oenée, roi de Calydon, dans l'Etolie, & d'Eurypée, ou d'Athée, lequel ayant été chaſſé par Pan, pour avoir tué ſans y penſer ſon frere Ménalippe, ſe refugia vers Adraſte, roi des Argiens, qui lui donna ſa fille Deiphile en mariage. Il accompagna Adraſte & Polynice devant Thebes, après beaucoup d'actions valeureuſes, il fut bleſſé à mort par un certain Ménalippe.

V.

ULYSSE, fils de Laërte & d'Anticlée, étoit roi d'Ithaque. Il épousa Pénélope, fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après le siége de Troye il erra dix ans sur les mers, avant que de revoir sa patrie ; & ce fut dans ce voyage, qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'isle Ogygie. Calypso l'y retint sept ans, souhaitant de l'avoir pour mari ; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit se consoler de son départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalousie des autres Dieux. *Homer. Odyss. Liv.* V.

Venus, que les anciens ont fait Déesse de l'amour, étoit fille de Jupiter, & de Diane, d'autres ont dit qu'elle nâquit de l'écume de la mer. Venus épousa Vulcain, dont elle n'eut point d'enfans. Elle fut pourtant mere de l'Hymenée, de l'Amour, ou de Cupidon, des Graces, & de quelques autres. Elle aima passionnément Adonis, & Anchise, elle étoit particuliérement adorée à Paphos, & à l'isle de Cythere.

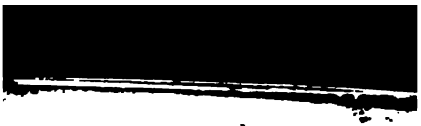
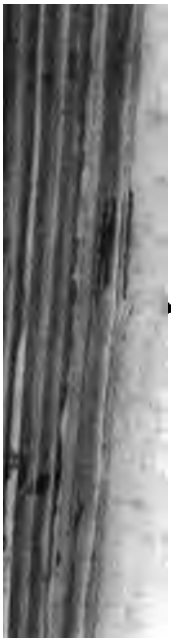
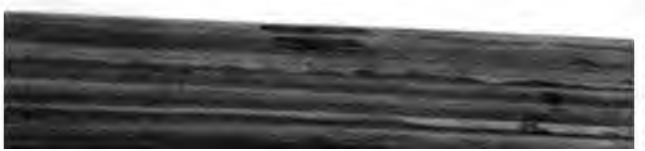
Vénuse, aujourd'hui *Vénose*, une petite ville épiscopale royaume de Naples dans Basilicate, au nord de renza dont elle est suffrag & éloignée de cinq lieues.

Vulcain, fils de Jupiter & Junon. On dit que son fut si indigné de le voir fr qu'avec un coup de pied jetta du ciel en terre, & de cette chute il devint teux. Depuis il épousa nus, qui le mépriſoit. poëtes l'ont fait forgeron Dieux.

X.

XANTHE, ou Scamn dre, & le Simoïs sont d rivieres de l'ancien roya de Troye, qui tombent la mer Egée.

Z.

ZACYNTHE, aujourd *Zante*, isle de la mer I enne, au midi de Cep lonie, vers la côte Occi tale de la Morée.

FIN.